De la conjugaison dans les langues de la famille ...

DE LA CONJUGAISON

DANS

LES LANGUES DE LA FAMILLE MAYA-QUICHÉE

PAR

H. de CHARENCEY

EXTRAIT DU *MUSÉON*

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CHARLES PEETERS, LIBRAIRE

1885

DE LA CONJUGAISON

DANS LES LANGUES DE LA FAMILLE MAYA-QUICHÉE.

INTRODUCTION.

Un seul et même *critérium* semble s'imposer, à la fois, au philologue et au naturaliste, lorsqu'ils entreprennent de soumettre à un système de classification rationnel, les objets de leurs études, de décider de leur plus ou moins de perfection relative. Ce *critérium* n'est autre que le principe de la *localisation des fonctions*. Nous déclarons l'insecte infiniment supérieur au Zoophyte, pour bien des raisons, pour celle-ci notamment, c'est que le premier de ces êtres possède un double orifice destiné, l'un à l'introduction des aliments, l'autre à l'excrétion, tandis que le polype ne se trouve muni que d'une seule ouverture.

Ainsi encore, pour les animaux à sang chaud, chez lesquels la circulation artérielle, d'une part, et de l'autre, la circulation veineuse se trouvent nettement séparées. Ils occuperont, dans la série des êtres, un rang plus élevé que les reptiles dont le système circulatoire reste toujours incomplet.

De même, en fait d'idiômes, celui qui distingue le mieux les diverses catégories grammaticales, ne confond point, par exemple, le nom avec le verbe, méritera d'obtenir la prééminence. Sans doute, cette conception philosophique du langage qui lui permet de se conformer d'une façon relativement complète aux lois de la logique et de serrer la la pensée de plus près, ne se peut manifester au dehors que par l'emploi de moyens physiques, par la fusion intime des éléments de signification avec les éléments de relation. Aussi, la division tripartite des périodes de développement du parler humain à savoir, celle du *monosyllabisme* ou de la *juxtaposition*, de l'*agglomération* ou *agglutination*, et enfin

de la *flexion* restera-t-elle, du moins ou point de vue historique et de la chronologie relative, la base de toute classification sérieuse. Mais il ne faudrait pas lui donner une portée trop absolue et tout ramener au plus ou moins de perfection des lois phonétiques. Sans doute, cette perfection est indispensable pour que l'idiôme parvienne à son plein degré de développement, mais on ne doit voir en elle que l'instrument du progrès linguistique; à elle seule elle ne saurait le constituer. Et que cette réflexion de notre part ne soit pas accusée de subtilité. Bien des exemples suffiraient à montrer à quel point elle est fondée. Si, en effet, par leur mélange avec des races mieux douées, certaines races inférieures parviennent, en partie du moins, à ennoblir leur type, tandis que plusieurs de leurs traits physiques rappellent encore la difformité et la laideur des premiers ancêtres, d'un autre côté, on voit des dialectes à organisme peu développé en raison de l'influence exercée sur eux, par d'autres idiômes relativement plus avancés, emprunter à ces derniers des procédés linguistiques dont la perfection contraste avec le reste de leur système grammatial. C'est ce qui, à notre avis, se manifeste spécialement en Basque. Cet idiôme possède un double paradigme de conjugaison pour les auxiliaires *être* et *avoir*, ce que l'Arabe lui-même ne saurait offrir encore aujourd'hui. Et cependant, ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans de précédents travaux, lorsque l'on en vient à analyser le verbe Basque, la première chose dont l'on s'aperçoit, c'est qu'en réalité, il n'existe point, que les prétendus auxiliaires se résolvent en participes, adjectifs, ou même, noms à divers cas de leur déclinaison.

Ainsi encore, la langue moderne du Yucatan, soumise à l'action lente et persistante de l'idiôme des conquérants espagnols, a fini par donner des genres, même à certains personnes du verbe, à se forger du moyen d'anciens pronoms, un paradigme complet de conjugaison pour les auxiliaires *être* et *avoir*. Il va sans dire que tous ces procédés étaient absolument étrangers au Maya d'avant la découverte.

L'historien Bancroft cite, en outre, l'exemple d'un dialecte Indien des Etats-Unis (nous ne nous rappelons plus son nom), lequel s'est fabriqué un verbe substantif, à l'imitation de l'anglais.

En outre, les physiciens ne se trouvent-ils pas, bien souvent obligés, en dépit du principe du niveau des liquides, à reconnaître les nombreuses exceptions appoitées à cette règle, par le mouvement des marées et autres causes perturbatrices? Les économistes, eux, n'en sont-ils bien souvent réduits à constater les fréquentes et graves dérogations qu'amène, tous les jours, la trop grande habileté des intermédiaires à la fixation normale des prix par le rapport de l'offre à la demande? De même, le philologue n'aura pas trop le droit de s'étonner si les lois propres à la science qu'il cultive ne s'appliquent point toujours avec une inflexible rigueur. Il verra sans une extrême surprise, la perfection des lois phonétiques d'un langue ne pas se trouver dans un rapport adéquat avec les progrès par elle accomplis, tant au point de vue lexicographique qu'au point de vue grammatical. Or, ce sont précisement ces progrès qui constituent le degré de supériorité atteint par l'idiôme, au double point de vue idéal et matériel.

D'abord, il peut arriver que, par suite d'une foule circonstances diverses, un peuple ait, si l'on peut se servir de cette expression, plus soigné la partie phonologique de son idiôme que toutes les autres. Tel serait, par exemple, le cas pour les dialectes Jénisséiens, lesquels possèdent un système de flexion interne aussi développé que les dialectes sémitiques, et qui, cependant, à presque tous les autres égards ne s'élèvent pas au-dessus du niveau des idiômes congénères,

Tel serait le cas encore pour les langues sémitiques elles-mêmes. Rien de plus raffiné, à coup sûr, que leur système de formation des catégories grammaticales. Si on lui pouvait adresser un reproche, ce ne serait à coup sûr que d'être trop savamment élaboré et, par suite, d'un usage parfois un peu gênant. Et cependant, combien le parler sémitique, presqu'incapable de périodes oratoires ne se montre t-il pas dans son ensemble, inférieur à celui des Indo-Européens.

Le phénomène inverse se produit également, c'est-à-dire, que des langues, sans modifier sensiblement leur phonologie, peuvent fort bien améliorer leur système grammatical.

Le Suomi, par exemple, et les autres dialectes du groupe Ougro-finnois ne sont guères moins agglomérants que le Turk, et combien cependant ne l'emportent-ils pas sur ce dernier, en ce qui concerne, et le traitement verbal et la différenciation des principales parties du discours? L'Osmanli ne fait guères sa conjugaison qu'au moyen de participes, lesquels, sans doute, à l'origine, se résolvaient en cas nominaux, et il applique les mêmes désinences possessives à la fois au nom et à son soi-disant verbe. Le finale de la 1re pers. qui est *um* et *im*, suivant les exigences de la loi d'harmonie des voyelles, apparaît aussi bien dans *Kitâbum* « mon livre, » *Bizim* « de nous, notre » qu'au présent de l'indicatif *Severim* « j'aime, litt. « meum amans, mea actio amandi. » Au contraire, le Mordvine ne confondra jamais la désinence possessive du nom avec celle du verbe. Il dira, par exemple *Avâtsae* « Ta femme » de la racine *Avâ* « faemina » et *Kulat.* « Tu meurs, » de la racine *Kul* « mourir. »

Enfin, un dernier cas peut encore se produire, c'est celui où des hommes adoptant un idiôme étranger, mais plus développé, conservent cependant certaines parties de la grammaire propre à leur race, toute inférieure qu'elle puisse être. Ne pourrait-on pas en chercher un exemple chez les nègres de Haïti et de nos colonies des Antilles ? Bien que contraints à apprendre la langue française, ils n'ont pas, sans doute, perdu en un instant, le souvenir de leurs parlers africains. L'accomodant au goût et au génie de ces derniers, ils ont fini par faire du Français, une sorte de patois enfantin, digne de rivaliser, sous bien des rapports, avec ceux de la Guinée ou du Mozambique. C'est juste, l'inverse de ce qui a eu lieu pour le Basque, le Copte et le Maya moderne.

Quoiqu'il en soit, fesons observer qu'à chacun des *moments philologiques* de *juxtaposition*, d'*agglutination* et de *flexion* dont nous venons de parler, semblent correspondre assez exactement trois manières distinctes de traiter le verbe ou plutôt la conjugaison.

Dans les idiômes juxtaposants, tels que le chinois dont le vocabulaire se compose de radicaux monosyllabiques susceptibles d'indiquer, tour à tour, chacune des catégories

grammaticales, il ne saurait y avoir, cela va sans dire, de véritable conjugaison, ni à plus forte raison de verbe. Toute racine peut, suivant certaines règles de syntaxe ou même de simple convention, jouer le rôle de nom, d'adjectif ou de verbe. La conjugaison s'obtient en fesant accompagner le radical, d'autres monosyllabes ayant le plus souvent, par eux-mêmes, un sens concret. Ce n'est que leur position dans la phrase qui leur fait revêtir le rôle de signes de relation.

Les dialectes agglutinants, eux, ont déjà réalisé un progrès important dans la voie de la spécialisation des idées grammaticales. Si le verbe proprement dit leur fait encore défaut, néanmoins ils possèdent des participes ou noms verbaux résultant, le plus souvent, de l'adjonction du pronom au substantif muni déjà de sa désinence locative; citons, par exemple, le Basque, *Egoiten naiz* « je demeure, » litt. « in mansione sum » ou mieux « per me in mansione; » le Turk *Seversen* « Tu aimes, » litt. « Tuum amans, tua actio amandi; » le Japonais *Takasi Yama*; « la montagne est haute; » litt. « montagne étant haute » etc., etc. Les procédés mis en œuvre peuvent être un peu plus ou peu moins compliqués, un peu plus ou un peu moins habilement dissimulés suivant le génie propre de chaque peuple, mais en dernière analyse, ils se réduisent d'ordinaire à la méthode que nous venons de signaler.

Il est élair que tout ceci ne s'appliquerait que d'une façon assez peu exacte à un certain groupe d'idiômes agglomérants, ceux de la famille Ougro-finnoise, lesquels se rapprochent déjà sensiblement, par bien des détails de leur structure intime, des langues à flexion.

C'est chez ces dernières, et chez elles à peu près exclusivement, que nous rencontrerons de véritables verbes aussi distincts que possible des autres catégories grammaticales. C'est que, seules, en effet, elles ont achevé le cycle de leur développement grammatical.

En ce que concerne le point spécial par nous étudié en ce moment, les dialectes du groupe Maya-Quiché ne s'écartent point sensiblement du génie des autres idiômes agglomérants, ou plutôt ils semblent marquer le passage du monosyllabisme à l'agglutination. Doués d'une système de

conjugaison assez compliqué et même très riche à quelques égards, le verbe, en réalité, leur fait défaut. Le conjugaison, ou plutôt les conjugaisons se forment essentiellement de l'adjonction à une racine quelconque, de certains pronoms et parfois de certains signes de temps. En règle générale, tout radical peut jouer un rôle verbal et le Quiché formera aussi bien un indicatif avec le nom *Mun* « Esclave, » qu'avec le participe *Logox* « amatus. » *Ca nu mun*, « j'ai un un esclave, c'est mon esclave, » litt. « nunc meus servus » sera un présent de l'indicatif, presqu'au même titre que *c' at Logox* « tu es aimé, » litt. « Nunc tu amatus. »

En raisonnant de la sorte, nous devrions reconnaître que le nombre des racines verbales en Quiché et dans les idiômes congénères est bien considérable, car il faudrait regarder comme telles, la grande majorité des substantifs, adjectifs et participes. Néanmoins, cette abondance excessive qui ne tient qu'à la pauvreté essentielle et au peu de développement de la grammaire proprement dite, doit être déclarée plus apparente que réelle. Si le chinois mû par un besoin instinctif de clarté, en est arrivé, malgré le génie même de son idiôme, à employer comme simples particules, un certain nombre de radicaux à sens concret, on ne doit point être surpris qu'un phénomène tout à fait analogue se soit produit dans les dialectes des Indiens du Centre Amérique.

Tout d'abord, si la plupart des mots peuvent chez eux recevoîr des marques de conjugaison, plusieurs cependant témoignent d'une aptitude particulière à revêtir le caractère verbal. Ce sont, premièrement, ceux qui subissent un changement notable de signification en s'adjoignant des particules de conjugaison et passent alors, pour ainsi dire, du sens concret à un sens plus abstrait. Citons, entre autres, le Quiché. *Bak* « os » dont la forme conjugée *Qu'in bak* voudra dire non pas « je suis un os » ni même « je m'ossifie, » mais bien « je suis percé, » les indiens ayant jadis l'habitude d'employer l'os pour fabriquer leurs tarrières. Il y a, en réalité, toute une classe de mots à sens abstrait, qui, en raison même de cette circonstance, ne se peuvent joindre qu'à une catégorie spéciale de pronoms et par suite, appartiennent à un seul des deux types de conjugaison, d'ordinaire la coujugaison transitive. Donnons comme exemple B*anouic*,

litt. « Action de faire. » Il ne se combine qu'avec le possessif, comme dans la phrase *Ca nu banouic tzalam* « je fais une table, » litt. « Meum actum tabula. » Ce seront là, à notre avis, les seules vraies racines verbales du Quiché et des idiômes congénères. Enfin, si les termes à sens plus ou moins concret peuvent, jusqu'à un certain point, s'adjoiudre les particules verbales, même pour la voix intransitive, cependant il en est quelques unes qu'ils ne prennent pas d'ordinaire. Par suite, ils ne donnent point naissance à une forme normale et complète de conjugaison. Ainsi, le Quiché, de *Nimanel* « Obéissant » formera bien *In nimanel* « moi obéissant, je suis obéissant; » *In ta nimanel* « que j'obéisse, que je sois obéissant. » Toutefois, cet adjectif ne prendra guères le *qui* ou *ca*, signe du présent, et on ne dira point *qu'in nimanel* comme l'on dirait *qu'in ul* « je viens » litt. « nunc ego veniens. » De plus, les particules du passé auxquelles s'unissent ces substantifs ou adjectifs ne sont pas généralement les mêmes que celles du verbe ordinaire. Ainsi, le Quiché emploiera *cher*, *cher canoc* pour marquer leur parfait. Exemple : *Oh utz cher* « nous fûmes bons autrefois. » — *Qui Mamaïl utz cher canoc.* « Les aïeux ont été bons autrefois. » Avec le verbe véritable, au contraire, on se servirait, non de particules postposées, mais bien de prépositions véritables, comme dans *X' nu logoh*, « J'ai aimé, » litt. « Olim meum amare ou meum amans. » A la rigueur, une forme telle que *Oh Utz cher* ne mérite pas plus de passer pour verbale que la phrase latine correspondante « Nos boni olim. »

Toutefois, nous devons faire observer que bien souvent, dans l'usage, la préposition temporelle tombe ou s'efface. Nous en aurons de fréquents exemples en langue Pokome. Dès lors, la distinction entre ce qui est verbe et ce qui ne l'est pas devient fort peu sensible. C'est ce qui a lieu dans plusieurs de ces idiômes, spécialement pour le verbe substantif. *Ux* donné, d'une façon plus ou moins exacte, comme radical du verbe « être » en Quiché ne prend point, au présent, la particule temporelle et il faudra dire *In ux*. « Je suis, » non pas *qu'in ux*. En revanche, il la recevra à l'imparfait, ou nous aurons *X' in ux*. « Je fus, » tout comme *X' in logox*. « Je fus aimé. » D'un autre côté, le

Mam supprime au futur de ce même verbe substantif toute préfixe et spécialement le *a* démonstratif qui à plusieurs temps procède le pronom de la première personne du singulier. Il dit *In abenelem.* «Je serai,» par opposition à *Ain tzum chim xtalem.* «J'aime;» *Ain chim xtalem.* «J'aimerai,» Enfin, le Pokome, comme on le verra tout à l'heure, retranche volontiers toute marque de temps et il en est souvent de même en Quélène.

Tout ceci rend parfois la distinction assez difficile à établir, au moins d'une façon théorique. entre la *conjugaison fictive* dont nous venons de parler et la *conjugaison réelle.* Cette dernière, pour nous, sera constituée d'une façon normale par la préfixation au nom verbal ou participe, d'abord de la personne (sauf parfois aux 3[es] personnes), et ensuite de la particule temporelle. Citons, par exemple, le Quiché. *Ca V' oyobeh,* « Je l'attends, » litt. « Nunc mea expectatio, meum expectans. » Avec des formes plus analytiques, cet idiôme en serait donc à peu près au même degré du développement idéal que le Turk et le Japonais. Ajoutons qu'à certains égards, la conjugaison des dialectes Centre-Américains, tout comme celle de ceux de la haute Asie, se distingue par son excessive richesse, ou plutôt son incroyable exubérance. C'est ce qui a lieu, du reste, fréquemment pour ces langues chez lesquels le développement formel ne se trouve pas arrêté par celui de la flexion et le sentiment de l'unité du mot.

Les écrivains espagnols, dominés par le désir de retrouver dans les idiômes du nouveau monde, les règles de la grammaire latine, n'ont généralement pas su se rendre un compte suffisant de leur génie propre. Ainsi, ils reconnaissent en Yucatèque, quatre conjugaisons dont une seule absolue ou intransitive et les autres, transitives. Ce mode de classement, nous le verrons plus loin, semble fort peu satisfesant. Ce qui est vrai, c'est que les dialectes par nous étudiés en ce moment, ainsi que beaucoup d'autres langues américaines établissent une distinction fondamentale entre le traitement du verbe intransitif et celui du verbe transitif; le premier s'étant, du moins à l'origine, trouvé caractérisé par l'emploi de la forme ou cas direct du pronom et le second par celui de la forme indirecte ou oblique : par exemple en Quiché *qu' i*

ganeh. « Je chéris, » litt. « Nunc ego diligens, nunc ego amator » et *Ca nu ganeh.* « Je le chéris, » litt. « Nunc meum dilectum. » Plus tard, ainsi que nous aurons soin de le faire ressortir, la distinction entre ces deux formes de conjugaison a tendu à s'accentuer encore et est devenue de plus en plus tranchée. Elle n'en a pas moins fini par s'affaiblir, ainsi que le démontrera l'étude du verbe Huastèque. Le verbe transitif, c'est celui qui renferme en soi, le sens de notre pronom régime *le* et l'intransitif, celui qui ne le renferme pas. Par suite, tous les transitifs sont *mixtes* par leur nature, c'est-à-dire susceptibles d'être conjugés soit transitivement, soit intransitivement, suivant qu'ils sont accompagnés ou non d'un régime. Ainsi, le Maya dira, au transitif, *Ten yacuntic Ahau.* « J'aime le prince, » litt. « Je l'aime, le prince » et à l'intransitif « *Yacunal in cah.* « J'aime, » sans désigner quelle personne ou quelle chose.

Quant aux vertus intransitifs, ils se divisent en deux classes, d'abord les *mixtes*, c'est-à-dire les transitifs pris intransitivement dont nous venons de parler; ensuite les verbes *absolus* qui, par leur nature même, ne peuvent jamais être employés qu'avec le sens intransitif, Ces derniers se partagent eux-mêmes en deux groupes, les neutres tels que le Pokome *qu'in cam.* « Je meurs » et les passifs comme *qu'in loconhi.* « Je suis aimé. »

Il existe dans l'emploi de ces formes, certaines irrégularités dont nous croyons bon de dire ici un mot. En Quiché, le verbe qui, normalement, devrait être à l'intransitif s'emploie transitivement, s'il est suivi de son sujet.

Ainsi *C'u bix ri Tziquin.* « L'oiseau chante, » litt. « Son chant à l'oiseau, le chant de l'oiseau. » De même, en Maya, si le régime se trouve intercalé dans le verbe, ce dernier sera toujours conjugué comme intransitif; par exemple, *Chan misanahi.* « Il a entendu la messe » et non *Uchanmisaah, uchanmisah.* — *Pay uacax ucah,* « Il appelle la vache, » et non *Lay payic uacax.*

Cette distinction entre le verbe dépourvu de régime et celui qui en est muni se retrouve, pour ainsi dire, à chaque pas dans les dialectes du nouveau monde, et c'est une des raisons qui ont poussé certains philologues à rattacher la plupart d'entre eux, en dépit des énormes différences de

lexique, à une souche commune. Ainsi, l'Algonkin dira en préfixant le possessif au verbe, tout comme les dialectes Centro-Américains, *Jan Osakihan Kije Maniton.* « Jean aime Dieu, » litt. « Joannes suum amare magnum spiritum; » De la rac. *Sak, saki* « aimer » et de *o* « Suum, illud. » D'autre part, nous trouverons en Quiché *Ca nu muk achi.* « J'ensevelis le guerrier, » litt. « Nunc meum sepelire bellatorem. » Le Mexicain, par l'emploi ou la suppression des préfixes *Te* et *tla*, indique si le verbe est accompagné d'un régime ou non, et si ce régime désigne un être humain ou bien tout autre objet de la nature. Exemple : *nipia*, « Je garde *in abstracto* » *Nitepia*, « Je garde quelqu'un » et *Nitlapia*, « Je garde une chose ou un objet. »

Cette différenciation des traitements transitifs et intransitifs se retrouve plus ou marquée même dans certaines langues de l'ancien monde et notamment en Basque. C'est même là une des plus frappantes analogies qu'offre avec les dialectes américains, l'idiôme Euskara.

Ainsi, il dira avec l'auxiliaire *dut* « avoir » *Yango dut.* « Je le mangerai, » *Yaten dut*, « Je le mange, » *Yan dut.* « Je l'ai mangé » et avec l'auxiliaire *Niz* ou *naiz*, » être, » *Ethorten naiz.* « Je vieus, » *Maithatzen niz*, « Je suis aimé. » Remarquez à ce propos que *dut* « J'ai » semble formé lui-même de *da*, « il est, » d'un possessif ou démonstratif *u*, *hau* qui rappelerait peut-être un peu le *O* Algonkin, enfin du *t* final, signe de la première personne. *Yango dut.* « Je le mangerai » se traduira litt. par « pro manducatione habeo hoc *ou* hoc est mihi » et, par suite « Manducaturus sum. »

Du reste, si dans la manière de concevoir la conjugaison, un certain air de parenté se découvre entre l'Euskara et les dialectes du Centre Amérique, d'assez importantes divergeances doivent aussi être signalées. D'abord, le pronom régime de la troisième personne *u* est toujours indiqué en Basque, comme en Algonkin, et les montagnards Pyrénéens sont tellement habitués à le regarder comme uni au verbe actif, qu'ils ne croient pas nécessaire de l'exprimer, quand ils parlent une langue étrangère. Un Basque s'exprimant en français et auquel on pose la question. « As-tu fermé la porte ? » ne manquera guères de répondre

« J'ai fermé » au lieu de « Je l'ai fermée. » Au coutraire dans le Quiché *C'a logoh* « Tu l'aimes, » nous ne rencontrons que le signe de temps *C'*, le pronom de la deuxième personne *a* et la racine verbale active *logoh*, mais le pronom régime ne se trouve nulle part, à moins qu'on ne le veuille considérer comme implicitement contenu dans le possessif ou le verbe transitif. Sur ce point, les langues du Centre-Amérique offrent certainement un caractère moins primitif que le Basque ou l'Algonkin.

En outre, l'Euskara ne soumet au traitement intransitif, sauf peut être le verbe substantif auxiliaire, que les neutres et les passifs. Jamais un verbe actif ne pourra être conjugé qu'à la voix transitive. *Yaten dut* signifie « Je le mange, » mais la langue ne possède point de forme pour rendre l'idée abstraite et générale « Je mange, » sans dire quoi. *Yaten niz* « In manducatione sum » ne signifiera pas, en effet, autre chose que « Je suis mangé. » En un mot, s'il y a en Basque des verbes actifs, neutres ou passifs, il n'y existe point de verbes mixtes. Au contraire, l'Algonkin *Ni Sakidjike*, le Quiché *Qu'in logon* correspondent parfaitement à l'expression indéterminée « J'aime. » Il nous semble qu'à cet égard, la liberté dont jouissent encore les dialectes américains peut être considerée comme un signe incontestable d'archaïsme, signe que l'Euskara possédait, sans doute, autrefois, mais que depuis bien longtemps, il a perdu.

Le Hongrois, lui aussi, a certaines formes verbales renfermant implicitement l'idée du régime pronominal de la 3[e] pers. et d'autres l'excluant. Citons *Ir* « il écrit, *en général* » et *Irja.* « Il l'écrit, il écrit actuellement, » par exemple : *Irja à Lévelet* « Il l'écrit, la lettre ; » *Lâtom az erdoet* « Il regarde la forêt; il la regarde, la forêt » et *Látok erdoet.* « Il regarde la forêt. « Les désinences Magyares ont ici, on le voit, une valeur plutôt emphatique que strictement significative, et l'analogie avec les langues que nous venons de citer, demeure assez éloignée.

A plus forte raison, encore, en ce qui concerne le Turk. Ce que cet idiôme songe à exprimer, c'est surtout la différence entre l'action habituelle et l'action présente, immédiate. Ainsi, du radical, *Yaz* « écrire, » il formera *Yazayurum.* « Il écrit, » *en ce moment* et *Tez Yazar.* « Il

écrit vite » *d'ordinaire*. On ne saurait nier cependant que parfois cette distinction entre formes actuelles et formes habituelles ne concorde avec celles qu'admettent les dialectes Centro-Américains. Ainsi, le Maya pourrait, à la rigueur, faire usage de l'intransitif *hanalincah*. « Je mange » pour dire. « J'ai l'habitude de manger » par opposit. au transitif *Ten hantic* qui rendrait plutôt l'idée de « je mange en ce moment » Mais ce ne serait point là, la signification absolue, propre de ces deux formes et la divergence, sur ce point, reste grande encore entre le Turk et le Maya.

Elle le serait plus encore entre ce dernier idiôme et le Mordvine, lequel accole bien au verbe, le régime direct de la 3[e] pers. du sing, mais seulement au même titre que les autres personnes et sans qu'il résulte de là, une forme spéciale de conjugaison. En effet, le pronom s'y trouve exprimé d'une manière formelle et non point idéale et abstraite, ainsi que cela a lieu, nous l'avons vu, dans les dialectes Centro-Américains, et d'ailleurs ce signe de la 3[e] pers. n'est, en aucun façon, inhérent à chaque verbe actif, comme en Basque, où il ne saurait jamais en être séparé. Le Mordvine formera du verbe *Palan* « embrasser » *Palasa*, « Je l'embrasse » absolument comme il en forme *Palasamak*, « Tu m'embrasses; » *Palasainae*, « Je les embrasse; » *Ton palatamast*, » Tu nous embrasses; » *mon Palatadaes*, « Je vous embrasse. » C'est tout à fait le procédé Sémitique que nous trouvons en vigueur dans les formes hébraïques *Qetalo*. « Il l'a tué, » du radical *Q. t.l* « Occidere; » *Sabakhtani*. « Tu m'as abandonné, etc., » mais ce n'est rien de plus.

Il se retrouve aussi en Basque et dans les dialectes Algiques, mais sans se confondre avec le procédé qui consiste à distinguer le transitif de l'intransitif. L'Euskara dira, par exemple, *Yaten didak*, « Je te les mange; *Yaten diozkat*, « Je les lui mange, à lui; » *Yaten nak*, « Tu me le manges; » *Yaten nazua*. « Vous me le mangiez. » Mais il peut omettre toutes ces désinences qui indiquent le pronom régime indirect, tandis qu'il ne saurait jamais, on l'a vu, rendre l'idée du verbe actif, sans y joindre celle d'un pronom, régime direct, de la 3[e] personne. De même, l'Algonkin qui possède des formes transitives telles que *Ki Sakihanan*,

« nous les aimons; *O Sakihigon*, « Il est aimé de lui; » *Ni Sakihigon* « Je suis aimé par cela » n'emploiera pas, on l'a déjà établi, le *o* préfixe devant un intransitif. Il doit dire simplement *Sakiha*. « Il est aimé; » *Sakidjike* « Il aime, » tout comme *kicko8e* « Il se tait; » *Pikocka*, « C'est cassé. » Les formes *O Sakidjike*, *o kicko8e* passeraient pour tout à fait incorrectes. Ajoutons, entre parenthèse, que par une bizarrerie spéciale, je crois, aux dialectes Algiques, le verbe passif muni d'un régime indirect se trouve classé parmi les transitifs.

En un mot, la différence fondamentale entre les langues qui comme le Mordvine, l'Hébreu, l'Arabe attachent le régime prononcinal au verbe et celles qui distinguent réellement la conjugaison transitive de l'intransitive, c'est que les premières allongent simplement la racine verbale en lui adjoignent la suffixe du pronom, et cela d'une façon identique pour toutes les personnes. Les secondes, au contraire, ou bien incorporent, comme le Basque, le pronom de la 3e personne dans l'auxiliaire, tandis que les régimes indirects pronominaux restent à l'état d'afflixes ou bien ne rendent la notion transitive que d'une façon idéale et abstraite, ainsi que font les dialectes du nouveau monde. Aussi, arrive-t-il fréquemment que la forme intransitive se trouve plus longue que la forme transitive correspondante. Citons, par exemple : l'Algonkin, *Sakidjike*. « Il aime » par opposition à *Sakiha*. « Il l'aime. » Un tel phénomème ne pourrait, certes, pas se produire en Mordvine ni en Hébreu.

Il convient, maintenant, d'entrer dans quelques détails au sujet de la manière dont se sont formées les deux voix fondamentales de la conjugaison, au sein des langues Centro-Américaines. Le procédé primitif dont le Mam semble avoir conservé, plus que tous les autres, d'assez nombreux spécimens, cousistait dans l'emploi de nombreuses particules, soit pronominales, soit autres et que l'on employait tantôt comme suffixes, tantôt comme préfixes ou infixes. Peut-être pourrait-on, comme on le verra plus loin, constater une certaine tendance de l'idiôme, à faire jouer aux formes pronominales infixes et précédant la racine verbale, un rôle plus important, comme marques de la conjugaison transitive. L'intransitif serait plus spécialement caractérisé par

les pronoms préfixes. Quant aux pronoms suffixes, ils remplissent à peu près le même office, dans les deux voix. Ainsi, en Mam, *Ain tzum Chim xtalem.* « J'aime » et *Tzum ni Xtalem.* « Je l'aime; » *Ui-xtalem-a.* « Tu as aimé » et *Uti xtali-a.* « Tu l'as aimé, etc. »

Avouons, toutefois, que ces distinctions sont assez légèrement indiqués. Le Quiché, lui, rejette complètement l'emploi des pronoms suffixes et le Pokome ne les admet guères qu'en cas d'encapsulation, c'est-à-dire lorsque le signe du pluriel se détache du pronom pour que l'on puisse intercaler la racine verbale, par exemple, dans *Qui-locoh-tac.* « Ils aiment » pour *Qui-tac locoh.* En tout cas, dans ces deux idiômes, le cas direct ou sujet pronominal se trouve reservé pour les intransitifs, le cas oblique ou possessif, pour le transitif. De plus, les racines verbales ne sont point les mêmes aux deux voix; Le neutre n'est d'ordinaire, en Quiché, que cette dite racine, dépourvue de toute désinence, tandis que le passif se forme à la plupart des temps, d'un participe en *x* et l'actif d'un autre participe en *h*, précédé d'une voyelle variable. Citons, par exemple, le Pokome *nu locoh.* « Je l'aime, » litt. « Meum amans, meum amare » et *k'in loconhi.* « Je suis aimé, » litt. « Nunc ego amatus; » le Quiché *Qu'in ul.* « J'arrive » litt. « Nunc ego veniens; » *C'at logox.* « Tu es aimé, » litt. « Nunc tu amatus *ou* amari » et *Qu'y logoh.* « Vous l'aimez, » litt. « Nunc vestrum amare *ou* amatum. » De plus, dans la plupart de ces idiômes, le pronom de la 3e personne singulier ne s'emploie qu'au transitif, tout comme dans les dialectes Algiques, exemple, en Quiché *X'logon.* « Il aimait, il aima, » litt. *Amatum,* par opposition à *X'ulogoh.* « Il l'aima; » en Zotzil, *X'mui.* « Il se lève, » litt. « Nunc surgens, » par opposition à *X'imui.* « Je me lève, » litt. « Nunc ego Surgens *ou* Surgere » et à *X'apaz,* « Tu le fais » litt. « Nunc tuum agere *ou* agens. »

Par un artifice fort ingénieux et identique, d'ailleurs, à celui dont les Sémites se sont servis pour distinguer le présent verbal du passé, les Tzendales indiquent l'intransitif en suffixant le pronom personnel au verbe et le transitif en le préfixant; exemple, *X'pazon,* « Je fais » litt, « Nunc agere ego; » *X'pazot* « Tu fais, » litt, « Nunc agere tu, »

et *Qpaz*, « Je le fais, litt. « Meum agere; *X'apaz.* « Tu le fais,» litt. « Nunc tuum agere » *ou* « Nunc tuum agens. » On verra plus loin que, malgré le déplacement pronominal, le Tzendale lui-même reste fidèle au grand principe en vigueur dans la famille, de réserver le possessif comme signe du verbe actif et le cas direct du pronom pour le neutre, le verbe mixte ou le passif.

Le Maya, lui, use de procédés assez notablement différents, et montre beaucoup moins de régularité dans l'emploi des formes pronominales. Les cas direct et oblique, figurent, à tour de rôle, à chacune des deux voix. Le premier se trouve en vigueur, comme préfixe, aux présent et imparfait de l'indicatif ainsi qu'au présent du subjonctif actif et présent du subjonctif intransitif; le second, au contraire, également préfixé apparaît à l'imparfait et au futqr de l'indicatif de la mêmə voix: De son côté, le possessif est infixe au présent et à l'imparfait de l'indicatif transitif, et aux divers temps de subjonctif actif. Citons, par exemple, *Nacal-in-cah.* « Je monte, » litt. « Ascensum ego agere; » *Ten in Cambez.* « Que je l'enseigne; *Ten coyzic.* « Je le vaincs. » Du reste, remettons à plus loin l'examen détaillé de ces formes assez complexes de la conjugaison Maya. Nous nous bornerons à faire observer que dans cette langue, la présence de certains auxiliaires a pu jouer un rôle pour ce qui concerne le choix et le mode d'emploi des formes pronominales. Ainsi, les temps du verbe neutre formés au moyen du verbe *cah* sont aussi les seuls où nous voyons apparaître le pronom possessif infixe. Les autres temps de la même voix font généralement usage d'une forme particulière du pronom personnel direct, employée comme suffixe; citons, par exemple, *Nac-en.* » Je montai; » *Bin nacac ech.* « Tu monteras, » etc. etc.

Quant au Huastèque qui nous fait l'effet d'être le plus altéré des idiômes de la famille, la distinction entre les deux voix tend visiblement à s'y effacer. Le seul caractère différentiel qui semble assez constant, c'est que les intransitifs seuls possèdent une forme spéciale de prétérit en *nec* ou *nec-itz* indépendement de la finale *itz* qui leur est commune avec les transitifs; donnons comme exemple, *Ulenec* ou *Ulenecitz.* « Je suis venu »; tandis que l'on ne pourrait pas dire

Utahchialnec ni *Utahchialnecitz.* » Je le fesais, » mais seulement *Utahchialitz.* D'ailleurs, le Huastèque semble ne guère ranger dans la classe des intransitifs que les neutres et les passifs.

Il est bien un autre caractère distinctif des deux voix dans cet idiôme, mais moins constant que le précédent. On sait que le Huastèque préfixe d'ordinaire à la racine de tous les verbes, un pronom identique au possessif du Maya; seulement, les transitifs font, en règle générale, précéder ce pronom affixe d'un autre pronom isolé et dont nous aurons à parler plus loin; l'on dira, par exemple : *Nana Utahchial* ou *Nana Intahchial.* « Je fais, je le fais » et *Intal.* « Je viens. » Toutefois, l'on peut citer comme exemple de dérogation au principe, la forme *Nana Ucalel.* « Yo Salgo. »

En outre, les pronoms joints, soit an nom, soit au verbe, sont susceptibles de se présenter sous deux formes bien distinctes, suivant que le terme auxquels ils se trouvent accolés commence ou non par une voyelle. Dans le premier cas, le pronom subit soit une élision, soit l'adjonction de lettres euphoniques qui peuvent le défigurer plus ou moins complètement, tandis que dans l'autre hypothèse, il demeure invariable; citonsl'exemple du Quiché *Ca nu lahoh,* « Je l'arrange, je l'achève » et *Ca V'oyobeh.* « Je l'attends; *C'at lahoh* « Tu l'arranges, tu l'achèves » et *C'a voyobeh* » Tu l'attends; » *C'ulogoh* « Il l'aime » et *Ca royobeh* « Il » l'attend. » De même en Mam, *Kakum,* « Notre travail » pour *Ka akum*; *K'etlebil,* « Notre coutume » pour *Ka etlebil*; en Zotzil, *Atot,* « Ton père » du radical *Tot* « père » et de *a* « Tu, toi; » *Avolondon.* « Ton cœur, » pour *Aolondon* de *Olondomil, Orontomil.* « Cœur, ». N'avons nous pas l'analogue de tout ceci dans nos formes françaises. « J'aime » pour *Je* aime. — « L'entends-tu » pour « *Le* entends-tu ? » Par exemple, je ne sache point, dans notre langue, d'exemple de lettre euphonique ajoutée au pronom pour empêcher l'élision de la voyelle finale. Ces suppressions de voyelles ou adjonctions de semi-voyelles euphoniques apparaissent bien moins fréquentes à l'intransitif qu'au transitif, et cela s'explique sans peine. Les consonnes finales des pronoms préfixes sont fort sujettes à tomber à la 2e de ces voix. Ainsi, le Quiché dit *C'alogoh.* « Tu l'aimes » et *C'atlogon.* « Tu aimes; » *Quyxlogon.* « Vous aimez » et *Qu'ylogoh.* « Vous

l'aimez. » Il suit de là, qu'à l'intransitif, le verbe a beau commencer par une voyelle, le pronom se trouve défendu contre tout choc contraire à l'euphonie, grâce à la consonne qui le termine. Il n'en est plus de même au transitif, le pronom dépourvu de sa désinence consonnante est souvent obligé à recourir à une lettre de renfort, afin de prévenir l'hiatus. Tout au plus pourrait-on citer à l'intransitif, quelques exemples de chûte de la consonne finale du pronom devant la consonne initiale de la racine verbale, exemple : *Qu'itzibanic.* « J'écris » pour *Qu'intzibanic*, tandis que l'on dirait sans élision *Qu'inul*, « J'arrive. » Le plus souvent même, cette élision consonnante n'a pas lieu et l'on dit parfaitement *C'atbanic.* « Tu fais » et non *C'abanic*, de la rac. *Ban* « faire. »

Les choses se passent un peu autrement en Maya. La distinction entre les formes pronominales vocalique et consonnante, reste beaucoup plus marquée dans le traitement du nom que dans celui du verbe. On n'en cite plus que quelques rares exemples dans le cours de la conjugaison transitive; prenons par exemple, le verbe *Ohel*, « Savoir » qui donnera *Uohel.* « Je le sais; » *Auohel.* « Tu le sais, etc. » Parfois même, l'emploi de cette forme vocalique fournira un moyen de discerner à première vue, le substantif du verbe, puisqu'elle n'est pas usitée avec l'intransitif. Ainsi nous trouvons *Uokol* « Mon pleur, Meae lacrymae » en opposition avec *Okol-in-cah.* « Je pleure. »

L'on conçoit, du reste, qu'il en doive être ainsi ; le pronom du Maya n'est point sujet à laisser tomber sa consonne finale, comme celui du Quiché et d'ailleurs, à l'intransitif, le pronom se trouve employé à peu exclusivement comme une sorte de suffixe ; par exemple dans *Nac-en*, « Je montai ; *Nac-i*, « Il monta, » ou comme infixe devant l'auxiliaire *Cah* qui débute lui-même par une consonne; citons par exemple *Nacal-in-cah* « Il monte. »

En Huastèque, ainsi que nous le verrons plus loin, la distinction entre formes consonnantes et vocaliques, moins marquée certainement qu'en Quiché et en Pokome, semble néanmoins l'être un peu plus qu'en Maya. Voici un des rares cas ou l'idiôme des environs de Tampico l'emporte en Archaïsme sur son ancêtre ou tout ou moins son frère aîné, le dialecte du Yucatan.

Une particularité de la langue Quichée dont il nous semble utile de dire ici quelques mots, c'est celle qui consiste à ajouter au verbe intransitif, lorsqu'il termine la phrase, une finale qui n'ayant point de sens bien précis par elle-même, sert néanmoins à donner plus d'élégance au discours. Le plus souvent, cette désinence est *ic* simplement postposée à la forme intransitive; exemple : *Qu'inbak* ou *Qu'inbakic* « Je suis percé. » — *Apazvari c'uban Pablo ?* « Que fait Paul ? » *Tzibanic* « Il écrit. » — *Rumal teuh X'camic* « Il mourut de froid. » — *Rixokil Loth X'atzamiric.* « La femme de Loth fut changée en statue de sel; » litt. « devint sel, se sala. »

Les verbes à racine monosyllabiques dont le radical intransitif est terminé en *o*, font d'ordinaire précéder la finale *ic* d'un *n* euphonique; exemple : *Chapo* ou *Chaponic* « saisir. » — *Tao* et *Taonic* « entendre. » — *Toho* et *Tohonic* « payer. » — *Ziquininak ugab, mavi cu chaponic* « Les mains étant perclues, il ne peut saisir. » — *Qu'elezah-tu La vae katih, rumal katzih gan xa ca rapunic*; « qne Votre Seigneur ôte ce maître à nous, parce qne véritablement colère, toujours il frappe. » Cependant *Ilo* « voir » fait aussi bien *Ilouic* que *Ilonic*,

Quant aux verbes à racine monosyllabique, mais qui ont *u* pour voyelle et dont, par suite, l'intransitif se termine par un second *u*, ils intercalent, dit-on, un *v* (demi-voyelle) euphonique entre le *ic* finale et ce deuxième *u*; exemple : *Muk* et *muku* « Enterrer; » d'où *Mukuvic.*

Quelques verbes à voyelle radicale finale intercalent un *l*; exemple, *Qo* et *Qolic* « être. » — *Ca* « Poser, arrimer, gonfler, » (d'où le participe présent *Cal* ou *Caal*), et *Calic.* Le verbe *pe* « Aller » fait *Petic*. Son doublet *be* « aller » lui, supprime la voyelle *i* et conserve seulement le *c* final; exemple : *Apa x'be vi ?* « Où alla-t-il ? » *Pa Tulan x'bec*; « Il alla à Tulan. »

Enfin, d'autres verbes tels que *uqia*, *oqa*, *oqoha* qui, tous, nous dit l'abbé Brasseur, signifient « Boire » ne prennent jamais cette finale *ic* et restent invariables.

Il va sans dire d'ailleurs qu'on ne la rencontre jamais aux temps du verbe formés au moyen de postfixes spéciales. Elle n'apparaît que dans ceux qui ont conservé la désinence

propre à l'indicatif présent. Aiusi, l'on dira *qu'itziban-ta* et non *qu'itzibanic-ta* « que j'écrive. »

Le dialecte Tzutuhil laisse tomber le *c* final, et ajoute simplement *i* à tous les verbes absolus ou neutres qui terminent la phrase. *Bin*, par exemple : signifiant « dire » et *Pe* « aller, » on fera usage des tournures suivantes : *Pablo t'ibini* « Paul le dit. » — *T'ipeti* « Il vient. » Inutile d'ajouter que si le verbe ne termine point la phrase, on n'a point recours à cet *i* final ; exemple : *T'ipe ahanel* « Le charpentier vient, » *Viene et carpintero*. Après les verbes neutres et passifs, terminant la phrase, le Tzutuhil ajoute *o* ; exemple : *T'i qutuxo* » Il fut manifeste. »

Nous devons faire observer que les dialectes Cakchiquel et Tzutuhil laissent volontiers tomber certaines consonnes finales du Quiché. Du mot *Ab* qui, dans cet idiôme, signifie « Année, » ils font *a ;* de *Ahauab* « Princes, » *Ahaua* ; de *Cut* « et, » *Cu*, etc., etc.

Le dialecte Cakchiquel a complètement perdu ce *ic* final et ne le remplace pas rien. En revanche, il semble reparaître, d'une façon incomplète en Cakgi, comme tend à le démontrer, l'existence dans cet idiôme, de la double forme *T'incam* ou *T'incamc* (pour *T'incamic*, *Tincamic*) « Je meurs. » Nous voyons dans ce fait une preuve nouvelle et non des moins importantes, du lien étroit de parenté qui unit cette langue au Guatémalien.

Nous ne parlons point ici de certains verbes de mouvement qui, sans être placés à la fin de la phrase, prennent la désinence *ok* ou *oc* en Quiché, *a* en Tzutuhil, mais n'en reçoivent aucune en Cakchiquel ; par exemple, *C'at el uloc* « viens, arrive donc » en Quiché ; en Tzutuhil *ch'a biih apona chirixin* « Va le lui dire, » du verbe *Apon* « Arriver, aller. » *Oc* ou *ok* et *a* paraissent revêtir ici un sens analogue à celui de notre particule *donc* « Va donc le lui dire, » etc.

Reste maintenant à rechercher l'origine de ces finales *i*, *ic*, *c*. Nous serions fort tentés de croire que, primitivement, on se contentait de marquer la fin de la phrase par l'emploi de la particule *Ca* « actuellement, à présent. » C'était un moyen de prévenir l'auditeur et d'éveiller son attention. Rien là qui nous puisse surprendre, l'emploi de procédés analogues se retrouvant dans une foule d'idiômes

bien différents. Le Maya, par exemple, suffixe volontiers un *e* final au substantif et parfois au verbe qui termine la phrase. Il dira, dans ce cas, *katun-é* pour *katun* « l'inscription cyclique ; » *ku-é* « Dieu » pour *ku* ; *Yan-é* « Il y a » pour *Yan*, etc. Quelquefois, mais non toujours, cet *é* est pris comme signe de vocatif ainsi que dans le vers de la prophétie du prêtre Yabun-chan ; *Talél úcah áçucun*, *Tantuné!* « Ton frère est sur le point d'arriver, ô Tantun ! » De même, les Chinois font usage de la particule finale *yè*, là ou dans l'écriture, nous ferions usage d'un point. Enfin, nos paysans bas-normands n'ont-ils pas coutume d'accentuer d'une façon toute spéciale, la dernière syllabe du membre de phrase.

Maintenant, les Quichés durent perdre bien vite le souvenir de la valeur primitive de ce *Ca*, lorsqu'il se trouvait ainsi pris comme explétive. On ne le considéra plus que comme une suffixe du verbe précédent, auquel il fut rattaché par une voyelle de liaison, généralement un *i*. L'intrusion de ce nouvel élément ne tarda point à amener la chute du *a* final et toutes les autres modifications dont nous venons de parler. En tont cas, nous n'oserions affirmer que cet *ic* explétif ait rien à faire avec celui qui s'ajoute au verbe neutre, pour en faire un adjectif verbal actif, citons, par exemple, *Bakouic* du radic. *Bakou* « percer.. »

Nous venons de donner un apperçu des procédés mis en usage par les dialectes de la famille Maya-Quiché, pour former leurs voix verbales. Consacrons maintenant quelques lignes à les comparer entre eux. Nous pourrons juger du degré de perfection relative atteint par chaque idiôme.

Evidemment, le Mam se rapproche davantage du type primitif. L'extrême complication de sa structure grammaticale nous est une preuve irrécusable d'archaïsme. Il reste comme le dernier témoin d'une antique période de Syncrétisme morphologique et joue vis-à-vis de ses frères plus jeunes philologiquement, un rôle analogue à celui, par exemple, que joue le Gothique, vis-à-vis des dialectes germaniques modernes, l'Arabe par rapport aux autres langues Sémitiques. C'est de cet arsenal des vielles formes primordiales que les idiômes congenères tirèrent par voie d'analyse et de simplification, le matériel au moyen duquel s'est constitué tout l'ensemble de leur grammaire. Ce caractère

archaïque de Mam nous semble d'autant plus digne d'être signalé, qu'en définitive, par certaines particularités phonétiques, spécialement par la chûte de la lettre *R*, il se rattache directement au groupe Boréal ou Occidental, à celui du Maya et du Quélène, en général plus jeunes de formes que les dialectes méridionaux, tels que le Quiché et le Pokome. Si nous osons nous servir de cette expression, dans la famille de langues qui nous occupe, c'est le groupe le plus récent qui nous offre le représentant le plus antique.

Quoiqu'il en soit, nous consacrerons quelques pages à une étude comparée du Quiché et du Maya. Elle nous semble d'autant plus opportune, qu'en définitive, c'est peut-être entres ces deux idiômes que nous trouverons l'opposition de génie la plus marquée. Nous pourrons par ce moyen, nous former une idée exacte de la diversité du mode dont les tribus congenères du Centre-Amérique, ont compris et résolu le problême du perfectionnement grammatical. Disons-le d'une façon générale, tandis que le Quiché, à l'exemple du Turk parmi les dialectes Mongoliques, se développait suivant les principes propres au système agglomérant, le Maya, lui, semble avoir manifesté, comme les dialectes Ougro-Finnois, une tendance à s'élever dans la série linguistique et à passer de l'agglutination à la flexion.

En dehors de la racine verbale (participe ou infinitif), le Quiché et son frère jumeau, le Pokome, ne font guère entrer que deux éléments dans le mécanisme de leur conjugaison, à savoir des prépositions et des pronoms.

Cette racine verbale est suceptible de marquer certains temps et certaines voix au moyen du changement de ses désinences : le transitif en Quiché, comme en Pokome, se trouve indiqué au moyen de la finale *h* précédé d'une voyelle variable; citons par exemple le Quiché *C'atlogoh* « Tu l'aimes; » *C'avoyobeh* « Tu l'attends. » Le passif reçoit la finale *x* précédé d'une voyelle variable en Quiché; ex : *Ca nulogox* « Je suis aimé. » *Hi* suffixe désigne l'indicatif et *ho* le futur ainsi que l'impératif de la même voix en Pokome; *Tiloconhi* « Tu es aimé; » *Tiloconho* « sois aimé. » Si le verbe est neutre, il ne prend point, en Quiché, de désinence et se trouve réduit à l'état de racine nue; ex : *Qu'inul* « J'arrive. » Les préfixes personnelles tombent souvent aux

3es personnes du singulier de l'intransitif. D'ordinaire, la préposition temporelle demeure et empêche la forme verbale de se confondre absolument avec le participe ou adjectif verbal.

Ainsi le Quiché dira *Ca logox* « Il est aimé, » litt. « Nunc amatus, » mais à la 3e pers. sing. du parfait intransitif, préposition et préfixe personnelle tombent à la fois et c'est réellement la forme participielle qui joue le rôle du verbe à la 3e pers. Ex. *logoninak* « Il a aimé ; » litt. « Ayant aimé, avoir aimé. » On sait que l'emploi de ce procédé est fréquent dans beaucoup d'idiomes agglomérants, lesquels marquent la 3e pers. au moyen d'un participe ou même d'un simple adjectif ou nom d'agent. Citons par exemple : le Turk *dur, dyr* « faciens, facit, est ; » le Groënlandais *Angékog* « grand, il est grand » et, par extension. « Sorcier, magicien ; » *Négligpog* « Aimant *et* il aime ; » le mexicain *Tlapia* « gardien *et* il garde » etc. etc.

Parfois, spécialement en Pokome, c'est le signe temporel qui tombe seul, et le pronom se conserve devant la racine verbale. Il va sans dire que l'expression du temps ne peut guère être ainsi supprimée qu'au présent. Citons, par exemple : le Pokome *Ti-loconhi-ta* « Vous êtes aimés, » litt. « vos amati » ou mieux, « vos amatum, amata res », pour *Tita loconhi;* le Quiché *Que logox;* « Ils sont aimés, » litt. « Illi amati, » « illi amatum. »

L'abbé Brasseur, il est vrai, prétend faire de ce *Ca* signe du présent en Quiché, un véritable auxiliaire verbal. Ce n'est autre chose, dit-il, que le terme *Ca* ou *Caa* « poser, amonceler, joindre » dont nous avons déjà parlé, et il le compare au *do* de l'anglais, par exemple dans *I do love.* « J'aime, » litt. « Je fais amour. » A l'appui de sa façon de voir, il nous cite la phrase suivante, tirée du *Popol vuh* où *Ca* apparaît alternativement avec le sens verbal et celui de préposition ; « *Aré u tzihoxic vae* Ca Ca *tzinin-oc*, ca ca » *chamam-oc*, ca *tzinonic ;* ca ca *zilanic*, ca ca *lolinic*, ca » *tolona puch u pa cah ;* « voici le récit comme quoi *tout* » *était* en suspens, *tout était* calme et silencieux ; *tout était* » paisible et vide *était* l'immensité des cieux. » Cet exemple prouve contre la thèse en question, puisqu'il démontre que *Ca* pris comme verbe ne se substitue nullement au même terme ayant la valeur de particule. D'ailleurs, si le *Ca* du

présent constituait un auxiliaire analogue au *do* anglais, il devrait par voie d'analogie, nécessairement, en être de même du *x*, signe du passé, et dont nous expliquerons plus loin la provenance. Or, c'est ce que personne, pas même le savant ecclésiastique, n'a, que nous sachions, jamais songé à soutenir. Suivant toutes les apparences, *Ca* avec le sens de « poser, être » et *Ca* avec celui de « Actuellement, à présent, » constituent des termes fort différents et il est même plus que douteux qu'ils aient une même origine. *Ca* rend également nos idées de « dent molaire, deux, etc. » Mais ce ne sont là, sans doute, que de simples homophones, comme il s'en trouve tant en Quiché et en Maya.

Enfin deux classes pronominales seules peuvent être préfixées comme sujets au verbe, celle des personnels ou pronoms à leur cas direct, invariablement affectée à la conjugaison intransitive et celle des possessifs ou pronoms à leur cas oblique, qui ne peuvent convenir qu'au verbe transitif. Exemple : en Pokome *In ririreh* « Il l'entend, » litt. « Nunc suum audire » et *C'oloconhi* « Nous sommes aimés » litt. « Nunc nos amati *ou* amatum. » C'est là une règle invariable et qui, en Quiché pas plus qu'en Pokome, ne saurait admettre aucune exception.

Ajoutons que dans les deux idiomes cités, en dernier lieu, la distinction entre les formes consonnantes et les formes vocaliques se trouve soigneusement maintenue, aussi soigneusement pour le traitement du verbe que pour celui du nom. Nous nous sommes, du reste, assez étendus tout à l'heure sur cette question pour ne pointavoir à y revenir ici.

Enfin, en Quiché, rien de plus régulier que le traitement du verbe. Conformément aux principes que nous venons d'établir, il se développe avec une régularité pour ainsi dire mécanique, et l'on ne rencontre rien dans cet idiome qui rappelle, même de loin, les différents paradigmes de conjugaisons du latin et des langues Romanes.

Ajoutons, avant de terminer, que les particules temporelles sont parfois susceptibles de s'accoler les unes aux autres pour indiquer certaines nuances de temps. Ainsi l'on trouvera tour à tour employées au futur les prépositions *ch'*, *x'ch'*, *x'chi*. Enfin si nous avons omis de parler de certaines désinences, telles que *tah* comme signe du subjonctif,

chic comme marque du plus-que-parfait, c'est que ce sont de vraies enclitiques ne fesant point réellement corps avec le verbe.

Rappelons, pour terminer, que l'infinitif n'existe guère en Quiché et s'y trouve normalement remplacé par les autres temps du verbe, indicatif ou subjonctif. C'est un point, au reste, sur lequel nous aurons à revenir dans le cours du présent travail.

Enfin, en Quiché, le passif se confond souvent au point de vue formel avec le neutre. Un verbe même dépourvu de la désinence normale de la première de ces voix, qui est d'ordinaire *x* ou *ox*, pourra cependant revêtir parfois une signification passive. Il suffira, pour cela, qu'il soit précédé du cas direct pronominal, exemple : *Ca nubak* « Je le perce » t *Qu'inbak* « Je suis percé » et non pas « Je perce. »

Fort différent à bien des égards est le spectacle que nous offre le Maya. Dabord les auxiliaires verbaux y apparaissent aussi fréquents qu'ils sont rares en Quiché, et leur emploi peut même devenir nécessaire aux temps principaux du verbe. Ces auxiliaires sont, par exemple : *Cah* « agere, fieri, » lequel figure au présent et à l'imparfait de l'intransitif, comme dans *Nacal-in-cah*, « Je monte, » litt. « Ascensum meum agere; » *Bin* « ire, progredi » qui sert à former les futurs des deux voix, transitive et intransitive, ainsi que dans *Bin-nacac-en* « Je monterai, » litt. « Ire ascensurus ego. » Nous trouvons à certains temps de l'indicatif et du subjonctif les dissillabes *Cuchi*, *cochom*, formes passées et futures d'un radic. *cuch*, « porter, » d'ou *Lay tzicic cuchi* « Il lui obéissait; » *Hihuil ca tzice cochom* « Nous lui obéirions. » A l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif intransitif apparait la préfixe *hi*, laquelle n'est autre chose qu'un passé contracte du verbe *Hal* « être, devenir; » par exemple dans *Hi-nacac-en* « Yo Subiera *ou* Subiria, » *Hi nacac-en ili-cuchi* « Yo hubiera subido. » Nous essaierons plus loin de déterminer l'origine de l'auxiliaire *ili*, lequel figure dans certains temps de la conjugaison, par exemple dans *Cic-ech-ili-cochom* « Tu auras dit; » *Hi-cicic-ech-ili cuchi*, « que tu eusses dit. » etc. On remarquera qu'en Maya cette quantité d'auxiliaires occupe des places très variables, ils peuvent être pris comme préfixes, affixes et infixes. Au

contraire, *Inak*, qui est à peu près le seul auxiliaire verbal du Quiché, où il marque le parfait intransitif, doit toujours être suffixe, par exemple dans *At varinak* « Tu as dormi, » du radic. *var* etc.

On pourrait donc, jusqu'à un certain point, comparer le système de conjugaison du Quiché à celui des langues primitives de la famille indo-européenne, telles que le sanscrit ou le latin, puisque la distinction des temps et modes se trouve surtout indiquée au moyen de suffixes. Au contraire, la conjugaison Maya, dans laquelle l'emploi d'auxiliaires verbaux préfixes joue un grand rôle, rappelerait plutôt celle des dialectes romans.

L'emploi des pronoms est également assez différent dans les deux idiomes. Le Quiché ne possède, nous l'avons dit, qu'un type pronominal, celui du cas direct, pour l'intransitif, et un autre seulement, celui du possessif ou cas oblique pour la voix transitive. Ces deux types peuvent, au reste, s'accoler aussi bien au nom qu'au verbe. Au contraire, le Maya possède un triple paradigme pronominal affecté au service du verbe, à savoir :

1° Celui que Beltram qualifie de *Pronombre primero demonstrativo*, formé de la préposition *Ti* accolée au pronom personnel, et qui ne peut jamais s'employer avec le nom; l'on en fait usage au présent et à l'imparfait du transitif ainsi qu'au présent du subjonctif des deux voix. Citons, par exemple, *Ten-Cambezic* « Je l'enseigne ; » *Tech-Cimilech*, « que tu meures. »

2° Le *Pronombre segundo demonstrativo* du même auteur. C'est la forme simple du personnel ou cas direct. On ne l'emploie qu'à l'intransitif et toujours postposé à la racine verbale, par exemple, dans *Nac-en*, « Je montai ; » *loob-cimil-ob* (pour *loob cimil*), « qu'ils meurent. »

3° Enfin nous reconnaissons dans le dernier le possessif ou cas pronominal oblique. Il figure, nous avons déjà dit dans quelles circonstances, tour à tour, à chacune des deux voix. Exemple : *In Tzicah* « Je lui ai obéi » et *Emel-in-cah* « Je descends. »

En règle générale, le pronom sujet du verbe doit toujours, en Quiché et dans la plupart des dialectes congénères, être préposé au verbe. Celui du Maya apparaît plus libre dans

ses allures. Si celui de la première classe est toujours préfixe, par exemple, *Ten Cambezic*, *Tech Cambezic* « Je, tu l'enseigne, » celui de la dernière ne peut, lui, être que suffixe, sauf à la 3e personne sing. et plur. Exemple : *Nac-ech* « Tu montas ; » *Bin nacac-en* « Je monterai, » mais *Lay Nacac* « Qu'il monte. » Quant au possessif, il semble moins régulier dans ses allures. Il précède tantôt la racine verbale; par exemple, dans *In cambezah.* « Je l'enseignai, » tantôt l'auxiliaire; exemple : *Emel-in-cah* « Je descends, » litt. « descensum meum agere. »

Nous observons, qu'en Maya, chaque forme de la déclinaison pronominale a cessé de caractériser une voix verbale particulière, le cas oblique pouvant être joint à un temps intransitif, comme dans *Emel-in-cah* et le cas direct à un temps du transitif, ainsi que dans *Tech Cambezic.* Il n'y a guères que les pronoms de la seconde classe qui s'appliquent toujours à la voix intransitive, encore sont-ce non des possessifs comme en Quiché, mais bien de vrais démonstratifs.

D'ailleurs, si le pronom sujet se redouble parfois en Quiché et dans les dialectes congénères, ce n'est que par élégance et pour donner plus de force au discours. En Maya, au contraire, ce redoublement pronominal joue parfois un rôle essentiel dans le traitement du verbe, et sert à marquer le temps, par exemple, dans *Ten-nacac-en*, « Que je monte. »

De plus, la distinction des formes vocalique et consonnante du pronom que le Quiché observe avec tant de régularité, aussi bien pour le nom et que pour le verbe, a presqu'entièrement disparu de la conjugaison Maya. C'est ce que nous avons déjà exposé plus haut et nous n'avons pas à revenir ici sur ce point.

Enfin, chez les Mayas, il n'y a guères qu'à la 2e personne singulier de l'impératif, que la racine verbale apparaisse dépouillée de suffixe pronominale et de préfixes de conjugaison, et qu'elle puisse, par conséquence, se confondre avec l'infinitif; citons, par exemple, *Cambez*, « Enseigne-le, l'enseigner. » A la 3e personne sing. du parfait de l'intransitif, elle apparaît munie d'une suffixe pronominale en *i* qui lui est commune sans doute avec le participe, mais permet de la distinguer nettement de l'infinitif; exemple : *Nac-i*, « Il est monté *ou* étant monté. » En Quiché, cette élimination du pronom apparaît, nous l'avons vu, bien plus fréquente.

Quant à la préposition, elle joue un rôle bien moindre dans le mécanisme de la conjugaison du Maya que dans celui du Quiché. Nous avons vu dans quel cas on a recours au *Ti* (à, vers, pour), préfixe. Ajoutons que, parfois, elle se joint assez intimement au pronom pour en modifier d'une façon notable la physionomie et donner, en quelque sorte, naissance à un mot nouveau, à un véritable composé ; citons, par exemple : *Toon* ou *Tuon Cambezic*, « Nous l'enseignons » pour *Ti-on-Cambezic; Teex Cambezic*, « Vous l'enseignez » pour *Ti-ex-Cambezic*. Très volontiers, l'idiome du Yucatan remplace par la racine verbale, fesant office d'auxiliaire, la particule, indice du temps, chez les Guatémaliens. Tandis que le Quiché dira *X'chi ka logoh*, « Nous l'aimerons ; » litt. « Jam pro nostrum amare, » le Maya lui emploiera la formule suivante *Bin ca Yacunté*; litt. « Stare nos amans. »

En ce qui concerne l'emploi de l'infinitif, le Maya se montre très supérieur au Quiché ; non seulement il fait un usage fréquent de ce mode, mais il en forme une sorte de Gérondif, grâce à l'emploi de certaines particules dont il sera question plus loin.

Quant au passif, il est parfois confondu en Quiché, on l'a déjà vu, avec le verbe neutre ou absolu. Il n'en est point de même en Maya et la voix passive s'y trouve toujours nettement indiquée, au moyen de certaines désinences, telles que *tabal*, *zabal*, etc. Exemple, *Naczah*, « élever, exalter, » et *Naczabal*, « Etre élevé, exalté. »

La distinction entre les formes consonnantes et vocaliques ne se conserve plus guères en Maya que pour le nom, et elle semble presque sur le point de disparaître de la conjugaison. Si, à cet égard, la langue du Yucatan a perdu de sa régularité primitive, bien plus que le Quiché, l'on peut dire que cette perte constitue pour elle un réel élément de supériorité, puisqu'elle fait ressortir d'une façon plus claire la distinction établie entre le verhe et le substantif.

Mais il est un autre point sur lequel nous croyons utile d'attirer l'attention du lecteur, car on y trouve la preuve du degré relatif de perfection que le Maya seul paraît avoir atteint entre tous les autres dialectes de la même famille.

On peut le dire, d'une façon générale, les idiomes ne sachant point joindre la désinence qui indique l'idée de re-

lation à la racine à laquelle est dévolu le rôle d'exprimer la signification en un tout harmonieux, présentent un certain caractère de monotonie. La richesse, l'exubérance même de leurs formes, la régularité de leur structure ne sauraient le faire disparaître. Ces traits apparaissent d'autant plus marqués d'ailleurs, que la langue est plus complétement agglutinante, qu'elle a moins accompli de progrès vers la flexion. On chercherait vainement, dans la plupart de ces dialectes, par exemple. rien qui rappelle la multiplicité des paradigmes de conjugaison et de déclinaison du grec et du latin. Tous les verbes du Quiché, sauf les irréguliers, semblent coulés dans un mode uniforme. Cette répétition de formes identiques sera beaucoup moins sensible chez les Mayas. Ils distinguent, dans chacune des deux voix verbales, plusieurs classes assez nettement tranchées, comme nous l'allons voir à l'instant. Ajoutons que la subordination des dites formes aux causes phonétiques qui leur ont donné naissance reste encore assez sensible, et que l'assimilation avec les conjugaisons de nos dialectes indo-européens ne semblerait pas parfaitement justifiée.

La classe intransitive nous paraît se diviser en deux conjugaisons bien tranchées.

La première comprend les verbes neutres composés du radical verbal qui est toujours monosyllabique et quelques rares verbes transitifs pris dans un sens intransitif, dont le radical, monosyllabique également, est terminé par un *n*. Les verbes de ce groupe n'éprouvent pas d'autres accidents que ceux résultant du jeu régulier de la conjugaison, c'est-à-dire que leur présent de l'indicatif est marqué par un *l* que précède une voyelle de liaison variable suivant les exigences de l'écho vocalique. Exemple, *Nacal-in-cah*, « Je monte. » — *Cimil-in-cah*, « Je meurs. » — *Emel-in-cah*, « Je descends. » La 3e personne sing. du passé défini de l'indicatif est marquée par le pronom final *i*; exemple, *Nac-i*, « Il est monté, » — *Cimi*. « Il est mort. » Leur futur se forme en ajoutant *ac* au radical; exemple, *Bin-nacac-en*, « Je monterai. »

A la seconde conjugaison, il conviendra d'attribuer les verbes formés au moyen d'un auxiliaire, c'est-à-dire la presque totalité des transitifs employés dans un sens intran-

sitif, tous les verbes intransitifs dont la racine est dissyllabique ou polysyllabique et plusieurs à racine monosyllabique. Ces verbes subissent certaines modifications indépendantes des règles ordinaires de la conjugaison et qui tiennent en partie du moins à des causes purement phonétiques. Ils forment, à leur tour, deux sous-conjugaisons. La première est celle des verbes qui conservent nécessairement le même auxiliaire dans tout le cours de leur conjugaison. La seconde, celle des verbes qui sont sujets à changer d'auxiliaire.

Dans la première sous-conjugaison, nous devons reconnaître deux groupes, l'un celui des transitifs employés comme neutres. Ils se forment du radical verbal auquel on ajoute l'auxiliaire *nahal*; litt. « S'approcher, s'attacher à ; » exemple, *Tzic nahalin-cah*, « J'obéis; » *Tzic nahi*, « Il a obéi; » *Bin-Tzicnac-en*, « J'obéirai. » Remarquez la contraction du futur. On dit *Tzicnac* pour *Tzicnáhac* qui serait la forme régulière; car le futur de *nahal* est bien *nahac* et non *nác*.

Le second groupe caractérisé par la chute à certains temps de la consonne initiale de l'auxiliaire se compose des verbes formés d'une racine nominale ou adjective polysyllabique et de l'auxiliaire *Hal*, « Etre, devenir. » Le *h* initial tombe au futur et l'on aura par exemple : *Uinic-hal in cah* « Je deviens homme. » de *Uinic* « Homme, » *Uinichi*, « Il est devenu, etc. » et *Uinic-ac*. « Il deviendra, etc., » au lieu de *Uinic-hac*.

Passons maintenant à la deuxième sous-conjugaison intransitive. Elle ne comprend que des verbes formés au moyen de certains auxiliaires autres que *hal* et *nahal*, et se répartit elle-même en deux groupes.

Le premier, celui des verbes dans lesquels le changement d'auxiliaire est facultatif au passé défini et au futur, comprend ceux qui se forment d'un participe passé passif auquel on ajoute l'auxiliaire *cal*, litt. « Créer. » Nous pourrons aux deux temps précités ou continuer à nous servir de l'auxiliaire *cal* ou le remplacer par *hal*; exemple : *cicilancal in cah*, « Je tremble ; » *cicilancahi* ou avec suppression du *a* de la désinence participielle; *cicilnahi*, « Il a tremblé; » *Bin cicilancac* ou *Bin cicilnac*, « Il tremblera. »

Le deuxième groupe sera celui des verbes constitués par l'adjonction au radical verbal monosyllabique de l'auxiliaire

Tal, litt. « Palper, toucher » et chez lesquels ce changement d'auxiliaire est chose forcée, puisque *tal* ne sert qu'au présent.

Il y a même lieu d'établir ici deux sous-groupes, le premier, ce sera celui des verbes dont le radical est terminé par une autre lettre que *l*. Après, il faudra avoir recours à l'auxiliaire *Lahal*, litt. « s'achever, s'étendre » pour le passé et le futur ; exemple : *cuxtal in cah*, « Je vis ; » *cuxlahi*, « Il a vécu ; » *Bin cuxlac*, « Il vivra. »

Quant au deuxième sous-groupe, ce sera celui des verbes dont le radical a un *l* pour lettre ultime. Alors *Hal* deviendra l'auxiliaire à employer nécessairement pour les deux temps précités. Ex. *cultal-in-cah*, « Je m'asseois ; » *culhi*, « Il s'est assis ; » *culac*. « Il s'assiera. » Le *h* disparaît ici au futur, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Etudions, à son tour, la classe transitive. Elle aussi se répartit en deux sous-conjugaisons correspondant assez exactement à celles de la classe intransitive, puisque l'une comprend spécialement les verbes simples et l'autre les composés.

La première donc de ces conjugaisons a pour caractère de posséder une double désinence pour le futur qui peut être en *e* ou en *ib* et une double, également pour le passé, lequel est tantôt en *ah*, tantôt en *mah* ; exemple : *Ten Tzicic*. « Je l'écris ; » *In Tzicah* ou *Tzicmah*, « Je l'ai écrit ; » la voyelle précédent le *b*, est d'ailleurs variable. *In Tzice* ou *Tzicib*, « Je l'écrirai. » Nous pouvons même diviser cette conjugaison en deux conjugaisons secondaires, la première suivant les lois de l'écho vocalique. Ainsi l'on dira, de *Tzac* « conjurer l'orage , » *Tzace* ou *Tzacob*, « Je conjurerai, etc., » De beaucoup la plus nombreuse, elle n'admet point l'intercalation d'une semi-voyelle euphonique après la dernière lettre du radical verbal. A elle se rattachent *Tzic* déjà vu, *Puc*, « Fondre, délayer, » d'où *Ten Pucic*, « Je le délaie, » *In Pucah* « Je l'ai délayé. » *In Pucé*, « Je le délaierai. » Au contraire, la seconde, composée exclusivement de quelques-uns des verbes ayant *l* ou *k* pour finale du radical, peut, à volonté, admettre ou rejetter ce *y* euphonique : Ex. *Tzak*, « Hacher menu, » d'où le passé *Tzakah*, *Tzakyah* ou *Tzakma*, et le futur *Tzakyé*, *Tzake* ou *Tzakab*.

Dans la conjugaison composée qui ne possède ni le futur en *b*, ni le passé en *ma*, nous distinguons trois sous-conjugaisons. La première est celle des composés, terminés par une sifflante. Ils ne possèdent point de désinence spéciale pour le futur, et celles du présent ainsi que du passé s'attachent directement à la racine sans admettre entre elle et lui de consonne euphonique. Ex. *Cambez*, « Instruire, enseigne, » litt. « Porter la magie, la sorcellerie, de *Cam*, « Porter » et *Ez* ou *Ex*, « Magie, sortilège; » d'où *Ten Cambezic* ou *Cambzic*, « Je l'instruis ; » *In Cambezah*, « Je l'ai instruit ; » *Bin in Cambez*. « Je l'instruirai. »

Nous rangeons dans la seconde, les verbes dissyllabes ou polyssyllabes dont le radical est un participe passé passif, et par conséquent terminés en *n*. Ils intercalent un *t* avant la désidence de temps et font leur futur en *e*. Ex. *Canant* « Portée, chose portée, » d'où *Ten Canantic*, « Je le porte; » *In canantah*, « Je l'ai porté. » *Bin in Cananté*, « Je le porterai. » Enfin, il convient de faire une troisième sous conjugaison pour les verbes soit *di*-ou *polyssyllabes*, soit devenus monosyllabes, par une simple élision de la voyelle de liaison et terminés au radical par un *L*. Ils peuvent à volonté prendre ou omettre le *t* euphonique. Ex. *Bibil*, « Rouler, faire rouler, » d'où le présent *Bibilic* ou *Bibiltic*, le passé *Bibilah* ou *Bibiltah* ; le futur *Bibilé* ou *Bibilté*.

Ce serait sortir du cadre de cette étude que de parler ici des désinences employées par la langue Pokome pour distinguer le verbe passif de son actif.

L'opposition de tendances et de génie entre les représentants les plus cultivés de la famille Maya-Quiché, Quiché et Pokome d'une part et Maya, de l'autre, éclate ici jusque dans les moindres détails. A l'exception du Mam, bien entendu, le reste des dialectes congénères semble, si nous osons employer ce terme, occuper une position intermédiaire et marquer la transition.

Remarquable à la fois, par la régularité de ses formes et l'esprit de logique rigoureuse qui présida à la construction de son édifice grammatical, le Quiché ne s'occupe que dans une mesure fort restreinte de distinguer avec plus de netteté les diverses catégories du langage. Ainsi que le Turk dans dans l'ancien monde, il nous offre un des spécimens les plus

parfaits du point de développement auquel peut atteindre une langue agglomérante, mais sans essayer de sortir de la période agglutinante pour s'élever jusqu'à la flexion.

Tout au contraire, dans le Maya on sent l'effort vers un idéal linguistique plus parfait à réaliser. Vainement espérerait-on trouver chez lui cette simplicité dans les procédés employés, cette régularité de formes qui caractérisent les idiomes guatémaliens.

L'enchevêtrement de ses pronoms pris tantôt comme préfixes, tantôt comme infixes, tantôt comme suffixes; l'affectation des mêmes cas pronominaux tantôt au transitif, tantôt à l'intransitif, le constituent à première vue, dans un état d'infériorité, même vis-à-vis du Tzemdale qui distingue les voix verbales l'une de l'autre par ce procédé aussi clair qu'ingénieux dont nous avons parlé plus haut.

Mais par combien d'avantages sérieux ces imperfections de détail ne se trouvent-elles point rachetées ? La complication même des paradigmes pronominaux révèle assez la préoccupation constante de faire ressortir la notion du verbe avec plus de force et de précision. Le Maya ne s'est pas contenté de l'indiquer d'une façon vague et générale comme fait le Quiché, il lui a fallu créer tout un système de formes rendant la confusion impossible entre le traitement du verbe et celui du nom. La possession d'une classe de pronoms spéciaux à la conjugaison constitue, à elle seule, un progrès des plus importants. Nous en dirons autant de celle d'un nombreux matériel de radicaux verbaux fesant office d'auxiliaires. Vis-à-vis des autres dialectes du même groupe, qui généralement se bornent à l'emploi de prépositions, le Maya se trouve en quelque sorte dans le même rapport que l'Anglais et nos idiomes néo-latins vis-à-vis des langues anciennes, telles que le sanscrit ou le grec.

L'apparition des auxiliaires et la fréquence de leur emploi sont quelquefois, je le sais bien, considérées moins comme un signe de perfectionnement que comme un indice de l'usure de la langue qui a laissé tomber ses anciennes désinences verbales. Ce ne serait pas tout à fait le cas pour le Maya. L'étude des dialectes congénères ne nous fait point découvrir de quelles désinences, oblitérées par l'usage, les auxiliaires tels que *Bin* et *cah* seraient venus prendre la

place. On ne saurait nier, d'ailleurs, que la présence de ces derniers ne contribue beaucoup à donner plus de clarté et de précision au langage. Et puis, après tout, quant il serait vrai que le Yucatèque aurait davantage subi les outrages du temps que les idiomes du voisinage, ce fait seul d'avoir vécu *plus vite* qu'eux ne serait-il pas une preuve de la supériorité de civilisation du peuple qui le parlait, et une présomption en faveur du perfectionnement de la langue elle-même? S'il est un domaine où la théorie du progrès continu se puisse appliquer sans réserve, c'est bien, à notre avis, le domaine philologique. Au point de vue littéraire, les langues, sans doute, peuvent déchoir et retomber dans la barbarie, ainsi que les nations dont elles sont l'organe. Il en est autrement sous le rapport morphologique. On peut poser comme axiome que plus un idiome a vieilli, plus il est déformé par l'usage, et plus il est parfait. Sans doute, la disparition du système si riche, si varié des antiques désinences latines rend nos langues modernes moins propres à la poésie que ne l'étaient celles de Virgile ou d'Homère, mais combien cette perte n'est elle pas compensée par d'autres acquisitions mille fois plus précieuses? Est-ce que le grec, le sanscrit pourraient lutter avec le français ou l'anglais sous le rapport de clarté? Et sans sortir même du domaine purement philosophique, n'avons-nous pas de l'unité du mot, indépendamment des accidents gramaticaux qu'il peut subir, un sentiment beaucoup plus net, plus précis que ne pouvaient l'avoir les hommes d'autrefois (1)?

(1) Citons par exemple les formes anglaise telles que *man* et au pluriel *men*, allemande *stehlen*, au parfait *ich stahl* et au participe *gestohlen*, le vieux français *sire* (cas direct) et *seigneur* (cas oblique) dans lesquels la distinction des nombres, des modes et des relations se trouve indiquée non plus comme dans les langues de l'antiquité par un changement de désinence, mais bien par une sorte de mutation interne, quelque peu analogue à celle des langues sémitiques. Nous savons bien que l'on veut voir dans ces phénomènes, non un cas de flexion proprement dit, mais le simple résultat du jeu des lois euphoniques. Néanmoins la distinction est assez malaisée à faire et il nous paraît difficile, à moins de recourir à la théorie insoutenable d'un langage formé par l'artifice des savants, de ne point assigner la même origine à la flexion interne des Sémites. En un mot, l'on peut dire que plus nos langues indo-européennes vieillissent, plus on voit s'accentuer chez elles le rôle de la flexion, plus en un mot, elles deviennent des idiomes *à flexion*.

Disons, pour nous résumer, que si même nous ne connaissions pas un seul mot de l'histoire des Yucatèques, l'étude comparative de leur idiome suffirait seule à nous révéler en eux, le plus avancé, le plus policé des peuples de l'ancienne Amérique, celui surtout dont la civilisation a eu le caractère le plus original et le plus de spontanéité. Un mot seulement, avant de passer à l'examen des formes verbales, au sujet des procédés d'*encapsulation* dont plusieurs des langues en question nous offrent l'exemple. Nous avons déjà cité le Pokome *Qui-locoh-tac*, « Ils l'aiment » où le verbe se trouve intercalé entre la racine du pronom et sa désinence, tout comme dans *Qui-tziquin-tac* « leur oiseau » pour *Qui-tac-tziquin*. Nous trouverons, de même, en Maya *Nacal-a-cah-ex*, « Vous montez, » pour *Aex Nacal cah*, formé à peu près de la même façon que *A-mehen-ob-ex*, « Vos fils » pour *A-ex Mehen-ob*.

D'ailleurs, le Mam auquel nous devons toujours en revenir, lorsqu'il s'agit d'établir les formes primitives, emploie l'encapsulation, au moins lorsqu'il s'agit du pronom joint au substantif et dit *Ki-kuxomalhu*, « Leur jeunesse » au lieu de *kihu kuxomal*. Si maintenant, ce procédé n'existe plus en Quiché, c'est évidemment qu'après l'avoir possédé à l'origine, il l'a perdu ou abandonné, mais sans le remplacer par rien d'équivalent et aujourd'hui, cet idiome en est réduit à employer la même forme pour le possessif singulier et pluriel, pour « leur » et pour « leurs », pour « nôtre » et « nôtres. » Exemple : *Y munib*. « Votre *ou* vos esclaves; » *Avatitab*, « Ton *ou* tes aïeules. »

Si, actuellement, les dialectes centre-américains n'appliquent plus guères cette méthode d'incorporation qu'au pronom, la comparaison avec les langues indiennes du nord prouve qu'elle fut jadis d'un emploi beaucoup plus général. L'Algonkin, l'Iroquois qui nous font tout l'effet d'être vis à vis du Maya ou du Quiché à peu près dans le même rapport où se trouve le sanscrit ou même l'aryaque primitif vis-à-vis du français et de l'anglais, ne se font pas scrupule de séparer les divers éléments du verbe lui-même, pour insérer entre eux des noms ou même des membres de phrases entiers. Ainsi, nous trouverons en Algonkin *Ni Sakitawakina*, « Je le tiens par l'oreille, » pour *Ni Sakina otawak*, ou, avec

le locatif *Ni Sakina olawakang*, de *Ni* « ego; » *Sakina*, « tenere » et *o-tawak*, « son oreille. » De même l'Iroquois *Ro8islaien*, « Il a de l'argent » pour *Roiien o8ista*, etc.

Les exemples répétées de cette méthode d'intercalation du verbe ou du nom dans le thème pronominal peuvent nous sembler étranges. Ils prouvent qu'aux yeux des peuples du Centre-Amérique, le pronom n'était point considéré, à proprement parler, comme une partie séparée du discours. On voyait en lui quelque chose d'analogue à ce que les Grecs ont vu dans les augments et redoublements de leurs verbes, les Latins, dans leurs flexions casuelles. Tel est le motif qui nous a décidé, contrairement à l'usage généralement suivi par les auteurs, à joindre le plus souvent le pronom au verbe, à transcrire, par exemple, le membre de phrase Quiché *C'atul* « Tu arrives » au lieu de *C' at ul*, le Maya *Nacal acahex* « Vous montez » au lieu de *Nacal a-cah-ex*.

Enfin nous devons prévenir le lecteur que ce mémoire étant spécialement consacré à l'étude des voix transitive et intransitive, l'on a laissé à peu près complétement de côté certaines formes passives qui offrent cependant un caractère fort original. Leur examen pourra faire l'objet d'un mémoire spécial.

CONJUGAISON INTRANSITIVE.

Indicatif Présent.

Guatémalien. Ce temps a pour caractéristique en Quiché la préfixe *Ca*, litt. « Chose nouvelle, maintenant » et qui en Maya possède à peu près le même sens. Elle devient *qu'* devant *i* ou *e* et *c'* devant une autre voyelle; exemple : *Ca logon* « Il aime; » *Qu'i Logox* « Je suis aimé; » *Qu' elegox* « Il est volé; » *C'at ul* « Tu arrives. »

Par une bizarrerie que nous tenterons plus loin d'expliquer, la préfixe de la personne plur. est non pas *c* (*ca*), mais *k'* (*ka*), c'est-à-dire une gutturale détonnante. A la 3e pers. plur. *Que logon* « Ils aiment, » le signe de temps disparaît entièrement. En effet *que* ou *qui* constitue bien réellement le pronom plur., comme le prouve l'analogie avec la forme transitive *Ca que logoh* « Ils l'aiment. »

Les dialectes Cakchiquel et Zutuhil remplacent la préfixe *Ca* par *Ti* (ou *T'* devant une voyelle). Exemple : *T' atlogox* « Tu es aimé ; » *T' yxul* « vous arrivez. » La préfixe en question n'est autre chose que la préposition *te* ou *ti* du Maya et du Mam, laquelle répond à nos locutions « A, pour, vers, avec, » mais qui ne s'est point conservée en Quiché.

La 3e pers. plurielle se trouve marquée par la voyelle *e* qui constitue, à proprement parler, moins une forme pronominale qu'une sorte d'adjectif ayant le sens de « plusieurs, beaucoup. » En Mam, cet *e* s'emploie, à la fois, comme préfixe et comme suffixe, pour indiquer le pluriel. Exemple, *Vuinak* « homme » et *Evuinake* « hommes, les hommes. »

Reste, enfin, le radical verbal qui n'est en réalité qu'un participe présent marqué par la finale *n*. Comme l'on supprime parfois le signe de temps dans la conversation, la 3e pers. sing. ne devient alors qu'un vrai participe. Exemple, *logon* « aimant, il aime ; *Tziban* « écrivant, il écrit. »

Peut-être cette finale *n*, indice du participe présent, n'est-elle qu'une abréviation de *na* lequel veut dire « maison, demeure, ville » en Tzendale et en Maya. C'est vraisemblablement le même forme que nous retrouvons en Quiché, avec le valeur de « Entre-temps, pendant que. » En Basque et dans bien d'autres langues encore le participe présent n'est qu'un vrai locatif. Ainsi, *Yaten dot* « Je le mange, » sign. litt. « Je l'ai mangeant, en action de manger. »

Souvent, par élégance, le Cakchiquel préfixe *Tan* « nunc » au présent de l'indicatif et dit, par exemple : *Tan t' inlogox*, « Je suis aimé » au lieu de *T' inlogox*.

Cette préposition se retrouve avec un sens identique en Quiché et en Maya, bien que l'on n'en fasse point, en général, le même usage devant le verbe. Le Zutuhil, lui, remplace *Tan* par *Can* et dit, par exemple. *Can t'in logox*. *Tan* et *Can* ne seraient-ils pas formés des prépositions simples *Ca* et *Ti*, déjà étudiées, jointes à la particule Quiché *an* « Entre-temps, cependant ? »

Enfin, lorsqu'au verbe se trouve jointe quelque particule indiquant le temps, on doit toujours remplacer le passé par le présent. Il faudra dire, par conséquent, *Ibir ca camic* « Hier, il mourut, » litt. « Heri moritur » et non point *Ibir x'camic*.

Cakgi. L'étude du verbe, dans cette langue, offre des difficultés toutes spéciales. Nous ne la connaissons que par deux petits manuscrits ayant fait partie de la collection Brasseur de Bourbourg. Rédigés, sans doute, par quelqu'enfant indien, élève de missionnaires, et peu au courant des questions de grammaire, ils paraissent dater d'une époque relativement bien moderne. L'idiome déjà altéré par l'influence qu'exerçait sur lui l'espagnol, a perdu bon nombre de ses formes primitives, Ainsi, la distinction entre les formes transitive et intransitive y semble à peu près effacée. L'on rencontre, d'ailleurs, dans les documents par nous consultés plus d'une faute évidente d'orthographie ou de transcription que nous dûmes prendre sur nous de rectifier, tout en donnant les raisons de notre manière de faire.

La conjugaison des deux premières pers. sing. offre la plus grande analogie avec celle du Zutuhil et du Cakchiquel, *T'in Camig* ou *t'in Camg* « Je meurs » et *T'a Camg* « Tu meurs » et les explications données par nous au sujet de ces deux dialectes, se peuvent appliquer ici. Parfois, le *t*, signe du présent, s'efface à la 2e pers., comme le prouvent les formes *T'a tzibag*, *T'a tzibac* ou *A tzibag, a tzibac* « Tu écris ; » *Chi-a tzibac* « Tu écriras ; » *A cam* « Tu portes. »

Aux autres personnes, le *t* préfixe disparaît d'une façon à peu près constante. Le pronom pers. de la 3e pers. sing. est *i*, par exemple, dans *I Camg* « il meurt ; » *Chi i tzibac* « il écrira, » parfois adouci en *e*; par exemple, dans *E ix Cam* « il a porté. » Nous sommes assez embarrassés pour savoir à quelle forme des dialectes congénères il convient de rattacher ce pronom *e* ou *i*, Suivant toutes les apparences, on doit le rapprocher du démonstratif Maya *i* « celui-là, celui-là même » peut-être identique lui-même au *i*, pronom réciproque en Cakchiquel. Dialecte du groupe occidental, la Cakgi se rapprocherait cependant plutôt sur ce point du Maya. La première pers. du pluriel *Ca Camg* « Nous mourons » ne donne lieu à aucune observation.

Le pronom de la 2e pers. plur. est *ex* : Ex : *Ex Camg* « Vous mourez ; » *ex Cam* « Vous portez. » Devant une double consonne, ce *Ex* s'adoucit en *e ;* Ex : *E tzibac* « Vous écrivez. » Cf. le Quiché *Yx* « Vous ; le Maya *ex*, postfixe de la 2e pers. plur. dont il sera parlé plus loin.

L'on nous donne, pour la 3e pers. plur. de *Camg*, la forme *Camgeb* « Ils meurent. » La comparaison avec les similaires *Itzibaceb* « ils écrivent; » *Ecameb* « ils portent, » nous prouve que la forme régulière et complète doit être *Ecamgeb* ou *icamgeb*; composé des radicaux *Camg* et de *e-eb*, *i-eb* entre lesquels ce dit radical se trouve intercalé. Nous verrons, du reste, plusieurs exemples d'un mode analogue de formation dans d'autres idiomes de la même famille, spécial. en Pokome et en Maya. Nous avons déjà parlé un peu plus haut de ce prétendu pronom *e* ou *i*. Quant à *eb*, c'est simplement une désinence plurielle analogue à celles du Quiché, en *ab*, *eb*, *ib*, *ob*, *ub*, par exemple, dans *Atitab* plur. de *Atit* « Aïeule; » *Ixokib* « femmes » du sing. *ixok*, *Ahauab* « Princes, souverains » du sing. *Ahau; Ahrabinaleb* « Rabinaliens » de *Ahrabinal* « homme de Rabinal. » Ce signe du pluriel devient presque toujours *ob* en Maya, ex. *Uinic* « homo » et *Uinicob* ou *Uincob* « homines. » Parfois, cependant, le *o* s'élide, lorsqu'il se trouve précédé d'une voyelle, comme dans *Mayab* « Yucatèques » pour *Maya-ob*.

C'est bien, du reste, ce que démontrerait l'existence en Mam, de la forme *Cabe* pour « deux; » Cf. le Quiché *Caib*. *Ca* est le radical du nom de nombre, et les désinences *be*, *ib* sont ici de simples marques du pluriel. L'origine de cette désinence plurielle semble assez obscure. Evidemment, la voyelle précédant le *b* est simplement euphonique et joue le rôle de ligature, du moins en Quiché. Peut-être, le *o* de *ob* en Maya est-il pour *u*, pronom possessif de la 3e pers. devant une consonne. La forme primitive n'aurait-elle pas été *be* ou *ba ?* On sait qu'en Maya ce monosyllabe *ba* a le sens de *Ipse*; par exemple, dans *Inba* « moi-même. » Il apparaît encore dans le même idiome, avec la valeur de « Quelqu'un, quelque chose, une personne, un être; ainsi, comme, de la façon que. » On pourrait, je crois, en rapprocher, sans trop de témérité, le Cakchiquel *ba* « adonde, de adonde. » Nous ne donnons, au reste, ces étymologies que sous toute réserve.

Pokome. Thomas Gage confond, mais à tort, l'un avec l'autre, les dialectes Pokomame et Pokomchi, et nous ne savons auquel des deux se rapportent ses observations gram-

maticales. La seule chose certaine, c'est qu'il a en vue un dialecte du Pokome. Il ne nous fournit, du reste, comme spécimen de la conjugaison intransitive dans cette langue que le verbe passif *Loconhi* « être aimé, » dans lequel la finale *hi* marque, sans aucun doute, le présent ou, tout au moins, l'indicatif; car, à l'impératif, elle se trouve changée en *ho*, ainsi que nous le verrons plus loin. L'origine de ce *hi* est fort obscure. Peut-être convient-il de le rapprocher du *hi* Maya, participe passé contracté de *Hal* « Etre, avoir, se tenir devant » qui sert, comme nous le verrons tout à l'heure, à former les futurs ou conditionnels et passés de certains verbes. On sait, du reste, que *hal* se combine avec différents adjectifs et substantifs, pour former des verbes neutres, ayant, nous dit l'abbé Brasseur, le sens d'être ou de devenir ce que ces vocables impliquent. Exemple, *Uinic* « homme » et *uinic'hal* ou *uinichal* « devenir, se faire homme; » *Netz* « vil, abject »; *Netzhal* « s'avilir, s'abaisser. » Or du sens neutre au sens passif la transition semble facile. Quant à la désinence *ho*, elle aurait une origine différente et nous en parlerons tout à l'heure. La gutturale, signe du temps en Quiché, tombe souvent en Pokome et nous ne la rencontrons guères qu'aux deux premières personnes *K' in loconhi* « Je suis aimé » et *K' o loconhi* ou *K'oh loconhi* « Nous sommes aimés. » *In* signifie « Je, moi » et *o* ou *oh* « Nous, » tout comme en Quiché.

Le seconde personne *Ti loconhi*, « Tu es aimé » donnera lieu à une observation qui nous paraît des plus importantes. Ici, le pronom verbal de la 2[e] personne sing. s'éloigne absolument de celui des autres dialectes de la famille qui est régulièrement *a* ou *at*. C'est même cette racine que le Pakome emploie, lorsque le pronom possesif, se rapporte à un nom. Citons, par exemple : *Atat*, « Ton père, » du radic. *tat* « père; » *Auacun*. « Ton fils » de la rac. *Uacun* « fils » et avec le signe du pluriel *ta* ou *tak*, *A-uacun-ta*, « Votre fils. »

Nous serions, pour notre part, forcés à admettre ici un emprunt fait par les Pokomes aux Mams qui eux-mêmes auraient emprunté aux Mexicains. On sait que dans l'idiome de ce dernier peuple, *Ti* constitue la 2[e] pers. du verbe; exemple : *Nitlacua*. « Je mange, je mange quelque chose »

et *Titlacua*, « Tu manges. » Isolé, et par suite muni de sa désinence, ce pronom se présente en mexicain sous la forme *Tehuatl* ou *Tevatl*. Nous en parlerons, du reste, un peu plus loin.

En tout cas, la forme *Tata*, « Toi » du Huastèque semble avoir une origine différente et que nous tenterons plus loin d'expliquer. Quant à la 3e personne *In loconhi*, « Il est aimé, » il nous paraissait bien difficile d'expliquer la présence de ce *in* qui sert déjà, nous venons de le voir, comme équivalent de notre pronom, « Je, moi » et nous nous sentions tout disposé à accuser Gage d'inexactitude. La comparaison avec le Quiché, lequel supprime le pronom à la 3e personne, semblait nous autoriser à croire que le même fait avait bien pu se passer également en Pokome et qu'au lieu de *In loconhi*, l'on devait dire simplement *Loconhi*. Toutefois, cette manière de résoudre le problème est démontrée insuffisante par l'exemple même du Huastèque, idiome dans lequel ce *in* reparaît évidemment comme signe de la 3e personne, exemple : *Yâyâ intahchial*, « Il fait, » du radic. *Tahchial* » faire ; » litt. « Lui, il fait; *Intahchial*, « Il est fait *ou* ils sont faits. » Impossible de ne point admettre quelque parenté entre les formes Pokome et Huastèque.

Ce monosyllabe possède bien évidemment la valeur de signe du présent. N'oublions pas que, peu usité en Pokome à la conjugaison intransitive où il n'apparaît qu'à la 3e personne seulement, le *in* préfixe est d'un emploi constant au présent indicatif du verbe transitif. Citons comme exemple : *In qu'ivireh*. « Je l'entends, je lui obéis ; » *n'av ivireh*. « Tu l'entends, » abréviation pour *In av ivireh*, *In r'ivireh*, « Il l'entend ; » *k'ivireh* « nous l'entendons, etc. Ne faudrait-il pas le rapprocher du *na* Quiché qui signifie « d'abord » et que l'on retrouve en Maya avec la valeur de « proche, rapproché. » Le *a* final sera tombé devant une voyelle et quant au *i* initial, qui d'ailleurs est sujet à disparaître, nous y verrions simplement une lettre euphonique.

Maintenant quels seraient les analogues de ce *in* Pokome dans les dialectes congénères? Ne conviendrait-il pas d'en rapprocher le *iná* du Maya, « Voici, voilà » qui ne s'emploie point, il est vrai, comme particule de conjugaison, du moins à l'indicatif? La ressemblance serait beaucoup plus

éloignée et, par suite, plus douteuse avec le Quiché *An*, « Entre-temps, cependant, » le Maya *Ena*, « Auparavant, plutôt. » Il est vrai que le Maya *Iná* semble n'être qu'un doublet de *ilá* qui a le même sens et dérive du verbe *Ilah* « voir, regarder. » Nous n'oserions certes pas, sur ces différents points, nous prononcer d'une façon trop affirmative.

Les deux derniers personnes du pluriel en Pokome nous offrent un curieux exemple d'emboîtement ou brisure du pronom, *Ti loeonhi-ta* ou *Ti-loconhi-tah*, « Vous êtes aimés » pour *Titah loconhi* » ; *Ti*, déjà vu, et *Tah*, signe du pluriel, se rapproche du *Tak* Quiché, litt. *beaucoup, plusieurs*, mais pris aussi parfois comme simple signe de pluralité, par exemple dans *Pa tak huyub*, « Entre les montagnes ; » *ki-loconhi-tac*, « Ils sont aimés pour *kitac loconhi*, litt. « Leur être aimés » formé de la même façon que *kitziquintac*. « Leur oiseau, » pour *kitac Tziquin*. Nous ignorons pour quel motif la *c* ou *k* final de *tac* ou *tak* est tombé ou s'est adouci en *h* à la 2ᵉ pers. plur. Quant au pronom de la 3ᵉ personne *ki-tak*, ce n'est autre chose que le *que* « Eux, ils » du Quiché, muni de la finale plurielle ; ce *que* lui-même, on le verra plus loin, semble de provenance mexicaine. Ces procédés d'intercalation qui semblent primitifs, dans la famille Maya-Quiché, ont complètement disparu de l'idiome guatémalien, resté cependant archaïque de formes à tant d'autres égards.

Mam. Cet idiome se distingue de ceux du même groupe par les complications de ses procédés de conjugaison. Bien que le R. P. Reynoso ne semble pas l'indiquer formellement, il est vraisemblable que les paradigmes, par lui donnés de la conjugaison du présent et de l'imparfait de l'indicatif appartiennent au verbe intransitif. La particule *Tzum* est évidemment signe du présent ou tout au moins de l'indicatif, car elle apparaît aux deux temps que nous venons de citer, et à ceux-là seulement. Le sens propre de *Tzum* qui s'emploie comme conjonction ne nous est pas clairement indiqué, mais il paraît correspondre à nos particules : « Oui, ainsi, » d'où *Atzum* « oui ; » *atzumhi* « non » et la préposition *tzuma*, « jusqu'à. » Quant à la particule *Chim* qui n'apparaît jamais qu'aux premières personnes, exemple : *Tzum-tok-chim-xtalem*, « J'aimais ; » *Ma-chim-xtalim*, « J'ai eu

aimé » par opposition à *Tzum-tok-xtalem-a*, « Tu aimerais; *Ma-xtalim-a*, « Tu as eu aimé, » elle est formée d'une façon assez compliquée, et assez difficile à analyser. Nous y reconnaissons d'abord le radical *che* qui reparaît fréquemment aux deux dernières personnes du pluriel; par exemple : *Tzum-che-xtalem e*, « Vous aimez; *Ma-che-xtalim-hu*, « Ils ont eu aimé. » Cf. le Quiché *Chi*, « Bouche, entrée » et, comme préposition, « dans, à, pour, avec. » Ce *chi* n'a plus en Maya que le sens primitif, sans doute, de « Bouche, entrée. » La provenance du *m* final est plus obscure.

Nous serions assez tenté d'y voir une affixe de la première personne. Sans doute à l'état isolé, le pronom « Je, moi » n'est point affecté dans cet idiome de la consonne *m*. Il se dit *In* ou *Ain* « ego, ille ego. » Elle n'apparaît point non plus dans le possessif *mon*, *mien*, lequel est, suivant les cas, *vu*, *vua*, *vui*, *na*, *ne*, *ni*, *no*, *nu*, etc. En revanche, nous rencontrons certaines formes verbales où le *m* postfixe est certainement signe de la première personne sing. par exemple dans *Ain tokem*,« J'avais été ; » *In abenelem*, « Je serai, » Effectivement, ce *m* disparaît à toutes les autres personnes. L'on a, par exemple *A Toka* « tu avais été ; » *Abenelhu* « il sera, etc. » On le retrouve dans le composé irrégulier *Vuxm* « de moi, pour moi, » formé de la préposition *Tum* dont la voyelle *u* seule est restée, de *vu* « mon, mien » et d'un *x* intercalé, peut-être euphonique, mais dont l'origine demeure fort obscure. En tout cas, l'on ne peut rapprocher ce *vuxm* des formes analogues *Tuma*. « Pour toi, » *Tumhu*, « Pour lui, » évidemment composées de *Tum* « pour » et de *a*, « Toi, tien ; » *hu* « il, sien. »

Le *m* de *Vuxm* aurait donc une origine tout autre que celui de *Tum*. Ce dernier fait partie de la racine prépositive elle-même. Au contraire, dans *Vuxm*, il ne constitue qu'une suffixe personnelle, appartenant à un radical tout différent.

Ce qui nous semble le plus admissible, c'est que le *m* pronominal n'est autre chose qu'une altération du *vu*, lequel, employé comme préfixe, correspond à nos expressions « mon, mien, de moi, à moi. » N'oublions point que le *u* et le *v* prononcé comme le *ou* français, dans *Ouate*, le *w* anglais, dans *whist* représentent la classe des labiales parmi les voyelles et semi-voyelles, de même que le *m* parmi les consonnes liquides.

Quoiqu'il en soit, l'indicatif présent se forme du radical verbal ou infinitif présent, précédé plus ou moins directement de la particule *Tzum* et suivi, sauf à la première personne sing. du pronom sujet. Cela dit, nous pouvons passer à l'étude de chacune des différentes personnes.

Dans *Ain-Tzum-chim-xtalem*, l'on trouve, d'abord, le radical pronominal *In* « ego » auquel se préfixe le démonstratif *A* « ille. » Cet *A* existe aussi en Quiché, avec le sens de « Celui-ci. » Il y sert à former le composé *Aré*, « Celui-ci, celui-même. » En effet, *Re*, dans cet idiome, veut dire « Illius, istius » du nominatif *Ri* « ille, ille qui, » d'où le surcomposé *Areri*, « Celui, celui-là qui. »

Ce démonstratif *a* ne serait-il pas conservé avec un sens plus primitif encore dans le Maya *A* « Ici », que l'on place fréquemment à la fin d'une phrase pour marquer l'affirmation ou même simplement pour donner plus de force au discours.

Nous ne nous arrêterons pas sur les particules *Tzum* et *Chim* déjà étudiées, non plus que sur le nom verbal *Xtalem* « Amar » « J'aime ». La traduction littérale de la forme Mame entière sera donc » Ille ego sic pro amare ».

La seconde personne, *Tzum Xtalem a* « Tu aimes » litt. « Sic *ou* usque amare tu » donnera lieu à peu d'observations. Signalons seulement le pronom *A* « Tu, toi » rejeté après le verbe. Un fait analogue va se produire pour toutes les personnes suivantes. La 3[e] personne *Tzum Xtalem hu* ne diffère de la précédente que par la substitution de *hu* au pronom *a*. Cette syllabe *hu* équivaut à « Il, lui », par ex. dans *Ahu* ou *ahé* « Aquel » ou également « Il est ». Nous la reconnaissons pour évidemment apparentée au *u* ou *v* «Soi, son, sien, il » du Quiché et du Maya. Quant au *h* initial, ne serait ce pas simplement une lettre prosthétique ou tout au plus purement euphonique?

Quelques éléments nouveaux vont faire leur apparition dans *Tzum-ko-Xtalem-o* « Nous aimons ». La racine verbale se trouve, pour ainsi dire, enchâssée dans le pronom de la 1[re] personne pluriel *o* répété. Cf. le Quiché *oh*, le Pokome *o* « Nous ». Quant au *k* précédent le premier *o*, c'est le signe irrégulièrement employé du présent. Cf. le *ca* « nunc » du Quiché. Il faudrait donc traduire la forme entière par « Sic-nunc-nos-amare-nos »

Les formes *Tzum che Xtalem e* « Vous aimez » et *Tzum che Xtalem hu* « Ils aiment » ne semblent point exiger de nouvelles explications. On remarquera seulement l'identité du pronom de la 3[e] personne *hu*, au pluriel et au singulier. Le premier de ces temps, ici, ne diffère du second que par l'intercalation de la particule *che*, laquelle toutefois ne saurait passer pour un signe de pluralité.

Un mot nous reste à dire au sujet de ces pronoms personnels rejetés après le verbe et, si nous osons-nous servir d'une telle expression, à la suite de la phrase verbale. Nous y verrions volontiers, pour notre part, une preuve d'archaïsme plus manifeste en langue Mame que dans les dialectes congénères, parce qu'elle a mieux conservé que ces derniers sa physionomie originelle. Tout au moins, il nous paraît impossible de ne point admettre que, primitivement, la place du pronom n'était pas rigoureusement déterminée et qu'il pouvait aussi bien suivre le verbe que le précéder. Ce serait par suite d'un progrès dans la voie de l'analyse, que le pronom personnel aurait fini par être surtout employé comme préfixe verbale. Ne serait-ce pas la repétition du phénomène qui s'est produit dans les idiomes romans, lorsqu'ils ont laissé tomber le système des désinences pronominales de la conjugaison latine? Le Totonaque qui sans être allié d'une façon particulière au Huastèque, ainsi que l'ont prétendu à tort quelques auteurs (1), semble jouer, vis-à-vis des dialectes du groupe Maya-Quiché, un rôle tout à fait analogue à celui du Lithuanien vis à vis des idiomes Slaves proprement dits, emploie le plus souvent le pronom sujet du verbe comme postfixe et dit, par exemple, *Paxki-a*, « tu aimes », litt. « amare tu » ; *Paxki-y*, « il aime », litt. « Amare-ille »; *Ix-paxki-yatit*, « vous aimiez », litt. « Olim-amare-vos ». Du reste, ainsi que nous allons le constater tout à l'heure, l'usage de la suffixe pronominale, même pour le verbe, est loin d'avoir disparu de tous les autres dialectes congénères.

QUÉLÈNE. Les deux dialectes de cet idiome, à savoir le Zotzil et le Tzendale, changent en *x* (*ch* français) le *ca*, préfixe du présent en Quiché. Ils manifestent, en effet, une tendance prononcée à faire des gutturales primitives initiales

(1) Orozco y Berra, *Carta etnografica de Mejieo,* § IV, p. 19 (Mexico 1864).

des chuintantes. Cf. par exemple le Tzendale *Chan* « serpent » (pron. *Tchane*) et *Chanim* « quatre », (*im* finale du pluriel pour *ib*) avec la monosyllabe Maya *can* lequel possède également le double sens de « quatre » et de « serpent ». Bien que le Zotzil appartienne incontestablement au groupe oriental, ou pour parler d'une façon plus correcte, septentrional de la famille Maya-Quiché, néanmoins il se rapproche beaucoup de l'idiome guatémalien par sa manière de traiter le pronom accolé au verbe. On l'intercale, comme dans ce dernier dialecte, entre la préfixe temporelle et le radical verbal.

Enfin, la 3e personne se distingue, comme en Guatémalien, par l'absence de ce dit pronom. Les trois personnes du pluriel sont traitées d'une façon qui rappelle un peu celle du Mam et du Pokomchi; le radical verbal s'y trouve suivi d'une particule *Chic* indiquant pluralité. Ce mot en Quiché veut dire « plus, davantage. » Il y reparaît, sous la double forme *Chic* et *Chih* « Accru, augmenté, qui est en croissance, s'augmenter, s'accroître, augmentation, se fortifier, etc. », d'où l'adjectif verbal *Chihàan* « robuste, fort, en pleine croissance, gigantesque, etc. » Rappelons d'ailleurs que *Chik* apparaît en Huastèque, comme marque habituelle de pluralité ; par exemple dans *Atik* « filius » et *Atikchik* « filii, »

La finale *ic* des deux dernières personnes ne semble que le résultat d'une élision, et nous voyons dans *X'amuic* « Vous vous levez, » *x'muic* « ils se lèvent, » autant de formes contractées pour *x'amuichic*, *x'muichic*.

Le dialecte Tzendale, lui, montre davantage un caractère original, puisqu'il distingue le verbe intransitif du transitif, en lui postposant le pronom personnel. Au contraire, la conjugaison transitive fait toujours usage du pronom préposé ; exemple : *X'pazon* « Je fais » et *Qpaz* « Je le fais. » Par suite de leur union au verbe, les pronoms tantôt éprouvent quelques légères modifications, purement phonétiques d'ailleurs, tantôt se présentent sous une forme toute différente de celle du pronom isolé, Ainsi, « Je, moi » se dit *hoon*, *hôn*, lorsqu'il n'est point uni à un autre mot, mais « Je fais » se dira *X'pazon*, avec chute du *h*. La forme régulière du pronom de la 2e personne singulier est *haat* ou *ât*. Nous voyons

l'aspirée disparaître encore dans *Xpazat* « Tu fais » litt. « Nunc facere tu » 'A la 3e personne, naturellement, le pronom tombe, comme en Zotzil et en Quiché, et l'on a *Xpaz* « il fait, » litt. « nunc facere *ou* faciens. » La chute du *h* se constate encore aux deux premières personnes du pluriel; en opposition aux formes pronominales, *Hootic*, *hotic* « nous » et *haes*, *hes* « vous » l'on rencontre *Xpazotic* « nous faisons » et *Xpazex* « Vous faites. » Remarquons, d'ailleurs, que le *h* précédant le pronom n'est qu'une lettre euphonique et ne fait point partie du radical. Aussi, sa chute en composition n'a-t-elle rien qui puisse surprendre. De là vient que la forme *ex* indiquant le pronom pluriel de la 2e personne avec le verbe ne diffère en rien de la forme correspondante du Cakgi; c'est qu'elle s'est conservée sans altération aucune, tandis que le pronom isolé *haes*, *hes* « vous » probablement pour *haex*, *hex* s'est plus éloigné du type primitif. Peut-être conviendrait-il de rattacher ce *haes*, *haex* au *a-ex* du Maya dont-il sera parlé tout à l'heure.

Enfin, la 3e personne du pluriel se présente sous trois formes assez différentes, d'abord *Xpaz* « Ils font, » tout à fait identique au Sing « Il fait, » ensuite *Xpazyac* et *Yac Xpaz*.

Le sens propre de ce *Yac* doit être celui de « maintenant, actuellement, » car il ne paraît figurer qu'au présent de l'indicatif.

Nous remarquerons dans *Yac x'paz*, un déplacement anormal de la particule qui se trouve préfixée au lieu de servir de suffixe, mais c'est un détail, sans doute, de peu d'importance.

Maya. A mesure que l'on avance de l'ouest à l'est, l'on voit la conjugaison revêtir des formes plus compliquées et moins régulières. C'est que l'on s'éloigne davantage de la région qui fut le berceau primitif de la famille linguistique par nous étudiée en ce moment. Sous ce rapport, la différence nous semble aussi tranchée que possible entre le Quiché et le Maya. Ce dernier forme sa conjugaison intransitive d'un infinitif ou nom verbal suivi du verbe auxiliaire *Cah* « Agere, facere » et, entre ces deux éléments, l'on intercale le pronom personnel, à son cas oblique ou possessif, ex. : *Nacal in cah* « Je monte; » litt. « Ascendere meum agere. » Ce mode spécial de conjugaison n'existait-il pas partiellement, du moins

en germe, au sein de la langue primitive ? C'est ce que nous serions fort tentés d'admettre. Déjà en Pokome nous trouvons le pronom personnel employé comme suffixe dans certains verbes au lieu d'être préfixé suivant l'usage normal, et l'on a, par exemple, dans cette langue *Vilkin* « Je suis; » *Vilkat* « Tu es; » *Vilkoh* « Nous sommes » du rad. *Vil* « Esse. » Nous venons de voir qu'en Mam, le pronom personnel est souvent postposé. Divers motifs et spécialement la comparaison des idiomes Maya-Quichés avec le Totonaque qui semble avoir avec eux une lointaine parenté, nous affermirait encore, ainsi qu'il a été dit plus haut, dans cette manière de voir. L'originalité du Maya aurait donc consisté simplement, tout en conservant une partie du mécanisme primitif de conjugaison, à y adjoindre un verbe auxiliaire.

En un mot, il se serait passé au sein des idiomes que nous étudions en ce moment, quelque chose de tout à fait analogue à ce qui produisit en latin, lorsqu'il se décomposa pour donner naissance aux dialectes romans. L'emploi des auxiliaires prit une extension des plus considérables et les désinences pronominales du verbe ayant plus ou moins disparu se trouvèrent parfois remplacées par le pronom isolé et préfixe.

Nous ne parlons pas, bien entendu, ici des noms ou adjectifs qui subissent une sorte de conjugaison, grâce à l'adjonction d'un pronom le plus souvent postposé ou répété ; par exemple, en Mam, *Nakli-k-in* « Je suis accoutumé, » litt. « Assuetus ego ; » *Nakli-ia* « Tu es, etc., » en Maya, *Ten batab en* « Je suis un chef, » litt. « Ego princeps ego ; » *Tech batab ech cuchi* « Tu étais un chef, » litt. « Tu princeps tu olim, » etc. Ces formes offrent un caractère tout spécial qui les distingue des formes verbales de conjugaison. D'ailleurs, certains idiomes préfixent le pronom, par exemple, en Quiché, *Aré Ahcar* « Il est pêcheur ; » litt. « Aquel pescador ; » *In ta nimanel* « Que je sois obéissant ; » litt. « Ego utinam obediens. »

Mais il est temps de clore cette digression et de revenir à notre sujet. Nous traiterons à propos de l'infinitif de l'origine de la finale *l* des noms verbaux tels que *Nacal, Cimil* et des lois d'écho vocalique auxquelles se trouve soumise la voyelle qui la précède.

In constitue, nous le savons, en Maya la forme oblique ou possessive du pronom de la première personne. On remarquera son identité avec la forme directe du même pronom en Quiché.

Dans les deux dernières personnes du pluriel, *Nacal-a-cah-ex* « Vous êtes montés; » *Nacal-u-cah-ob* « Ils sont montés, » pour *Nacal a ex cah*, *Nacal uob cah*, on remarquera de nouveaux exemples de l'emploi de cette méthode d'encapsulation ou d'incorporation dont la présence a déjà été signalée en Pokome et en Cakgi. La forme *u-ob*, de *u* « son, sien » et *ob*, marque régulière de pluralité n'offre rien d'embarrassant. Il n'en est pas tout à fait de même pour la forme *a-ex*. Nous y reconnaissons bien le pronom de la 2e personne *a* « Tu, ton. » Quant au *ex* final, l'on sait qu'il a le sens de « Vous, votre, » Citons, par exemple, *Teex Ahau ex* « Vous êtes des rois, » litt. « Nunc-vos rex vos. » La forme entière *Nacal-a-cah-ex* signifiera donc litt. « Ascendere-tuum-agere-vos, » ce qui constitue, sans contredit, une assez singulière façon de s'exprimer. En tout cas, ce *ex* Maya doit être incontestablement rapproché du *Ex* « vous » des Cakgis, du *Yx* « vous » des Quichés. On sait que *y* ou *i* initial du Quiché se trouve parfois représenté en Maya, par un *e*; ex. *In* « Je, moi; » *En*, *ten* « Je, moi. »

Souvent, la voyelle qui précède le *l* final de l'infinitif s'élide, et l'on dit par exemple *Naclin-cah* « Je monte » pour *Nacal in cah*; *Cimlin cah* « Je meurs, » pour *Cimil in cah*. Le Cakgi nous a offert un exemple d'élision comparable à quelques égards. Ainsi, *T'in Camg* « Je meurs. » pour *T'in Camig*. Toutefois, l'élision de la voyelle infinitive ne pourrait avoir lieu, en Maya, devant une double consonne. Il faudra dire *Nacal c' cah* ou *Nacal ca cah* « Nous montons » et non pas *Nacl c' ah* ni même *Nacl ca cah*.

Huastèque. Cet idiome est certainement le plus altéré de tous ceux de la famille, celui qui s'éloigne le plus du type primitif et dont les formes se trouvent souvent, par suite, les moins aisées à analyser. Nous possédons, en partie du moins, le paradigme de sa conjugaison intransitive, sous deux formes, la première, passive et la seconde, neutre. Elles diffèrent tellement l'une de l'autre que l'on croirait avoir affaire à deux systèmes de conjugaison distincts ou

plutôt à des verbes n'appartenant point au même idiome. Cependant, dans aucun des dialectes congénères, nous ne trouvons de différences essentielles dans le mode de traitement du verbe qu'en ce qui concerne le transitif et l'intransitif. Le neutre est, en thèse générale, traité de la même façon que ce dernier, et il serait étrange que le Huastèque, sur ce point, s'écartât de la règle habituelle. Sans doute, la chose n'aurait cependant, à la rigueur, rien d'absolument impossible. Toutefois, nous devons faire observer que la plupart, sinon la totalité des verbes neutres cités par Tapia, semblent irréguliers. Nous n'aurons donc point ici à analyser trop en détail leur mode de conjugaison, une telle étude se trouvant plutôt à sa place dans une grammaire de la langue Huastèque que dans un travail de philologie comparée, comme celui qui nous occupe.

L'indicatif présent du passif se compose, sauf à la 3e personne, de trois éléments distincts.

D'abord, il convient de signaler la racine verbale ou infinitif marqué par la finale *l*, qui en Huastèque s'emploie aussi bien pour le présent et l'imparfait de l'indicatif intransitif que pour ceux du transitif. Exemple : *Nânâ intahchial* « Je fais » ; *Tanintahchial* « Je suis fait » ; *Utahchialtuba* « Je me fais » etc. L'on doit faire ressortir ici une différence importante entre le Huastèque et le Maya, puisque le dernier idiome ne fait usage du radical verbal en *l* à aucun temps ni mode du transitif.

Ta est la préfixe qui indique le passif. L'origine de cette particule est assez obscure et on ne la retrouve avec une valeur identique dans aucun des idiomes de même souche. Peut-être conviendrait-il d'y voir une simple abréviation de la préposition *Tam* « dans, où il y a » et qui parfois se prépose à certains noms pour en former des collectifs. La forme entière *Tahuâtahchial* signifierait donc littéralement « In Tῷ nos agere » et par extension « Nous sommes faits. » Nous n'entreprendrons pas de trancher la question de savoir si ce *Tam* lui-même ne doit pas être rapproché du *Tan* Maya « En, à. » Par exemple : *Tan cah* « dans la ville » ; *Tan booy* « à l'ombre. »

Enfin, c'est entre l'infinitif et ce *Ta*, marque du passif, que l'on intercale le pronom. Ce dernier n'est évidemment

qu'une forme abrégée du pronom redoublé et préfixe que l'on emploie avec le verbe actif. Dans *Tanintahchial* « Je suis fait » ; *Tatitachial*, « Tu es fait », nous reconnaissons les pronoms *Nânâ* ou *Nana* « Je, moi » ; *Tâtâ* ou *Tata*, « tu, toi » ; de l'actif *Nânâ intahchial* « Je fais » ; *Tâtâ atahchial* « Tu fais. » Nous verrons tout à l'heure de quelle façon on obtient le pronom passif, mais, avant d'aller plus loin, quelques mots nous semblent nécessaires relativement au mode de formation du pronom isolé de l'actif.

On ne saurait douter qu'il ne se rattache de la façon la plus étroite au pronom Maya. Les 1[res] personne du singulier, 2[e] personnes des deux nombres et 3[e] du pluriel ont été tirées de ce dernier par le procédé suivant. On a d'abord redoublé le pronom Huastèque, puis on a ajouté à chacune des formes ainsi soumises au redoublement, un *a* final qui, sans doute, n'était primitivement qu'un démonstratif analogue à celui du Mam et du Quiché et dont nous avons déjà parlé. Ensuite, l'on a supprimé la voyelle initiale des pronoms et enfin, le son du *a* s'est assombri. C'est, du reste, ce que fera facilement comprendre le tableau suivant. Les formes Mayas et Huastèques s'y trouvent marquées en caractères ordinaires. Quant aux formes intermédiaires que nous ne rencontrons plus aujourd'hui en usage et qui ne peuvent être rétablies que conjecturalement, nous les mettrons en italiques.

FORME MAYA PRIMITIVE.	REDOUBLÉE.	AVEC LA SUFFIXE DÉMONSTRATIVE.	AVEC SUPPRESSION DE LA VOYELLE INITIALE FORME HUASTÈQUE
In, « Je, moi »	*In-in*	*Ina-ina*	Nana, Nânâ
At, « Tu, toi »	*At-at*	*Ata-ata*	Tata, Tâtâ
Ex, « Vous »	*Ex-ex*	*Exa-exa*	Xaxa, Xâxâ
Ob, « Ils, eux, elles »	*Ob-ob*	*Oba-oba*	Baba, Bâbâ

La forme *at* pour « Toi » existe encore en Maya, mais elle n'y est plus d'un emploi très fréquent et a, notamment, complètement disparu de la conjugaison où la forme *a* la remplace. En revanche, l'on sait qu'elle s'est fort bien maintenue en Quiché, et à l'époque ou le Huastèque se sépara

du Maya, elle pouvait être d'un usage plus habituel dans ce dernier idiome.

Une observation analogue doit être faite à propos du *Xaxa* Huastèque lequel dérive incontestablement d'une forme *ex* « vous » identique à celle du Cakgi, et très rapprochée du *Yx* Quiché. Elle est devenue fort rare aujourd'hui en Maya, pour le traitement, soit du nom, soit du verbe et nous la rencontrons presque toujours précédée du *a*, signe de la 2ᵉ personne singulier. Toutefois, le *ex*, non accolé à une marque pronominale et à un état plus ou moins complet d'isolement, apparaît encore dans la conjugaison de certains verbes irréguliers ; citons par exemple : *Yanhi-ex* « Vous fûtes » et même *Teex bin yacac ex* «Vosotros estareis.» Evidemment, à l'époque ou Mayas et Huastèques ne fesaient encore qu'un seul peuple, usant d'un seul et même idiome, leur parler devait être plus archaïque que celui des monuments écrits les plus anciens qui nous aient été conservés.

Le pronom *Huâhuâ* ou *Huahua* « nous » apparaît formé suivant des règles un peu différentes. Cela ne tient pas évidemment au caractère lourd et plein de la voyelle *o* qui lui aurait permis de se conserver, tandis que les voyelles plus légères de *In*, de *At* et de *Ex* disparaissaient sans laisser de vestiges. Dans cette hypothèse, on ne s'expliquerait point la chute du *o* dans *Baba*, lequel se rattache au Maya *ob*. Le vrai motif de l'anomalie qu'offre le mode de formation de *Huâhuâ* a été un besoin de maintenir la clarté du discours et de prévenir toute confusion avec une autre forme pronominale. Ce *Huâhuâ* se rattachant au *On* « nous » du Maya, serait devenu en raison de la stricte application des règles phonétiques exposées plus haut, *Nana* ou *nânâ*, c'est-à-dire qu'on n'aurait pu le distinguer de la première personne sing. On a paré à la difficulté en fesant tomber, contrairement à l'usage ordinaire, la consonne finale *n* et en conservant, au contraire, la voyelle précédente. Dès lors, le *o* se trouvant en présence d'un *a*, devait naturement se transformer en *u* (*ou* français). Quant au *h* qui précède, ce n'est qu'une lettre purement adventice ou, tout au plus, euphonique.

Le pronom de la première personne sing. de l'actif *Yaya* ou *Yâyâ* ne pouvait point non plus être formé par la mé-

thode ordinaire, puisqu'il dérive du démonstratif Maya *i*, lequel devient forcément semi-consonne, lorsqu'il est suivi d'une voyelle. On s'est donc borné à le redoubler et à lui adjoindre la suffixe possessive *a*.

Maintenant, ce pronom redoublé éprouve encore d'autres modifications lorsqu'il se trouve précédé de la particule passive *ta*. A la première personne du sing. et aux secondes des deux nombres, on retranche le second *a* démonstratif et le premier se transforme en *i*. L'on obtient ainsi *Ta nin tahchial*. « Je suis fait » pour *Ta nânâ Tahchial*. De plus, si la consonne radicale du verbe est une dentale, le dernier *t* de la seconde personne sing. et le dernier *x* de la seconde disparaissent. Nous avons de la sorte, *Tatitahchial*. « Tu es fait, » pour *Ta Tâtâ tahchial*; *Taxitahchial*. « Vous êtes faits, » pour T*a xâxâ tahchial*. Le latin nous présente une loi phonétique tout à fait analogue, du moins en ce qui concerne la mutation vocalique. Ne dit-il pas *Efficere*, de *ex* et de *facere*; *Insipidus* de *In* et de *sapidus?*

Quant au pronom *Huâhuâ*, on se borne à le dédoubler, sans lui faire subir d'ailleurs d'autre changement : Cf. *Tahuâtahchial*, « Nous sommes faits » et *Huâhuâ Yatahchial* « nous ferons. »

Pour la troisième personne passive, elle présente tout d'abord ce caractère bizarre d'être la même pour les deux nombres. *Intahchial* voudra dire également. « Il est fait » et « Ils sont faits. » Phénomène plus étrange encore, le *Ta*, signe du passif, a ici complètement disparu. Maintenant, quelle origine attribuer à ce *In* prosthétique? Serait-ce une sorte de signe de temps identique, quant à l'origine, avec celui du Pokome? Une telle explication nous semble tout à fait inadmissible. D'abord, par une exception unique au sein de la famille par nous étudiée, le Huastèque ne semble point connaître les préfixes prépositives qui marquent les temps du verbe et jouent un si grand rôle dans les dialectes congénères. De plus, le Pokome est déjà trop éloigné de la langue de Tampico, pour que les formes de l'un de ces idiomes s'expliquent par celles de l'autre, surtout lorsqu'elles sont isolées et ne se retrouvent dans aucun dialecte intermédiaire. A nos yeux, le *In* Huastèque de l'indicatif passif résulte simplement de la fusion du *i* démonstratif déjà étudié avec

un *n* euphonique. L'étude de la conjugaison active qui, elle aussi, possède un *in* préfixe comme signe de la troisième personne, achèvera, nous l'espérons, de démontrer le bien fondé de notre hypothèse.

Nous ne dirons qu'un mot au sujet du paradigme de conjugaison neutre; le verbe *nel* ou *netz* « aller » que nous fesons figurer au tableau ci-joint, paraissant, nous l'avons déjà expliqué, appartenir à la catégorie des irréguliers. On remarquera seulement que le signe de la personne a le plus souvent disparu. Enfin, même au présent, le verbe *netz* prend normalement la finale *itz* dont Tapia fait expressément une caractéristique du passé, et au sujet de laquelle nous aurons à dire quelques mots tout à l'heure. Après cela, peut-être en est-il de ce *netz* ou *netzitz* en Huastèque comme du verbe *memini* en latin. Il garde toujours, comme l'on sait, sa forme de parfait, même lorsqu'on l'emploie avec le sens de présent.

IMPARFAIT.

Dans beaucoup d'idiomes de cette famille, par exemple le Guatémalien et le Quélène, il ne semble pas y avoir une différence de sens bien marquée entre l'imparfait et le parfait défini. Elle serait plus marquée en Mam et en Maya. En tout cas pour donner un peu plus de précision à notre classification, nous considérons le temps formé de la même racine verbale que le présent, mais avec certaines particules différentes, comme constituant l'imparfait. Il se distingue du parfait défini en ce que ce dernier possède un radical verbal différent. Remarquons toutefois qu'en Zotzil, le temps qui répond d'une façon plus spéciale à l'imparfait Quiché, quant à la forme, paraît bien posséder exclusivement le sens d'un parfait défini.

Guatémalien. Le Quiché forme ce temps simplement en remplaçant la particule *ca*, *c*, ou *qu*, signe du présent de l'indicatif par *x;* exemple, *ca logon* « Il aime, » et *x'logon*, « il aima, il aimait. » Ce *x* ne paraît point être autre chose que la particule *ex* dont souvent la voyelle préfixe disparaît et dont le sens primitif était celui de « Petit, » d'où par

INDICATIF PRÉSENT.

	GROUPE SUD-OCCIDENTAL.							GROUPE NORD-ORIENTAL.			
	GUATÉMALIEN				CAKGI	POKOME	MAM	QUELENE		MAYA.	HUASTÈQUE.
	Dialecte Quiché		Dialectes cakchiquel et zutuhil.					DIALECTE ZOTZIL	DIALECTE TZENDALE		
	FORME CONSONN.	FORME VOCALIQUE	FORME CONSONN.	FORME VOCALIQUE							
SING. 1re pers.	*Qu'ilogon* « J'aime »	*Qu'inul* « J'arrive »	*T'intziban* « J'écris »	*T'inuchech* « Je parle »	*T'incamig* ou *T'incamg* « Je meurs »	*K'inloconhi* « Je suis aimé »	*Ain tzum chim xtalem* « J'aime »	*X'imui* « Je me léve »	*X'pazon* « Je fais »	*Nacal-in-cah*, *Nacl-in-cah.* « Je monte »	*Tanintahchial*, « Je suis fait » *Innel*, *netz*, *netzitz*, « Je vais »
2e pers.	*C'atlogon*	*C'atul*	*T'attziban*	*T'atuchech*	*T'acamig*, *T'acamg*	*Tiloconhi*	*Tzum xtalema*	*X'amui*	*X'pazat.*	*Nacal-a cah*, *Nacl-a-cah.*	*Tatitahchial* — *Itnetz* ou *netzt.*
3e pers.	*Ca logon*	*C'ul*	*Ti tziban*	*T'uchech*	*Icamig*, *icamg.*	*Inloconhi*	*Tzum xtalemu*	*X'mui*	*X'paz.*	*Nacal-u-cah*, *Nacl-u-cah.*	*Intachial* — *Netz*, *netzitz.*
PLUR. 1re pers.	*K'ohlogon*	*K'ohul*	*T'ohtziban*	*T'ohuchech*	*Cacamig*, *cacamg*	*K'oloconhi*	*Tzum k'oxtalemo*	*X'imuichic*	*X'pazotic.*	*Nacalc'cah.*	*Tahuatahchial.* *Tahuâtahchial* *Huânetzitz*, *Huânetz*, *huanetzitz.*
2e pers.	*Qu'yxlogon*	*Qu'yxul*	*T'yxtziban*	*T'yxuchech*	*Excamig*, *excamg*	*Tiloconhitah*	*Tzum che xtalema*	*X'amuic*	*X'pazex.*	*Nacal acahex*, *Nacl acahex.*	*Taxitahchial* — *Itnetzitz*, *itnetz.*
3e pers.	*Qu'elogon*	*Qu'eul*	*T'etziban*	*T'euchech*	*Camgeb*	*Kiloconhitac*	*Tzum che xtalem hu*	*X'muic*	*X'paz*, *X'pazyac*, *Yac x'paz*	*Nacal-ucahob*, *Nacl ucahob.*	*Intahchial* — *Netzitz*, *netz.*

suite, celui de « femelle »; ex : *Exbalanque* ou *Xbalanque* « Petit tigre, tigre femelle, » s'emploie aussi pour former des composés, par exemple, *xgag* « griffes » de *gag* « feu; » litt. « Petit feu. » Ce *ex* reparaît, en Maya, sous la forme *ix* ou *x*, pour marquer le féminin ou le diminutif. Ex. *Mehen* « fils » et *Xmehen* « fille; » *Bau* « forme, figure » et *Xbau* « Ecrevisse, » litt. « Petite figure. » Remarquons qu'à l'origine, les formes qui devaient servir à marquer le féminin semblent avoir d'ordinaire indiqué l'éloignement, la petitesse et, par suite, la jeunesse, l'infériorité. Ainsi, en Siamois, le même terme signifie, dit-on, « Reine » et « Jeune roi. » En Nama (dialecte Hottentot), le *s* signe du féminin, par opposition à *b*, signe du masculin (Cf. par exemple : *¡kob* « l'homme » et *¡kos* « la femme »), sert également comme une sorte de diminutif; ex : *zes* « un jour » et *zeb* « Ce jour, le jour par excellence ; » *¡kob* « Pipe en os » *¡kob* pipe que voici » et *¡kos* « un os, une pipe éloignée » etc.

Cakgi. Quelques incomplets et même souvent peu exacts que soient les renseignements à nous fournis sur cet idiome, cependant nous pouvons juger que sa manière de former l'imparfait se rapproche assez de celle du Quiché; seulement, la particule de temps, au lieu de précéder le pronom, se trouve intercalée entre lui et le verbe. L'on dira, par exemple. *Ca ix Camg* « nous mourions, nous sommes morts » et non, suivant la méthode du Quiché, *X'ca camg*. La forme de la première personne singulier donne lieu à quelques difficultés. Elle ne pourrait être, d'après le manuscrit par nous consulté autre que *Qu'ix Camg* « Je mourais. » Nous reconnaissons bien ici le *ix*, signe de temps intercalé, mais où est le signe de la première personne? Serait-ce le *qu'* initial? Nulle part, en effet, sauf en Quélène, nous ne rencontrons la gutturale prise comme marque de la première personne du singulier. Ce qui nous paraît le plus supposable, c'est que *Qu'ix Camg* identique pour le sens à *Ca ix Camg* signifiant simplement comme lui « Nous mourions » *Ca* n'est évidemment ici que le *Ka* « Nous » du Quiché, dont on pourrait à volonté élider ou non la voyelle finale.

Nous croyons la 2ᵉ pers. *T'a quix camg* « Tu mourais » également erronnée, c'est sans doute simplement *T'a ix Camg* « Tu ne tu jam mori. » qu'il faudrait.

Le T est encore évidemment ici une abréviation de la préposition *Ti* dont il a été question plus haut et ne fait pas partie du pronom. Par une bizarrerie singulière, nous rencontrons unis dans la même forme verbale, le signe du présent et celui du passé.

Après cela, il ne serait pas impossible que par un motif euphonique, et pour prévenir la rencontre du *a* final du pronom avec *i*, l'on ait intercalé ici une gutturale de nature inorganique.

La 3e pers. du sing. *E ix Camg* « Il mourait » ne donnera pas matière à de longues observations. Nous y trouvons le pronom de la 3e pers. *E* ou *i* déjà vu, *ix* signe de temps et la racine verbale *Camg*.

Le *X* final étant sujet à tomber devant la syllabe *ix*, peut-être la 2e pers. du plur. se trouve-t-elle, à la prononciation, identique avec la précédente, mois nous ne pouvons rien dire de certain à ce sujet.

La forme *Ecamgeb*, « Ils mouraient » absolument semblable à celle du présent « Ils sont morts » nous paraît évidemment fautive. C'est, sans doute, *E ix Camgeb* ou *E' x Camgeb* qu'il faudrait. On remarquera ici un nouvel exemple d'encapsulation tout à fait analogue à celui que nous avons signalé au présent. *E' x Camgeb* est, sans conteste, pour *Eeb ix Camg*.

Pokome. Se rapproche, sur ce point, des deux idiomes précédents, et marque lui aussi ce temps par la préfixe *ix* ou *x*. Par ex. : *X'in loconhi* « Je fus, j'étais aimé » par opposit. à *K'in loconhi* « Je suis aimé » ; *Ix-ti-loconhi-ta* « Vous fûtes, vous étiez aimés. » Ce *x* ou *ix* apparaît même même là ou le présent a laissé tomber sa gutturale préfixe ; ex. : *loconhi* « aimé, il est aimé » et *ix-loconhi* « Ayant été aimé, il était *ou* fut aimé, » la 3e pers. plur. se forme d'une façon un peu différente, le *k* du radical pronominal parait tomber après *x* et l'on dit *x'-iloconhi-tac* « Ils furent, étaient aimés » et *ki loconhi-tac* « Ils sont aimés. »

Mam. L'imparfait se forme du présent, simplement en ajoutant la particule *tok* après le monosyllabe *Tzum* et en supprimant le *Ain*, pronom initial à la 1re pers. du sing, Ex. : *Ain tzum chim xtalem* « J'aime » et *Tzum tok chim xtalem* « J'aimais » ; *Tzum che xtalem-e* « Vous aimez » et *Tzum*

tok che xtalem-e « Vous aimiez. » Du reste, dans tous ces dialectes où la conjugaison s'obtient au moyen de périphrases et par l'accumulation de particules et monosyllabes, il était facile aux grammairiens et missionnaires espagnols de fabriquer à volonté, des temps nouveaux, dont les indigènes n'auraient peut-être pas d'eux-mêmes soupçonné l'existence.

Quant à cette particule *Tok*, nous la retrouvons en Cakchiquel, avec le sens de « Alors, quand. »

QUÉLÈNE. Dans le dialecte zotzil, l'imparfait ou passé défini n'est, en réalité, que l'indicatif présent dont la préfixe *x* se trouve remplacée par *n* ; ex. : *X' a mui* « Tu te lèves » et *N' a mui* « Tu te levas, tu te levais. » Ce *n* ne paraît être chose qu'une abréviation du *na* Quiché, lequel signifie « d'abord, entretemps, pendant que. » Ce *na* se retrouve également en Maya, avec le sens de « Près, auprès, davantage, cependant, même » et il est curieux de voir la particule en question employée en Pokome, pour marquer le présent de l'indicatif et en Zotzil, comme signe de l'imparfait du même temps.

Remarquez qu'à la 3e pers. sing. le pronom *i* supprimé au présent, reparaît. A celle du pluriel, il se trouve allongé et transformé en *y*. Nous avons déjà étudié la nature de cet *i* en parlant de la conjugaison du présent en Cakgi et n'aurons pas à y revenir ici, Enfin, il convient d'ajouter que la 1re pers. pl. de l'imparfait opère la contraction du *xic* final déjà vu en *c*, tandis qu'au présent, elle n'a lieu que pour les 2 pers. suivantes. On dira donc *ni muic* « nous nous levâmes, nous nous sommes levés » tout comme *na muic* « Vous vous levâtes », tandis que le présent aurait à la 1re pers., *xi muixic* et à la 2e, *x'a muic*, etc.

Ce *n'* ou *na* signe de l'imparfait ou du passé défini en Zotzil nous paraît pouvoir être rapproché de la particule *na* qui signifie dans la langue Quiché « d'abord, entretemps, pendant que » et dans la langue Maya « Près, auprès, proche. » Mais d'où vient l'emploi de cette particule pour marquer le passé, emploi dont on ne retrouve d'exemple dans aucun dialecte congenèse ? Ne serait-ce pas qu'en raison de la tendance si marquée dans cette langue à transformer les gutturales en chuintantes, le signe du passé se trouvait devenu absolument identique à celui du présent. C'était, de

part et d'autre, la consonne *x* (prononcée comme le *ch* français) ? Force était donc de recouvrir à une particule spéciale.

Quant au Tzendale, il se borne à ajouter la finale *ey* à toutes les personnes du présent, ex. : *X'pazon* « Je fais » et *x'pazoney* « Je fesais. » Nous aurons à dire quelques mots de plus sur la provenance de cette particule *ey*.

Maya. Forme ce temps en ajoutant *Cuchi* au présent; ex. : *Cimlin cah* « Je meurs » et *Cimlin cah cuchi* « Je mourais. » Ce *Cuchi* est lui-même un participe passé, composé du radical verbal *Cuch* ou *Coch* « Porter » et de la désinence pronominale *i* ou *y* dont nous avons déjà parlé plus haut, mais qui jointe au verbe indique une action accomplie. Ajoutons, par parenthèse, que c'est ce même pronom que l'on retrouve dans le Maya *Laylo* ou *lailo* (pour *La-i-lo*), expression qui signifie à la fois « Il, elle, lui, celui, voici. » Suffixé au radical verbal, ce pronom le transforme à la fois en participe passé et en 3e pers. du parfait de l'indicatif. Ainsi, *Nac-i* (du radical *nac*) veut dire à la fois « monté » et « il monta. » La forme *Cimlin cah cuchi* pourra donc se rendre litt. par « Ascendere meum agere latum *ou* tulit. » Quant au doublet *Cuch* ou *Coch*, sa présence ne doit point nous surprendre, puisque le *o* et le *u* permutent volontiers en Maya; citons, p. ex. : *Tulom* et *Tolom* « Enceinte, palais. » En tout cas, cette racine auxiliaire *Coch* « Porter, régir « n'a qu'un simple rapport de son, mais non point de sens ni, sans doute, d'origine avec une autre racine *Coch*, laquelle veut dire « Nettoyer, soigner un jardin. »

Huasteque forme ce temps du présent auquel on ajoute l'une des finales *itz*, *Titz*, *mal nek* ou *neneck*; ex. *Tanintahchial* « Je suis fait » et *Ta nintahchialitz*, *Tanintahchial mal*, *Tanintahchialnek* ou *Tanintahchialnenek* « J'étais fait. » Peut-être, chacune de ces désinences répond-elle à une nuance de son différente, mais Tapin ne nous fait rien connaître à cet égard.

Voici ce que nous regardons comme le plus plausible, en ce qui concerne leur origine. La finale *itz* pourrait bien n'être qu'un adoucissement du *ic* Maya dont nous parlerons plus loin et qui s'emploie au présent et à l'imparfait de l'indicatif du verbe transitif; ex. *Ten Cambezic* ou *Cambzic* « Je l'enseigne; » *Tech Cambezic* ou *Cambzic cuchi* « Tu l'en-

seignais. » Les gutturales fortes du Maya montrent, on le sait, une tendance à devenir des sifflantes en Hustèque, ex. : Maya *Cimil* « mourir ; Huast. *Tzemel* — Maya *Cab* « deux » Huast. *Tzab* — Maya *Can* « Quatre ; » Huast. *Tze* — Maya *Zinic* « fourmi ; » Huast. *Zanitz*, etc., etc.

La finale *Titz* nous fait bien l'effet de correspondre à la désinence *Tic* qui sert en Maya à marquer le présent et l'imparfait de l'indicatif de certains verbes transitifs, de ceux que Beltram range dans sa 4e conjugaison ; ex. *Ten Canantic* « Je le porte ; » *Laylo Yacuntic* « Il l'aime, il l'estime. » Ce *Tic* lui-même devrait se décomposer, ainsi que nous essaierons de l'établir plus loin en *T* euphonique et *ic* finale, déjà étudiée à l'instant.

La finale *mal* dont *al* pourrait bien être qu'une altération ne se rattache-t-elle pas au Maya *Malel* ou *Manel* « Passer, aller outre, traverser, s'évanouir ? » *Tanintahchialmal* signifierait donc à la lettre, « Je cesse d'être fait » et par extension « J'étais fait. » Par une métaphore analogue, le sanscrit dit *Abhavon*, litt. « Non sum, Careo essentiœ » pour « J'étais » et l'on a en Basque *hintzan* (pour *hiz zan*) litt. « per te defuncta *res* » dans le sens de « Tu étais. »

Quant à la désinence *nek* dont *nenec* (pour *nec-nec*) ne constitue évidemment que le redoublement, nous la rapprocherions volontiers de la finale du parfait Quiché en *inak* dont il va être question tout à l'heure. Observons toutefois que les dites formes pourraient bien se rattacher, par une mutation assez facile à concevoir du *l* en *n* au radical *Il* « Voir. » La gutturale finale serait en Huastèque comme en Quiché, un signe de passé ou, pour être plus exact, de participe passé.

(Voyez le tableau ci-après).

PARFAIT.

GUATÉMALIEN. En Quiché, ce temps se compose de deux éléments principaux seulement, d'abord le participe en *inak*, puis le pronom préfixe, mais non accompagné comme au présent, à l'imparfait ou au futur de signes de temps.

A la 3e pers. du sing. le pronom tombe et il ne reste que

IMPARFAIT

	Quiché	Cakgi	Pokome	Mam	Zotzil	Tzendale	Maya	Huastèque.
SING. 1ᵉ p.	*X'ilogon*, « J'aimai, j'aimais. »	*T'in ix camig? in ix camg?* « Je mourais. »	*X'inloconhi* « J'étais, je fus aimé. »	*Tzum tok chim xtalem* « J'aimais. »	*N'imui* « Je me levais, je me levai. »	*X'pazoney* « Je fesais. »	*cimil in cah cuchi, cimlin cah cuchi* « Je mourais. »	*Tanintahchialitz, Tanintahchialmal, Tanintahchialnek, Tanintahchial nenek* « J'étais, je fus fait. »
2ᵉ p.	*x'atlogon*	*t'a ix camig, t'a ix camg*	*ix ti loconhi*	*tzum tok xtalema*	*n'amui*	*X'pazatey*	*cimil à cah cuchi, cimla cah cuchi.*	*Tatitahchialitz, Tatitahchialmal, Tattiahchialnek etc.*
3ᵉ p.	*x'logon*	*e ix camg*	*ix loconhi*	*tzum tok xtalemu*	*Imui, Ymui*	*X'pazey*	*cimil-ù-cah cuchi, cimlu cah cuchi.*	*Intahchialitz, Intahchialmal, Intahchialnek, etc.*
PLUR. 1ᵉ p.	*x'ohlogon*	*ca ix camg*	*x'oloconhi*	*tzum tok k' oxtalemo*	*n'imuic*	*X'pazoticey*	*cimil c'cah cuchi*	*Tahuatahchialitz, Tahuatahchialnek, etc.*
2ᵉ p.	*x'yxlogon*	*e ix camg? ex ix camg?*	*ixtiloconhi ixtiloconhita*	*tzum tok che xtalema*	*n'amuic*	*X'pazexey*	*cimil-a-cah-ex cuchi, cimla-cah-ex cuchi*	*Taxitahchialnek, Taxitahchialitz, etc.*
3ᵉ p.	*x'elogon.*	*e ix camgeb, e'x camgeb.*	*x'iloconhitac x'loconhitac*	*tzum tok che xtalemhu.*	*Y muic.*	*X'pazey, X'pazyacey, Yac x'pazey.*	*cimil-ù-cah cuchi, cimlu cah cuchi.*	*Intahchialitz, Intahchialnenek, Intahchialmal, etc.*

le participe en *inak;* Ex. *Logoninak.* « Ayant aimé *ou* il a aimé. » Le *n* final du pronom de la 1re pers. sing. ne parait pas tomber ici comme au présent, et l'on dit par exemple *In logoninak.* « J'ai aimé, moi ayant aimé, » mais *qu'i logon.* « J'aime » litt. « nunc ego amans. »

Dans *Logoninak,* nous rencontrons d'abord, comme au présent, le participe présent en *on,* et, en outre, la finale *inak* dont l'origine nous semble réellement assez difficile à expliquer. Il nous parait difficile de ne pas la rapprocher des particules *nec* ou *nenec* du Huostèque, *ilag* ou *ylag,* laquelle sert en Zotzil a indiquer le parfait le plus que parfait et le futur antérieur; exemple *Pazel* « faire; » *gh'paz* « Je fais; « *Ilaghpaz.* « J'ai fait, » *Ilaghpazox.* « J'avais fait » et *Ilaghpazto* « J'aurai fait. » Nous la retrouvons encore en Maya, sous la forme *ili* et employée pour le plusque parfait, aussi bien que pour le futur antérieur; exemple *Nac-en.* « Je montai, je suis monté; » *Nacen ili cuchi.* « J'étais monté » et *Nacen ili cochom.* « Je serai monté. » Impossible, d'un autre côté, de ne pas reconnaître dans cet *ili,* la 3e pers. du prêterit ou le participe passé du verbe *ilah* « voir » qui est *Il* en quiché. Remarquons, par parenthèse, que cet *ili* dont le sens propre est celui de « vu, il a vu, » s'emploie après le mot *ten* « fois » comme équivalent à notre adverbe « seulement. » Citons par ex. *Hun ten ili.* « Une fois; » *Ca ten ili* « deux fois. » Il est vrai que la 1re consonne de *Inak* qui est une liquide dentale diffère assez notablement de celle du *i/ag* Zotzil, du *Ili* maya qui sont des *l.* Mais dans une foule de langues, la transformation du premier de ces sons, dans le second s'opère assez facilement. Ainsi nous avons fait du latin *Unicornu,* notre mot « Licorne. » Dans la bouche du peuple, l'adjectif *venimeux* devient fréquemment *velimeux.* L'inverse se produit également, et nos Français du moyen-âge avaient transformé en *Nicole,* le nom de la ville anglaise *Lincoln.* En Maya les particules *ina* et *ila* qui, toutes les deux, ont le sens de « voici, voilà. » se rattachent évidemment à cette même raciee *Il* « voir. » Serait-il donc trop hardi de supposer que la mutation phonétique qui s'est produite en Maya a bien pu, aussi, avoir lieu en Quiché?

Quant à la finale *ac* ou *ak,* elle sert évidemment en Huas-

tèque et en Quiché, à marquer le passé ou plutôt le participe de ce temps; ainsi, dans ce dernier idiome, *Vinac* « Homme » sign. litt. « Adulte, qui s'est accru » de la race *Vin* « Accroître, s'accroître. » Ajoutons qu'en maya, cette finale *ac*, très différente évidemment de celle qui, comme nous le verrons tout à l'heure, indique le futur, apparaît bien plus rarement et d'ordinaire soumise aux lois de l'écho vocalique. Ainsi le Quiché *vinak* y devient *Uinic*.

Quoiqu'il en soit, nous rendrons litt. l'expression *In logoninak*. « J'ai aimé » par « Ego-amans-Visum » ou » « Ego-amans-videre-acretum. » Ce qui constitue évidemment une forme plutôt participielle que verbale.

Mam. Ce temps y apparaît formé d'une manière singulièrement étrange, et dont on ne se peut rendre un compte suffisant, nous le verrons plus loin, que par l'étude du parfait transitif. La racine verbale en *em* qui marque le présent se trouve remplacée par la racine en *im*, laquelle indique le passé (*Xtalim*, « avoir aimé, ayant aimé » au lieu de *Xtalem*, « aimer, aimant). » La dite racine verbale, sauf à la 1re pers. sing. est toujours suivie de la suffixe personnelle, *Xtalima* pour la 2e pers. sing., *Xtalimo* pour la 1re pers. plur., etc. En outre, on la fait précéder d'une diphthongue ou d'un dissyllabe, constamment terminé par un *i*, mais à voyelle précédente variable. A notre avis, cet *i* final indique la personne, bien qu'il demeure invariable, et au contraire, la voyelle précédente n'est que la voyelle *o* du Mexicain qui marque le parfait dans cet idiome, par ex. *Nitlacua* « Je mange, je mange quelque chose » et *Onitlacua*. « J'ai mangé, » mais modifiée suivant certaines exigeances de phonétisme dont nous ne saurions toujours indiquer la formule. Du reste, tout ceci ne deviendra intelligible au lecteur que par l'analyse de chaque personne en particulier.

Ini xtalim qui veut dire « J'ai aimé » offre d'abord la racine verbale ou plutôt participielle *xtalim*, puis la préfixe *Ini* que nous décomposons en *i*, corresp. au *o* mexicain déjà vu et à l'*u*, signe du parfait transitif en mam; par ex. dans *Uni xtale*. « Je l'ai aimé; *Uti xtale*. « Tu l'as aimé; » puis en *ni*, pronom de la 1re pers. en Mexicain et parfois aussi dans la conjugaison Mam. Le *u* ou *o* primitif s'est transformé en *i* par une sorte d'assimilation avec la voyelle qu'il pré-

cède. On sait que l'écho vocalique qui joue un rôle important dans la langue maya, en remplit un bien plus considérable en mam. C'est même une particularité de ce dernier idiome qu'il y tombe d'ordinaire, non point sur la désinence, comme cela a lieu presque partout ailleurs, mais bien sur la préfixe. Citons les exemples *Nuchu* « ma mère ; » *nabanil* « ma bonté ; » *hukuxomal.* « Notre Jeunesse, » de la préfixe possessive de la 1re pers. sing. ou plur. et des substantifs *Chu* « mère ; » *Banil*, « bonté ; *Kuxomal.* « Jeunesse. » *Ni* est le pronom mexicain, comme on l'a déjà dit, mais adopté en mam.

Dans la forme *Ui xtalima*, nous reconnaissons sans peine la racine *xtalim*, munie de la suffixe de la 2e pers. *a*. *Ui* nous paraît être pour *Uti*, de *U*, signe du passé, et de *Ti*. « Toi, ton, tien ; » en mexicain, par ex. *Ti Tlacua.* « Tu manges » et que nous retrouvons dans le parfait transitif mam *Uti Xtalia.* « Tu l'as aimé. » Le *u* nitial demeure ici sans modification. C'est sans doute qu'il n'est point séparé du *i* suivant par une consonne, et que la contiguité de deux voyelles tenues aurait produit un effet désagréable à l'oreille. Les remarques que nous venons de faire s'appliquent également, *mutatis mutandis* à la 3e pers. sing. *Ui-Xtalimhu.* « Il a aimé. »

Aux trois personnes du pluriel, le *i* de la diphthongue préfixe était séparé, sans doute à l'origine, de la voyelle initiale par un *k* qui est tombé, tout comme le *t* de *Uti*, dans *Ui*, *xtalima*, *ui xtalimhu.* Nous ne pouvons, sur ce point, que renvoyer le lecteur à ce que nous disons plus loin, au sujet du parfait transitif.

Dans *Oi-Xtalimo* « nous avons aimé, » le cas d'écho vocalique serait encore plus étrange, puisqu'il se manifeste entre des voyelles placées fort loin l'une de l'autre, la première au commencement du mot, la dernière à la fin, mais par ce que nous en avons déjà dit, on peut juger de la bizarrerie excessive de la phonétique mame ; mêmes réflexions au sujet de la 2e pers. plur. *Ei Xtalime.* « Vous avez aimé. »

Pour la 3e pers. du même nombre, on devrait s'attendre à avoir *Ui xtalimhu.* « Il ont aimé » et non point *Ei xtalimhu*, qui est cependant la seule forme usitée. Mais *Ui xtalimhu* offrait l'inconvénient de constituer la 3e pers. sing.

On aura donc, pour ne pas nuire à la clarté du discours, fait fléchir l'application des règles ordinaires de la phonétique. Peut-être, d'ailleurs, aura-t-on pu être déterminé à la mutation du *u* en *e*, par cette considération que déjà *e*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, constitue un adjectif de pluralité. En tout cas, on peut juger, d'après ce qui vient d'être exposé, quelle influence énorme le mexicain a exercé sur l'idiome même, qui cependant appartient à une famille linguistique toute différente.

Quélène. Le Tzendale est le seul dialecte de cette langue, pour le parfait intransitif duquel un paradigme de conjugaison nous soit donné. Ce temps s'y forme simplement en remplaçant par *u*, le *x* préfixe, signe du présent, ex. : *Xpazon.* « Je fais » et *Upazon.* « J'ai fait. » Encore un mexicanisme; toutefois l'identité de la préfixe Tzendale avec celle de Mam, tandis qu'en mexicain, elle est *o*, démontre bien que l'influence de la langue de l'Anahuac n'a pénétré dans le centre Amérique que par l'intermédiaire du mam. Nous donnerons, plus loin, d'autres preuves encore à l'appui de cette manière de voir.

Maya. Pour les verbes de la 1re conjugaison intransitive, obtient ce temps en supprimant la finale *l* précédée d'une voyelle, qui sert pour le présent et l'imparfait, par ex. dans *Nacalincah*, *Emelincah*, *Cimil-in-cah*, c'est-à-dire en réduisant le dit verbe à son radical, que l'on fait suivre du pronom qualifié par Beltram, de *segundo demonstrativo* et qui paraît constituer uue simple forme du cas direct. Il y a exception, nous le verrons à l'heure, seulement pour la 3e pers. du sing.

Le signe de la 1re pers. est *en*, ex. *Nac-en.* « Je montai. » *En* constitue la forme directe régulière et complète du pronom. « Je, moi » à son cas direct. Au contraire, *in* qui, on l'a dit plus haut, forme le cas direct de ce pronom en Quiché et en pokome, sert chez les mayas pour le cas oblique. Nous ignorons pour quelle cause, le *i* initial a ainsi été transformé en *e*. Serait-ce que la forme archaïque ayant été, comme en mam *Ain*, litt. « Ille ego, » les deux voyelles se seraient fondues ensemble et transformées en *e*, comme il arrive fréquemment dans une foule d'idiomes?

Le pronom *ech* (pr. *etch*) de la 2e pers. sing. ; ex. *nac-ech*.

« Tu es monté, tu montas » pourrait bien, au fond, être identique avec le *ex* « vous » qui s'en rapproche beaucoup par le sens et n'en diffère que bien peu, au point de vue phonétique. Ce *ex* (prononc. *ech*) n'est autre chose que le *yx* ou *y* « vous » du Quiché *Ex*. du Cakgi, *E* du Mam. etc. Dans beaucoup d'idiômes, du reste, à commencer par le français, le « vous » ne s'emploie t-il pas avec le sens de « Tu, toi? »

Le pronon de la 3ᵉ pers. est, non point *laylo* comme pour la forme isolée, mais *i*, ex., *naci*. Nous nous sommes déjà efforcé plus haut d'en préciser le sens et la valeur propre, et n'avons point à y revenir ici. Quand aux trois personnes suivantes, elles ne paraissent devoir donner lieu à aucune observation.

Nous avons déjà vu comment se forme le passé des autres conjugaisons et sous conjugaisons intransitives. Il n'y a donc pas lieu d'y revenir ici.

Huastèque. Ce temps est identique à l'imparfait, si ce n'est que le *l* final de la racine verbale tombe, tout comme en maya. L'on aura donc *Tanintahchiaitz*, *Tanintahchiamal*, « J'ai été fait » au lieu de *Tanintahchialitz*, *Tanintahchialmal*. « J'étais fait. » La finale *malitz* qui n'est indiquée par Tapia. que pour le parfait résulte évidemment de la réunion, l'une avec l'autre, des deux désinences *mal* et *itz* dont nous avons déjà parlé un peu plus haut.

(Voyez le tableau ci-contre).

PLUS-QUE-PARFAIT.

Quiché. Forme ce temps en ajoutant *chic* au parfait en *inak*; ex. : *In logoxinak* « J'ai été aimé » et *In logoxinakchic* « J'avais été aimé. » Ce *chic*, qui signifie « Plus, davantage » a déjà été étudié plus haut, et nous n'avons point à y revenir ici. Son emploi nous semble tout naturel pour exprimer le plus-que-parfait, lequel n'est à vrai dire qu'un passé renforcé.

Mam. Reynoso nous donne sous le tiire de « Otro (preserito) cuyo significado parece ser de tiempo mas anterior » une seconde forme de passé qui nous fait bien l'effet d'être un véritable plus-que-parfait; ex. : *Ma-chim-xtalim* « Ya

PARFAIT

	QUICHÉ	MAM	TZENDALE	MAYA						HUASTÈQUE
					2e CONJUGAISON					
				1e CONJUGAIS.	1e SOUS-CONJUGAISON		2e SOUS-CONJUGAISON			
					1r GROUPE	2e GROUPE	1r GROUPE	2e GROUPE		
								1r SOUS-GROUP	2e Se-GROUP	
SING. 1e p.	*In logoninak* « J'ai aimé. »	*Ini xtalim* « J'ai aimé »	*Up azon.* « Je fis, j'ai fait. »	*Nacen.* « Je montai, je suis monté. »	*Tzicnahen* « J'ai obéi. »	*Uinichen* « Je suis devenu homme. »	*Cicilancahen* ou *cicilnahen* « J'ai tremblé »	*Cuxlahen* « J'ai vécu. »	*Culhen* « Je me suis assis »	*Tanintahchia?itz*, *Tanintahchiamal.* « J'ai été fait. »
2e p.	*At logoninak*	*ui xtalima*	*upazat*	*nacech*	*tzichnahech*	*uinichech*	*cicilancahech*, *cicilnahech*	*cuxlahech*	*culhech*	*Tatitahchiaitz*, *Tatitahchiamal.*
3e p.	*logoninak*	*ui xtalimhu*	*upaz*	*naci*	*tzichnahi*	*uinichi*	*cicilancahi*, *cicilnahi.*	*cuxlahi*	*culhi*	*Intahchiaitz*, *Intahchiamal.*
PLUR. 1e p.	*oh logoninak*	*oi xtalimo*	*upazotic*	*nacon*	*tzicnahon*	*uinichon*	*cicilancahon*, *cicilnahon.*	*cuxlahon*	*culhon*	*Tahuatahchiaitz*, *Tahuatahchiamal*, *Tahuatahchianek.*
2e p.	*yx logoninak*	*ei xtalime*	*upazex*	*nacex*	*tzicnahex*	*uinichex*	*cicilancahex*, *cicilnahex.*	*cuxlahex*	*culhex*	*Taxitahchiaitz*, *Taxitahchiamal*, *Taxitahchianenek.*
3e p.	*e logoninak.*	*ei xtalimhu*	*upaz*, *upazyac*, *yacupaz.*	*nacob.*	*tzcnahob.*	*uinichob.*	*cicilancahob*, *cicilnahob.*	*cuxlahob.*	*culhob.*	*Intahchiaitz*, *Intahchiamal*, *Intahchianek*, *Intahchianenek.*

yo amé » litt. « J'ai eu aimé, j'avais aimé. » Il se forme simplement, sauf à la 1re pers. sing. en remplaçant le monosyllabe initial du parfait simple par *ma* : Ex. : *Ui-xtalim-a* « Tu as aimé » et *Ma-xtalim-a* « Tu as eu aimé, tu avais aimé. » Le particule *ma* possède en Quiché un sens dubitatif ou interrogatif. Elle entre comme affixe dans la composition de beaucoup de mots dont elle modifie la signification de la même manière que le *a* du sanscrit et du grec, par ex., dans *Amritam*, litt. *sine morte*, « boisson d'immortalité, » αθανατος « immortel, » le *in* du latin dans *insipidus*, le *Un* allemand dans *Unsinnig*, etc. En Yucatèque également, *Ma* équivant à nos particules « Non, ne pas. » De là le sens dérivé de « Avant, avant que » qu'il paraît revêtir en Mam aussi bien qu'en Maya. Dans ce dernier idiome, il désigne parfois même le passé, mais lorsqu'on l'emploie comme suffixe; ex. : *U-ohel* « Je sais » et *U-ohel-ma* « J'ai su. » Ce serait par une métaphore analogue que le sanscrit aurait assigné à *Abhavon*, litt. « Non sum, » de *a* privatif et de *Bhavami* « Je suis, » le sens de « J'étais. » Pour la 1re pers. le procédé de formation est un peu différent. L'on substitue *ma* à la préfixe *ini* du parfait et on lui ajoute la syllabe *chim* dont il a déjà été question, lorsque nous avons parlé du présent de l'indicatif.

Quant au prétendu plus-que-parfait de cet idiôme, cité par M. Pimentel, d'après Reynoso, c'est un véritable composé, renfermant en lui le sens de « despues; » ex. : *Ixtok-chim-xtalim* « despuer que yo habia amado. » On ne doit pas plus le faire entrer dans la conjugaison normale de cet idiôme, que nous ne ferions entrer dans celle des Français, des membres de phrases tels que « si j'avais dit; lorsque je vois; tandis qu'il vient. » En tout cas, ce second passé ou plutôt plus-que-parfait s'obtient en remplaçant la préfixe *ma* du temps précédent par la particule composée *Ixtok*. Celle-ci résulte évidemment de la fusion du monosyllabe *ix* dont nous avons déjà vu le rôle dans la conjugaison Quiché, avec la particule *tok* que le Mam emploie, nous l'avons déjà vu, pour former son imparfait. Il est même assez probable, qu'à l'origine, *Ix* marquait l'imparfait, ou pour être plus exact, une nuance du passé, aussi bien en Quiché qu'en Mam.

QUÉLÈNE. Nous n'avons pas rencontré d'exemple de ce

temps pour le verbe intransitif en Zotzil, mais la comparaison avec le transitif nous porte à admettre qu'il se doit former par l'adjonction de la finale *ox* aux différentes personnes du parfait ; ex. *Ilaghpaz* « J'ai fait, je l'ai fait » et *Ilaghpazox* « J'avais fait, je l'avais fait. » L'origine de cette particule *ox* semble, d'ailleurs, assez obscure, et nous n'entreprendrons pas de l'expliquer ici.

Quant au Tzendale, il se borne à ajouter *ixay* aux différentes personnes du parfait, ex. *Upazon* « J'ai fait » et *Upazonixay* « J'avais fait ; » *Upazat* « Tu as fait » et *Upazatixay* « Tu avais fait. » Dans le *ix* de *ixay*, nous reconnaissons, sans difficulté, cette préfixe de passé dont l'existence a déjà été constatée en Guatémalien, en Cakgi et en Pokome. Vraisemblablement, la finale *ox* du plus-que-parfait Zotzil a la même origine. On sait que la langue Quélène et dans cette langue, le dialecte en question, ont une tendance prononcée à convertir les autres voyelles et spec. l'*i* en *o*; ex. : Je, moi, *In* en Quiché, en Maya et en Mam ; *hoon*, *on* en Zotzil; *hoon*, *hon* en Tzendale; Tu, toi ; *A*, *at* en Quiché et en Maya ; *haat*, *ât* en Tzendale; *hoot*, *ot* en Zotzil ; Vous, *Yx* en Quiché, *Ex* en Cakgi et en Maya ; *Oxuc* (rad. *ox*) en Zotzil, etc. Quant à la finale *ay* du Tzendale, nous y verrions une simple modification du *ey* Zotzil dont il sera parlé plus loin.

Maya. Obtient ce temps, en ajoutant au parfait les deux auxiliaires *Ili cuchi* déjà expliqués ; ex. : *Nacen* « Je montai, je suis monté » et *Nacen ili cuchi* « J'étais monté, » litt. *Ascendi-visum-latum*.

Huastèque. Ce temps y consiste dans le parfait dont on remplace la syllabe finale par *lak*, *malak* ou *malakitz*. Remarquons toutefois que dans ce monosyllabe *lak*, le *l* fait partie du radical verbal ; *Ak* seul peut passer pour désinence. Nous le rapprocherions volontiers du *Ac* Maya qui signifie « sur, au-dessus, superposé. » Ainsi *Tanintahjalak* signifierait litt. « Super *quod* factus sum. » Les désinences *Malak* el *Malakitz* ne nous arrêteront pas, car elles sont formés des particules *mal*, *ak* et *itz* déjà examinées.

FUTUR.

Quiché. Ce temps y est identique au présent. Ex. : *Qu'i logoh* « J'aime *ou* j'aimerai. » On peut, il est vrai, pour l'en distinguer, le faire précéder du *x* marquant le passé ; p. ex. : *Qu'i logon* ou *x'qu'i logon* « J'aimerai. »

Cakgi. L'obtient en transformant le *t* ou *ti* signe du présent en *chi* ou *ch'* ; ex. : *T'in Camg* « Je meurs » et *Ch'in Camg* « Je mourrai. » Ce *chi* serait-il simplement l'équivalent du *x* Quiché, signe ordinaire du passé, mais qui, nous venons de le voir, se combine parfois avec le *Ca*, marque du présent pour former le futur? Cette hypothèse serait bien de nature à soulever quelques objections, et peut-être préférera-t-on voir dans le *Chi*, l'équivalent de la préposition Quichée *chi* signifiant « à, pour » et dont il a été question plus haut.

Pokome. Gage nous dit que dans cet idiome, les mêmes formes servent d'ordinaire pour le présent et le futur de l'indicatif. Cela nous rappelerait à la fois ce qui se passe en Quiché, et dans les langues sémitiques. Toutefois, ajoute notre auteur, lorsque l'on tient absolument à marquer une action à venir, l'on se sert du verbe auxiliaire *a* « vouloir » que l'on fait précéder du pronom sujet. Naturellement, ce verbe étant, par sa nature même essentiellement transitif, il prendra les pronoms propres à cette voix. C'est ce dont on pourra juger par le tableau ci-joint. En tout cas, le Pokome *Navaloconhi* « Tu seras aimé » se devrait rendre litt. par « Tu veux être aimé. » Ne voyons-nous pas, parfois, en Anglais, le verbe *To will* pris, lui aussi, comme un véritable auxiliaire ?

Mam. Reynoso nous donne deux exemples de futur simple dans cet idiome. Le premier semble se rapporter á la conjugaison transitive et il en sera, par suite, question plus loin. Nous ne nous occuperons ici que du second, lequel est évidemment intransitif.

Nous pouvons dire d'une façon générale que ce temps est identique au présent de l'indicatif, sauf la suppression de la particule *Tzum*, et celle de l'article final. On le remplace par le pronom préfixe, lui-même précédé du démonstratif *a*.

Lorsqu'il en est besoin, une consonne ou semi-voyelle euphonique se trouve intercalée entre le démonstratif et ledit pronom. C'est ainsi que *Ain-tzum-chim-xtalem* « J'aime » devient *Aîn-chim-xtalem* « J'aimerai. » — *Tzum-xtalem-a* « Tu aimes » donne *Aia-tzum-xtalem* « Tu aimeras. » — *Tzum-che-xtalem-e* « Vous aimez » forme *Ae-che-xtalem* « Vous aimerez, » etc., etc. En vertu des mêmes principes, *Tzum-ko-xtalem-ho* « Nons aimons » produit naturellement *Ao-ko-xtalem* « Nous aimerons. » La 3e pers. du plur. offrirait une légère irrégularité. On devrait s'attendre à avoir *Ahu che xtalem* « Ils aimeront, » par opposition à *Tzum-che-xtalem-hu* « Ils aiment. » C'est, au contraire, *Ae-che xtalem* qui constitue cette dite 3e pers. Nous ignorons pour quel motif, on a substitué ici le *e* signe de pluralité en Mam aussi bien qu'en Quiché, au pronom *hu* « Ille, illi. » Peut-être, conviendrait-il d'învoquer quelques-unes de ces lois euphoniques, encore peu étudiées jusqu'à ce jour, mais qui ont tant d'importance en langue Mame, à moins, ce qui serait fort possible, que nous n'ayons affaire tout simplement à une faute de copiste. Le tableau ci-joint suppléera à de plus amples explications. En tout cas, on remarquera que le futur dans cette langue offre pour son mode de formation, quelque chose de plus simple que le présent lui-même. L'interversion des pronoms sujets, lesquels de l'état de suffixes passent à celui d'affixes ne fait-il point songer à ce qui se passe dans les idiomes sémitiques, pour distinguer le présent-futur du passé?

Quélène. Nous n'avons pas rencontré en Zotzil, d'exemple du futur de l'intransitif, mais à en juger par ce qui a lieu pour la conjugaison transitive, ce temps doit se former par l'adjonction de la finale *to* à chacune des personnes de l'indicatif présent. Ainsi nous trouvons au transitif, *Ghpaz* « Je le fais » et *Ghpazto* « Je le ferai. » Nous savons, d'ailleurs, que le Tzendale se borne, lui aussi, à ajouter *to* au présent pour le transformer en futur, et cela à l'intransitif, aussi bien qu'au transitif; ex. : *X'pazon* « Je fais » et *X'pazonto* « Je ferai. » Ce *to* se retrouve en Maya, avec le sens de « Après, ensuite, » mais ne paraît point y jouer de rôle dans la conjugaison.

Maya. Trois éléments servent à y former le futur ; en

premier lieu, le monosyllabe *Bin,* radical du verbe *Binel* « aller, » dont *Benel* « s'en aller » pourrait bien, à l'origine, n'avoir été qu'un doublet. (Cf. le Quiché *Binic* « Aller, cheminer », *Ben* « Venir, » ainsi que le Mam *Abenel* « futurus, » p. ex. dans *In abenelem* « Je serai ; » *Abenel-a* « Tu seras, » litt. « Tu futurus ; » *O-abenel-o* « Nous serons ; » litt. « nos-futuri-nos. ») Ensuite, arrive la racine verbale en *ac*, dont la finale se trouve suivie, elle-même, du même pronom que le passé défini. Ainsi, en Maya, « Je monterai » se doit rendre par *Bin-nacac-en.* litt. « Ire ascenscurus-ego » ou « Ire-ascensum-ego. »

Il est vraisemblable, qu'à l'origine, *Bin* ou *Ben* possédait un sens analogue à celui du latin *agere* ou mieux *vivere.* Ainsi s'expliqueraient les différentes valeurs de « Etre, aller, venir, marcher » qu'il possède aujourd'hui.

L'origine de la finale *ac* semble assez obscure. Son emploi dans le temps que nous étudions en ce moment, paraîtrait indiquer, au premier abord, qu'elle doit être un signe de futur ; mais nous venons de la voir revêtir en Quiché, en Huastèque, un sens tout opposé et servir à marquer le participe passé.

D'ailleurs, il faut bien remarquer que la vraie finale future en Maya, c'est *c* et non point *ac*, la voyelle qui précède la gutturale finale se trouvant varier, suivant les lois de l'écho vocalique. Ainsi l'on dira *Bîn cimic-en* « Je mourrai, » *Bin emec-ech* « Tu descendras. » Il nous semble évident que cette désinence du futur Maya se retrouve, comme nous le verrons tout-à-l'heure, employée à la 3e pers. de l'impératif du Quélène (Zotzil et Tzendale), ainsi qu'à toutes les personnes du subjonctif Zotzil. Elle existe encore, et très vraisemblablement, sous sa forme primitive et archaïque, dans la finale *oc* de l'impératif passif Quiché, ainsi qu'il sera exposé tout-à-l'heure. Ajoutons-le, du reste, rien de plus facile à expliquer que cette confusion des formes future, impérative et subjonctive. Est-ce qu'en Hébreu, on ne dit pas régulièrement « Tu feras » pour « fais ; » « Tu adoreras » pour « Adore ? »

Nous devons ajouter qu'à la 3e pers. du sing., le pronom final tombe. On dit, p. ex., *Bin nacac* pour « Il montera, » et non point *Bin nacac-i* ni *Bin-nacac-laylo.*

Enfin, devant le pronom final, la voyelle qui précède le *c* terminant la racine verbale, tombe volontiers. On dira, p. ex., plutôt *Bin naccen* « Je monterai ; » *Bin-naccech* « Tu monteras » que *Bin-nacac-en*, *Bin-nacac-ech*, etc.

Huastèque. Le futur de cette langue s'obtient 1° en supprimant la consonne finale de l'indicatif présent, lorsqu'il se termine en *al* ; 2° en fesant précéder ce temps d'une des particules *kia*, *kin*, *ku*. 3° en plaçant avant les dites particules, d'abord les pronoms personnels et ensuite, s'il y a lieu, le signe de la voix verbale. *Tanintahchial* « Je suis fait, » donnera donc au futur *Taninkiatahchia*, *taninkutahchia* ou *taninkintahchia* « Je serai fait. » L'origine des particules *kia*, *kin*, *ku* ; est assez obscure. Toutefois, nous serions portés à reconnaître dans *kin* et *kia*, la présence d'une particule *ki* identique au *ci* du Maya (prononcez *ki*). Dans ce dernier idiome, jointe à un verbe, elle marque l'actualité, et postposée, répond à notre conjonction « depuis que. » Citons, p. ex., la phrase *Cimci in naa* « depuis que ma mère est morte. »

(Voyez le tableau ci-contre).

FUTUR ANTÉRIEUR.

Quiché. Ce temps ne nous est point indiqué dans la grammaire de l'abbé Brasseur. Sans doute, il se rend au moyen de quelque périphrase. Même observation en ce qui concerne les langues Cakgi et Pokome.

Mam. L'on peut dire d'une façon générale que ce temps se forme au moyen de la particule *lo* que l'on intercale après le *a* initial et précédant l'article préposé du futur simple. Ainsi, *Ao ko xtalem* « Nous aimerons » et *Ao lo io o xtalem* « Nous aurons aimé. » La particule *Lo* se retrouve en Quiché, avec un sens dubitatif, ce qui convient assez pour rendre la notion du futur antérieur. Au reste, les formes Mames apparaissent tellement compliquées qu'il faut nécessairement analyser chaqne personne l'une après l'autre.

Ain-lo-in-xtalem « J'aurai aimé » diffère du futur simple *Ain chim xtalem* « J'aimerai » par la substitution des deux monosyllabes *lo* et *in* à la particule *chim* déjà étudiée. Nous savons quelle est l'origine de la particule *lo* et quant au *in*, ce n'est que la première personne répétée.

	Quichi	onjugaison — 2e sous conjugaison — 1r groupe	2e groupe — 1r sous groupe	2e groupe — 2e sous groupe	Huastèque
SING. 1e p.	*Qu'ilogon,* *x'qu'ilogo* « J'aimer	*cicilancacen* ou *cicilnacen* tremblerai. »	*Bin cuxlacen* « Je vivrai. »	*Bin culacen.* « Je m'assierai »	*Taninkiatahchia,* *taninkintahchia,* *taninkutahchia.* « Je serai fait. »
2e p.	*c'atlogon* *x'catlog*	*icilancacech* ou *cicilnacech*	*bin cuxlacech*	*Bin culacech*	*Tatikiatahchia,* *tatikintachia,* *tatikutahchia.*
3e p.	*ca logon* *x'a logon*	*cicilancac* ou *n cicilnac.*	*bin cuxlac*	*bin culac*	*Inkiatahchia,* *inkintachia,* *inkutachia.*
PLUR. 1e p.	*k'ohlogon* *x'k'ohlog*	*cicilancacon* ou *cicilnacon*	*Bin cuxlacon*	*Bin culacon*	*Tahuakiatahchia,* *tahuakintahchia,* *tahuakutachia.*
2e p.	*qu'yxlog* *x'qu'yxl*	*cicilancacex* ou *cicilnacex*	*bin cuxlacex*	*bin culacex*	*Taxikiatahchia,* *taxikintahchia,* *taxikutahchia.*
3e p.	*qu'elogo* *x'qu'elog*	*cicilancacob* ou *cicilnacob.*	*bin cuxlacob.*	*bin culacob.*	*Inkiatahchia,* *inkintahchia,* *inkutahchia.*

A-lo-ia-u-xtalem « Tu auras aimé » n'est que la forme *Aia xtalem* « Tu aimeras » avec intercalation normale du *lo* entre les éléments du pronom préfixe répété, le *i* constituant simplement ici une lettre euphonique, et adjonction immédiatement avant la racine verbale du pronom *u* de la 3e pers. Il est à remarquer en effet que le futur antérieur contient toujours un élément pronominal de plus que le futur simple, et *A-lo-ia-u-xtalem* nous paraîtrait se pouvoir traduire litt. par « Tu num tu ille amans ? »

Mêmes observations ou à peu près pour *A-lo-hu-o-xtalem* « Il aura aimé, » rapproché de *Ahu xtalem* « Il aimera. » Remarquons seulement ici l'emploi de *o* comme pronom de 3e pers. au lieu de *u* ou *hu* qui serait la seule forme normale, *o* répondant à notre pronom « nous. » Sans doute, la modification vocalique se trouve motivée par une raison euphonique. On aura changé le *u* en *o*, uniquement pour éviter la rencontre de deux *u* consécutifs.

Pour « Nous aurons aimé, » l'on a *Ao-lo-io-o xtalem*, par opposition à *Ao-ko-xtalem* « Nous aimerons. » Ici, *lo* se trouve intercalé, non pas entre les deux éléments de la première préfixe pronominale, mais bien entre cette première préfixe et la seconde. Nous remarquerons également la substitution de la semi-voyelle euphonique *i* ou *y* dans *io* au *k* du futur simple dans *ko*. Nous avons déjà assez parlé de l'origine de ce *k* pour n'avoir point à y revenir ici. Enfin, on remarquera la présence d'un troisième *o*, ayant le sens, comme les deux précédents (dans *Ao* et *io*), de pronom de la 1re pers. plur. C'est qu'il faut, nous venons de le dire, que le futur antérieur se trouve toujours muni d'un élément pronominal de plus que le futur simple.

Les deux dernières personnes *Ae-lo-ie-e xtalem* « Vous aurez aimé » et *Ae-lo-hu-e xtalem* « Ils auront aimé » ne nous arrêteront point, car elles sont exactement formées (*mutatis mutandis*) sur le modèle de la 1re pers. plur. On remarquera seulement l'emploi de *hu* « il, lui, sien » comme pronom de la 3e pers. plur. au lieu de *e*. Cela tient sans doute à un motif d'euphonie et au désir de prévenir la répétition du son *e*.

Quélène. A en juger par analogie avec ce qui se passe pour le verbe transitif, sans doute, ce dialecte forme son

futur antérieur, du parfait auquel on ajoute la désinence future *to*; ex. : *Ilaghpaz* « Il a fait » et *Ilaghpazto* « Il aura fait. » Il doit, très probablement, en être de même en Tzendale.

Maya. forme également ce temps du parfait auquel on ajoute les deux auxiliaires *ili* et *cochom*. Ex. : *Nacen* « Je suis monté » et *Nacen-ili-cochom* « Je serai monté. » Nous avons déjà expliqué l'origine de cette forme *ili*. Quant à *cochom*, ce n'est que le participe ou gérondif futur du verbe *coch* ou *cuch* déjà examiné. En effet, la désinence *om* était en Maya archaïque, marque de futur. Déjà tombée en désuétude au moment de la conquête. Elle ne s'employait plus que dans un petit nombre de mots et d'une façon toute exceptionnelle; mais les prophéties sybillines qui sont ce que nous possédons de plus ancien en fait de textes mayas, en font volontiers usage. Citons le commencement de la prophétie de *Napuctum*

Elom ti cab pet ahom canal

« Lorsque le monde sera livré aux flammes; » litt. « Au devoir brûler de l'univers. »

En un mot, *Nacen-ili-cochom* nous paraît se devoir rendre par « *Ascendi-visum-laturum*. »

Huastèque. Nous ignorons de quelle façon ce temps s'y trouve rendu. Peut-être est-ce au moyen de Périphrases; peut-être encore est-il confondu avec le futur simple, ou bien quelqu'une des particules indiquées comme marquant ce dernier temps posséderait-elle plus spécialement la faculté de marquer le futur antérieur. Raisonnant par voie d'induction, nous souçonnerions fort qu'on exprime le temps en question, au moyen du futur simple suivi des désinences du parfait et que l'on dit, par exemple, *Inkiatahchiaitz* « Il aura été fait » par oppos. à *Inkiatahchia*. « Il sera fait. » Toutefois, n'ayant point rencontré d'exemple, nous n'osons rien affirmer à ce sujet.

Quoiqu'il en soit, voici les paradigmes du futur antérieur dans les deux ou trois idiomes dont nous venons de parler.

Sing. 1re pers. Mam. *Ain-lo-in xtalem*. « J'aurai aimé. » — Tzendale. *Upazonto*. « J'aurai fait. » — Maya. *Nacen-ili-cochom*, « Je serai monté. »

2e p. Mam. *Ain-lo-ia-u-xtalem.* — Tzendale. *Upazatto.* — Maya. *Nacech-ili-cochom.*

3e p. Mam. *Ain-lo-hu-oxtalem.* — Tzendale. *Upazto.* — Maya. *Naci-ili·cochom.*

Plur. 1re p. Mam. *Ain-lo-io-o xtalem.* — Tzendale. *Upazoticto.* — Maya *Nacon-ili-cochom.*

2e p. Mam. *Ae-lo-ie-e-xtalem.* — Tzendale. *Upazexto.* — Maya. *Nacex-ili-cochom.*

3e p. Mam. *Ae-lo-hu-e-xtalem.* — Tzendale. *Upazto, Upazyacto, Yacpazto.* — Maya. *Nacob-ili-cochom.*

IMPÉRATIF.

Guatémalien. A peine peut-on dire que ce mode existe dans les dialectes du groupe sud-ouest ou Pokome-guatémalien. En Quiché, il est absolument identique, quand à la forme avec l'indicatif présent et le futur simple, non précédé de *x*, du moins pour les verbes absolus et neutres. Ainsi, *C'atlogon* voudra aussi bien dire « Aime » que « Tu aimes, » ou « Tu aimeras. » *Qu'yxlogon*, « Aimez » que « Vous aimez, » ou « Vous aimerez. » D'ordinaire, les adverbes ajoutés au verbe suffisent à indiquer l'impératif, mais, pour plus de clarté, avec les particules marquant éloignement, on ajoute d'ordinaire *a* la racine verbale. Par ex. *C'at ela chila* et non *C'at el chila.* « Sors par là ; *Ha zina chila.* « Va faire du bois par là. « Le *a* ne semble jouer ici le rôle que de simple interjection ou de support de la voix et n'offre aucun sens précis. Il va sans dire que si la particule suivant le verbe commence elle-même par une voyelle, ou une semi-voyelle, on n'ajoute point l'*a* final à ce dernier ; ex. . *C'at el uloc* « viens donc. » *C'at pe vi* « va t'en d'ici. » Si le verbe se trouve au passif, on lui ajoute la finale *oc* ; ex. *C'at logox-oc.* « Sois aimé » ; *qu'yx logox-oc.* « Soyez aimés. » On emploie encore la même particule, si le verbe termine la phrase ; exemple : *Ch'aquizoc* « Achève » et non *ch'aquiz* simplement. D'où vient ce *oc*? C'est-ce que nous ne saurions établir avec un degré absolu de certitude. En tout cas, isolé, il possède en quiché, le sens de « Entrer, mettre. » On trouve de même en maya, *oc* comme correspondant de nos expressions « Entrer, se changer, prendre à poignée, » mais on rencontre également en Cakchiquel, *ok* signe de

l'Impératif « suivre, accompagner, » d'où le verbe *okan* et le dérivé *okotah* « congédier, exiler, abandonner. » C'est incontestablement de cette racine Cakchiquèle, que nous rapprocherions, le plus volontiers, le *oc* Quiché.

Fesons observer, enfin que le Cakchiquel et le Zutuhil n'ajoutent le *a* euphonique final qu'aux verbes monosyllabiques et jamais aux autres; ex. : *Ti bana nu tiy.* « Qu'on fasse mon dîner; » *T'a ganeh avatz, achag,* « Aime tes frères; » litt. « Aime ton aîné, ton cadet. Le Zutuhil ne paraît point faire usage de la particule *oc* avec le verbe passif ou terminant la phrase.

POKOME. N'ayant point rencontré d'exemple de l'emploi de ce mode en Cakgi, nous passons de suite à l'étude de l'impératif Pokome. Il paraît offrir dans cet idiome une physionomie beaucoup plus originale qu'en guatémalien. D'abord, le *i* final de l'indicatif se trouve changé en *o* et le radical *Loconhi* deviendra ainsi *loconho.* De plus on emploie même à la 1re pers. plur. au passif, la forme pronominale transitive *ca* ou *ka* « nous, au lieu de *co* ou *o* qui constituerait la forme intransitive normale.

Enfin, sauf aux deux secondes personnes du sing. et du plur. le pronom se trouve précédé de la particule *chi*, ex. : *chi caloconho.* « Aimons; » *chi kiloconhotac* « qu'ils aiment. » La particule en question nous fait l'effet de n'être pas autre chose que le *chi*, signe du futur en quiché et en cakgi et dont il a été parlé plus haut. Quant à l'*o* final, nous le croyons identique au *o* vocatif du quiché, et qui s'emploie, comme finale, en Maya, uniquement pour donner plus de force au discours et exprimer l'idée avec une sorte d'emphase, spéc. après *la* « oui » et *ma* « non. » Quelquefois, cet *o* final correspond, en Maya, à l'Espagnol. « Alli, allà, », à notre adverbe de lieu « là ; » exemple : *Lé-uinic-o* « cet homme là » etc.

MAM. Le mam compose ce mode d'une façon fort originale. D'abord, il place devant le verbe, la préfixe *i* et change en *in*, la désinence en *em* du présent; ex. *Ixtalin* pour *Xtalem.* L'origine de cet *in* comme signe de l'impératif est obscure, car on ne le rencontre jouant un tel rôle dans aucun des dialectes congenères. Il en est de même du *i* placé avant la racine verbale. Mais il est temps de passer à l'étude de chaque personne en particulier.

Ixtalin-o-ia « ama tu » est formé d'abord du *i* préfixe ci-dessus mentionné, que suit la racine verbale. Le *o* n'est pas plus aisé à expliquer ici que ne l'est le *u* à la 2ᵉ pers. sing. du futur. Ne serait-il pas possible que cet *o* ne fut qu'un *u*, signe de la 3ᵉ pers. légèrement modifié, par quelque motif d'euphonie que nous ne saurions préciser? Dans ce cas, l'explication serait la même, et pour la 2ᵉ pers. sing. du futur et pour celle de l'impératif. Nous n'aurions qu'à renvoyer le lecteur à ce qui a déjà été dit plus haut. Enfin, le *a* final constitue évidemment l'équivalent de notre pronom « Tu, toi » et le *i* qui le précède n'est qu'une lettre purement euphonique, comme dans les formes *A-lo-ia-u-xtalem*. « Tu auras aimé; » *Ao-lo-io-o-xtalem*[1] « nous aurons aimé; » *Ae-lo-ie-e-xtalem*. « Vous aurez aimé » déjà vue plus haut.

Ixtalin-o-hu « qu'il aime » nous offre la même racine verbale précédée de la même préfixe. Evidemment, le *o* est ici pour un *u*, signe de la 3ᵉ pers. Nous la retrouvons sous sa forme normale dans le *u* final de *hu*, mais précédée d'un *h* soit purement euphonique, soit forme affaiblie du *k*, signe de présent et de futur.

Dans *ko-ixtalin-o* « Aimons, » l'on reconnaît, sans peine, le *k* signe de temps, le *o*, équivalent du pronom « nous, » la racine verbale déjà vue avec sa préfixe et enfin le *o* final, répétition du pronom de la 1ʳᵉ pers. plur.

La forme *Ixtalin-ke-ie* n'offre point de difficultés sérieuses à l'analyse. Il y a d'abord, la racine verbale munie de la préfixe, le *k* temporel suivi du *e* signe de la 2ᵉ pers. plur., le *i* semi-voyelle ou adoucisement du dit *k*, et enfin le pronom *e* répété. Il est assez étrange que la gutturale précédent le *e* se soit conservée à l'impératif, tandis qu'au présent de l'indicatif, nous la voyons adoucie en *ch*. Mais il faut tenir compte de ce caractère de complication tout spécial qu'offre la langue mame, et cela aussi bien sous le rapport phonétique que sous celui de la grammaire proprement dite.

Même explication (mutatis mutandis) pour la 3ᵉ pers. plur. *Ixtalin-ke-hu* « Qu'ils aiment. » La forme *hu* a déjà suffisamment été expliquée plus haut, aussi bien que la syllabe *ke*.

Quélène et Maya. La façon assez semblable dont ce mode est traité dans les deux idiomes en question nous engage à les réunir ici. D'ailleurs, il semble un peu irrégulier et assez difficile à expliquer dans ses procédés de formation.

Le Tzendale seul paraît posséder une 1re pers. de ce mode. Elle se forme en ajoutant *uan* au radical du verbe; ex. : *Paz* « Faire » et *Pazuan* « Que je fasse. » Le désinence *an* que nous retrouvons dans *Pazan* « Fais; » *Pazuanic* « Faites » devient, comme on le verra tout-à-l'heure *en* en Maya. Devrait-elle se rattacher à la finale *en* de ce dernier idiome, laquelle sert à former des adjectifs et, parfois, indique le génitif? C'est ce que nous n'oserions affirmer. Quant au *u* précédant cette syllabe *an*, nous y aurions volontiers vu une abréviation du *on* suffixe de la 1re pers., p. ex., dans *X'pazon* « Je fais, » s'il ne reparaissait aussi dans *Pazuanic* « Faites, » et nous devons avouer que son origine est des plus obscures.

La 2e pers. se trouve marquée en Quélène par la finale *an*, quelquefois précédée de la mutation purement euphonique de la voyelle finale du radical en une semi-consonne; Ex. : Zotzil, *Muyan* (pour *Muian)* « Lève-toi; » Tzendale *Pazan* « Fais. » Le Maya, on l'a déjà dit, change ce *a* pénultième en *e*; Ex. : *Cimen* « Meurs; » *Emen* « Descends. »

La 3e pers. est en *uc* dans la langue Quélène; Ex. : *Muyuc* « Qu'il se lève; » *Pazuc* « Qu'il fasse. » Elle est chez les Mayas, en *c* précédé d'une voyelle variable; ex. : *Nacac* « Qu'il monte; » *Cimic* « Qu'il meure; » *ɔococ* « Qu'il s'achève; » *ɔucuc* « Qu'il se pourrisse. »

La forme primordiale, on l'a dit plus haut, qui doit avoir été *oc* ou *ok*, s'est conservée en Quiché et en Cakchiquel. Nous en avons assez parlé pour n'avoir point à y revenir ici. On verra, tout à l'heure, que cette finale *uc* est aussi, en Zotzil, la suffixe normale du subjonctif.

La 1re pers. du plur. ne se retrouve qu'en Tzendale, et dans la forme *Pazuatic*, « Faisons » qui n'est évidemment que le sing. *Pazuan*, avec chute euphonique du *n* et adjonction de la finale plurielle ou collective *Tic* ou *etic*, comme dans le Zotzil, *Xhincocetic* « homines, » de *Xhincoc* « Homo; » *Tontic*, « Pierres, » du sing. *Ton* « Pierre; » *Ghpaztic* « Nous le fesons, » de *Ghpaz* « Je le fais, » Le Tzendale lui, fait surtout usage de la finale *Tic*, après une voyelle ou un *l* et de *etic*, après une autre consonne, pour indiquer le pluriel des noms du genre rationnel, ceux du genre irrationnel, ainsi qu'il arrive dans d'autres langues du nouveau

monde, et spéc. en Sioux ou Dacotah ne recevant pas de marque de pluriel; ex. : *Tocal* « Nuage *ou* nuages; » *Huhuchan* « Ciel *et* cieux; » *Mamaletic* « Vieillards, » du sing. *Mamal; Maletic* « Aïeux » de *Mal* « Aïeul; » *Viniquetic* « homines » de *Vinic* « homo; » *Xichoquetic* « Viri, » de *Xichoc* « Vir; » *Ghchaquetic* « Judices, » de *Ghchaque* « Judex, » etc. Parfois, ce *tic* marque, non plus le pluriel, mais bien le collectif; ex. : *Taghaltic* « Forêt de pins, » de *Tagh* ou *taghal* « pin; » *Limaleltic* « Bois de calabassiers. » de *Limal* ou *Limalel* « Calebassier, » etc. Cette finale *Tic* ne serait-elle pas apparentée au *Tic* Maya qui signifie « Développer, étendre ? »

La 2[e] du plur. ne diffère en Zotzil de la corresp. du sing. que qar l'adjonction de la finale *ic*, abréviation évidente, on l'a dit plus haut, de la suffixe plur. *Tic*; ex. : *Muyan* « Lève-toi » et *Muyanic* « Levez-vous. » En Tzendale, cette même finale *ic* est précédée de la forme corresp. sing., mais avec un *u* précédent la *a* antépénultième; ex. : *Pazan* « Fais » *Pazuanic* « Faites. »

Le Maya se borne à ajouter au sing. le pronom *ex* « Vous; » ex. : *Nacen* « Monte » et *Nacenex* « Montez. »

Reste, enfin, la 3[e] pers. plur. identique en Tzendale, à celle du sing.; ex. : *Pazuc* « Qu'il fasse » ou « qu'ils fassent. » En Zotzil, par une bizarrerie dont nous ne chargeons point de donner la raison, on fait suivre le sing. du terme *Oxuc* « Vous; » ex. : *Muyuc* « Qu'il se lève » et *Muyuc-oxuc* « Qu'ils se lèvent, » litt. « Qu'il se lève, vous. » Cette union de la 3[e] pers. et de la 2[e] mérite à coup sûr de passer pour des plus bizarres. Nous avions d'abord cru à quelqu'erreur de copiste, mais la comparaison avec ce qui ce passe dans la conjug. transitive, où à côté de *Pazuc* « Qu'il fasse, » l'on rencontre *Pazuc-oxuc* « Qu'ils fassent, » nous oblige à la tenir pour correcte.

Le Maya, lui, se contente d'ajouter la finale *ob*, parfois avec suppression euphonique de la voyelle précédente, au sing. Ex. : *Nacac* « Qu'il monte » et *Nacac-ob* ou *Naccob* « Qu'ils montent. »

Bien que Beltran ne nous le dise point expressément, l'identité de la racine verbale au futur et aux 3[e] pers. de l'impératif nous oblige à admettre que ces dernières, au

moins. subissent, elles aussi, les variations caractéristiques des diverses conjugaisons et sous-conjugaisons de l'intransitif, mais c'est là un point que nous avons déjà traité assez au long, pour n'avoir point à y revenir ici.

Huastèque. Nous n'avons pas rencontré dans cette langue, d'exemple de l'impératif du verbe intransitif. Il est probable, toutefois, qu'il se forme d'une façon analogue à celui du transitif, c'est-à-dire en changeant le *kia* ou *ku* du futur en *ka*; Ex. : *Tata kiatahchia* « Tu feras » et *Tata katahchia* « Fais. » On aurait douc pour le passif *Tatikiatahchia* « Tu seras fait » et *Tatikatahchia* « Sois fait. » Ce *ka* devrait-il lui-même être assimilé au *Ca* « Et, si, ensuite, quand » du Maya, sans doute distinct, quant à l'origine du *Ca*, signe de présent et de futur en Quiché ?

SUBJONCTIF.

Nous appliquons exclusivement, comme étant d'un usage plus général, la qualification de subjonctif à ce mode désigné parfois dans les grammaires des langues dont nous nous occupons en ce moment, par le nom d'*optatif* ou de *conditionnel*.

PRÉSENT.

Quiché. Le forme par l'adjonction à l'indicatif, de la suffixe *ta* ou même *tah*; Ex. : *Qu'i logox* « Je suis aimé » et *Qu'i logox ta* ou *Qu'i logox tah* « Que je sois aimé. » Ce *tah* est une particule désidérative, possédant, lorsqu'on l'emploie comme substantif, le sens de « goût, désir. » En Cakchiquel on écrit parfois *thah* au lieu de *tah*, afin d'accentuer davantage la prononciation et de lui donner plus de force.

Du reste, la chute du *h* final dans *ta* n'a rien qui doive nous surprendre et n'empêche en rien d'admettre l'identité de ce monosyllabe avec *tah*; le *h* étant d'ordinaire, et spéc. dans tous ces idiomes, une lettre qui s'ajoute et se retranche volontiers par pur motif d'euphonie.

En tout cas, nous ne saurions admettre que ce *tah* ou *ta* postfixe du Quiché et du Cakchiquel ait rien à faire avec le

IMPÉRATIF

	Quiché			Pokome	Mam	Zotzil	Tzendale	Maya	Huastèque
	Forme simple	A voyelle finale	Forme passive						
SING. 1e p.							*Pazuan* «Que je fasse»		*Taninkatahchia.* «Que je sois fait»
2e p.	*C'allogon* « aime. »	*C'atela* « sors. »	*C'atlogoxoc* « sois aimé. »	*Tiloconho* « sois aimé. »	*Ixtalin-o-ia* « Aime. »	*Muyan* « Lève toi. »	*Pazan*	*Nacen* «monte»	*Tatikatahchia*
3e p.	*ca logon*	*c'ela*	*ca logoxoc*	*chi loconho*	*ixtalin-o-hu*	*muyuc*	*pazuc*	*nacac*	*Inkatahchia*
PLUR. 1e p.	*k'ohlogon*	*k'ohela*	*k'ohlogoxoc*	*chi caloconho*	*koixtalin-o*		*pazuatic*		*Tahuakatahchia*
2e p.	*qu'yxlogon*	*qu'yxela*	*qu'yxlogoxoc*	*tiloconhota*	*ixtalin-ka-ie*	*muyanic*	*pazuanic*	*nacex*	*Taxikatahchia*
3e p.	*qu'elogon*	*qu'eela* *qu'ela*	*qu'elogoxoc*	*chi kiloconho-tac*	*ixtalin-ke-hu*	*muyuc-oxuc*	*pazuc.*	*nacacob,* *naccob.*	*Inkatahchia.*

T préfixe, signe du présent en Cakchiquel et en Zutuhil; par ex. : dans *T'in ganeh* « J'aime; » *T'a ganeh* « Tu aimes, » en Cakgi, p. ex. dans *T'in tzibac* « Je l'écris » *Tatzibac* « Tu l'écris » ainsi qu'en Maya, pour le subjonctif de l'intransitif et l'indicatif du verbe transitif; p. ex. dans *T'en nacac en* « Que je monte; » *T'en tzicic* « Je lui obéis. » C'est un sujet, au reste, sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure.

Pokome. Ajoute également *ta* (pour *tah*) à l'indicatif. Gage attribue à cette syllabe la valeur de « Il peut être, » ce qui, d'ailleurs, ne s'éloigne pas beaucoup du sens que cette particule a en Quiché. Du reste, nous n'aurons pas à nous étendre sur la formation des autres temps de ce mode dans les deux idiomes que l'on vient d'étudier. Ils se forment, comme le présent, en ajoutant la particule susindiquée aux autres temps de l'indicatif.

Mam. Reynoso ne nous parle pas de subjonctif dans cet idiome, mais il nous indique une sorte d'optatif auquel se trouve joint le sens de la particule espagnole *ojala*; Ex. : *Ain-vuit-chim-xtalem* « Plût à Dieu que j'aimasse. » Nous pouvons donc le considérer comme un véritable subjonctif. Il a pour caractéristique propre la particule *Vuit* qui remplace le *Tzum* du présent et de l'imparfait de l'indicatif, et dont le sens paraît bien être celui de nos expressions : « Plaise à Dieu, fasse le ciel que. » Sans doute identique, quant à la racine, au Maya *Huil* « Peut-être » pris parfois comme signe de conditionnel. D'ailleurs, jamais ce temps ne prépose le pronom sujet. Enfin, le *a* démonstratif se trouve constamment employé comme préfixe. C'est ce dont on pourra juger par le tableau ci-joint, aussi bien que par les exemples que nous allons donner.

A la 1re pers. du sing. On se contente, pour tout changement, de remplacer le *Tzum* du présent et de l'imparfait de l'indicatif par ladite particule *Vuit*; ex. : *Ain-tzum-chim-xtalem* « J'aime » et *Ain-vuit-chim-xtalem* « Que j'aime, plaise au ciel que j'aime. » Nous n'aurons donc pas à entrer, de ce chef, dans de plus amples explications.

En revanche, les modifications sont plus considérables à la 2e pers.

On dit *A-vuit-a-xtalem* « Que tu aimes » par opposit. à

tzum-xtalem-a « Tu aimes. » La comparaison avec les autres personnes optatives nous prouve bien qu'ici le premier *a* répond, non pas au pronom « Tu, toi, » mais au démonstratif *o* « Il, celui. » C'est le second *a*, celui qui précède la racine verbale auquel seul appartient le sens de pronom de la 2e pers.

La 3e pers. est formée (mutatis mutandis) sur le modèle de la précédente et nous n'aurons pas à nous en occuper plus longuement. C'est *A-vuit-hu-xtalem* « Qu'il aime. »

La forme *Ao-vuit-o-ko-xtalem* « Que nous aimions » doit, en revanche, donner matière à quelques observations. Si nous la rapprochons de l'indicatif correspondant *Tzum-ko-xtalem-o* « Nous aimons, » nous remarquerons qu'elle s'en écarte sur les points suivants : 1° préfixation normale du *a* démonstratif, auquel on ajoute, particularité très importante à signaler, le pronom de la 1re pers. plur. *o*. 2° Remplacement non moins régulier du *Tzum* par *Vuit* auquel se postpose le pronom rejeté à l'indicatif, après la racine verbale. De la sorte, ledit pronom « nous » exprimé deux fois à l'indicatif se trouve l'être une fois de plus à l'optatif. Voici un exemple frappant de l'excessive complication du traitement verbal en langue mame.

Nous ne nous arrêterons point aux deux personnes suivantes *Ae-vuit-e-che-xtalem* « Que vous aimiez » et *Ae-vuit-hu-che-xtalem* « Qu'ils aiment. » Il convient de leur appliquer ce que nous avons dit de la précédente, toujours bien entendu *mutatis mutandis.*

QUÉLÈNE. Le dialecte Zotzil se borne à ajouter la finale *uc* dont il a déjà été question, aux différentes personnes de l'indicatif, et cela pour tous les temps de ce mode ; ex. *X'amui* « Tu te lèves » et *X'amuiuc* ou *X'amuyuc* « que tu te lèves. »

Le Tzendale, lui, possède une particule propre à l'optatif ou subjonctif présent. C'est *Gheye* que l'on ajoute aux différentes personnes du présent de l'indicatif; ex. : *X'pazon* « Je fais » et *X'pazon gheye,* « que je fasse. » Nous assimilerions volontiers la partie radicale de ce *Gheye* au Maya *he* « Lui, celui, quelqu'un, » et l'on aurait litt. « facere ego quidam, facere ego ille » pour « faciam. » On sait que le *h* maya qui est une gutturale aspirée se trouve normalement représenté, en Tzendale, par un *gh*; ex. Maya *Hal, halal* « Bambou,

roseau, jonquière, » en Tzendale *ghalal;* en Maya *Holcan*, nom d'une classe de guerriers, litt. « Tête de serpent; en Tzendale *Gholcham* ou *gholchan* « Soldat, héros. »

Quant à la finale *ye* ou plutôt *e*, nous l'assimilerions volontiers au *e* Maya, suffixe d'élégance, mais qui isolé a le sens propre de « Là, par là. » Quant au *y* précédent, nous n'y verrions qu'une simple lettre de liaison.

Maya. Se fait remarquer par sa manière plus artificielle et plus raffinée de former le subjonctif.

On l'obtient en intercalant entre le pronom répété, le radical verbal futur en *c*, précédé lui-même d'une voyelle variable. Le pronom préfixe est, ici, celui que Beltram désigne de l'épithète de *Primero demonstrativo*. Il ne diffère de celui que l'on postpose au parfait, p. ex. : dans *Nac-en* « Je suis monté. » qu'en ce qu'il est précédé de la lettre *T*, abréviation pour *Ti* « De, à, par, » aux deux premières personnes; ex. : *T'en nacac en* « Que j'aime » par opposit. à *Nac-en* « J'aimai. » L'origine de ce *T* préfixe a déjà été expliqué, lorsque nous avons parlé de la formation de l'indicatif présent en Guatémalien : parfois son accolement au pronom qui suit a pour résultat l'allongement ou redoublement de la voyelle initiale de ce dernier, p. ex. *Toon-nacac-on* « Que nous montions » pour *T'on nacac-on*. Une dernière différence entre le pronom du parfait de l'indicatif et de celui du présent du subjonctif, c'est qu'aux 3e pers. du premier, il consiste uniquement en un suffixe, p. ex. *Nac-i* « Il monta; » *Nac-ob* « Ils montèrent » au lieu qu'à la 3e pers. sing. subjonctive, il est marqué par le préfixe *Lay*; ex. : *Lay nacac* « Qu'il monte » et à la 3e du plur. par le préfixe *Loob*, lui-même formé de la réunion de *Lay* avec le signe de pluralité *ob*; ex. : *Loob nacac-ob* Qu'ils « montent. »

Quant au pronom suffixe, il est absolument identique à celui du parfait, sauf à la 3e pers. sing. où il disparaît entièrement; ex. : *Nac-en* « Je suis monté, » *Nac-i* « il est monté » et *Ten nacac en* « que je monte; » *Lay nacac* « qu'il monte. » La suppression de la voyelle précédant le *c* final du radical verbal a naturellement aussi bien lieu au subjonctif qu'au futur, et l'on peut dire *Ten naccech* pour *Ten nacac ech* « Que tu montes » tout comme *Bin naccech* pour *Bin nacac ech* « Tu monteras. »

Huastèque. Dans cet idiome, il ne paraît point exister, à proprement parler, de forme spéciale pour le subjonctif. Ce sont celles de l'impératif ou du futur qui en tiennent lieu. On dira, p. ex., *Tatikiatahchial* « Tu seras fait » ou *Tatikatahchial* « Sois fait, » pour « Que tu fasses. »

IMPARFAIT.

Quiché et Pokome. Ce que nous avons déjà dit, à ce sujet, nous permet de n'y pas revenir. Tous les temps du subjonctif, dans cet idiome, sont les mêmes que leurs correspondants de l'indicatif, avec la seule adjonction de la finale *tah* étudiée plus haut. Même observation pour le Pokome, qui ajoute *ta* au lieu de *tah*.

Quélène. Le rôle de ce *ta* ou *tah* semble en Zotzil dévolu à la finale *uc* dont il vient d'être parlé ; ex. : *N'imui* « Je me levai, je me levais » et *N'imuiuc*, *n'imuyuc* « Que je me levasse. » Ce temps se forme en Tzendale, d'une façon un peu différente, par l'adjonction aux diverses personnes de l'impératif de la finale *matiey* ; ex. : *Pazan* « Fais » et *Pazan matiey* « Que tu fisses. » *Matiey*, lui-même, nous paraît une abréviation pour *Matieye*. Nous avons déjà parlé tout au long de cette désinence *eye* à propos du présent du subjonctif. Quant à *ma* ou *mati*, nous y retrouvons le signe du passé Maya, p. ex. : dans *Uohelma* « J'ai su. » Mais ce *ma* du Yucatèque ne serait-il pas, à son tour, une abréviation de *mati* « Obtenu, atteint, » de *mat* « Obtenir, atteindre » qui ne s'est conservé intact, comme signe du passé, qu'en Tzendale ?

Maya forme ce temps exactement, comme le futur de l'indicatif en remplaçant l'auxiliaire *Bin* « aller » par l'auxiliaire *hi* qui ne semble autre chose que la 3ᵉ pers. sing. du prétérit du verbe *hal* « Etre. »

Aujourd'hui, sans doute, on ne rencontre plus cette forme *hi* isolée et pour « Il fut, » l'on devra dire *enhi* ; mais on ne saurait guère douter de son existence ancienne, car nous trouvons encore dans Beltran *ma hi* « il ne fut pas. » On voit que les Mayas n'étaient point absolument dépourvus d'un verbe substantif ou de quelque chose qui en tenait assez bien lieu, mais nous n'avons point à rechercher ici

l'origine du verbe *hal* ni sa signification primitive. Voici le paradigme de la conjugaison de l'imparfait du subjonctif.

Hi nacac en	« Je serais monté » « Que je sois monté »	*Hi nacac on*
Hi nacac ech		*Hi nacac ex*
Hi nacac		*Hi nacac ob.*

Le sens littéral de l'expression *hi nacac en* serait donc « Ayant été devant monter moi. »

PARFAIT PREMIER.

Identique en Maya à l'imparfait du même mode, avec cette seule différence que *hi* se trouve remplacé par ***hiuil.*** Ce dernier mot n'est que la forme dite *infinitive passée* du dit verbe *hal*. Régulièrement, elle devrait être *hiil*, mais on a naturellement dû intercaler un *u* par raison d'euphonie. *Hiuil nacac en cuchi* « Que je sois monté » peut donc se rendre au pied de la lettre par « Fuisse ascensurus ego latum. »

PARFAIT SECOND OU PLUS-QUE-PARFAIT.

Le Zotzil l'obtient en préfixant la particule *ix* déjà vue à la finale *matiey* de l'imparfait; ex. *Pazan matiey* « Que tu fisses » et *Pazanix matiey* « Que tu eusses fait. » Le Maya ajoute *ili cuchi* à l'imparfait du même mode; ex. *Hi nacac en ili cuchi*; litt. « Fuit ascensurus ego auctum latum. »

FUTUR.

Est. en Maya, tout à fait semblable au futur antérieur de l'indicatif, avec cette seule différence que le verbe prend pour racine, non pas le radical simple, mais bien le participe futur en *c* et qu'on le fait précéder de l'auxiliaire *hi*; ex. *Hi nacac en ili cochom* « Que je fusse monté. » Du reste, ce que nous avons dit antérieurement suffira pour l'analyse de ces termes.

INFINITIF.

Quiché. Ce mode n'est guère employé dans les dialectes du groupe sud-occidental, et à peine peut-on dire qu'il s'y

rencontre. Ximenes, notamment, nie absolument son existence en Quiché. De fait, il y est presque toujours rendu au moyen d'une périphrase et d'auxiliaires. Citons, p. ex. : *Ca vah qu'ilogox* « Je veux être aimé, » litt. « Nunc mea voluntas nunc diligor *ou* ego diligi, ego dilectus. »

Effectivement *Qu'ilogox* constitue la forme propre de l'indicatif présent. De même, pour *Qu'yvah x'ilogoxic* « Je voulus être aimé, » litt. « Je voulus, je fus aimé; » *Chi vah qu'inimaxic*, « Je voudrai être obéi. » C'est ainsi que le grec moderne a remplacé l'infinitif de la langue antique par le subjonctif et dit να θελω « Que je veuille, afin que je veuille » au lieu de θελειν. Nous ne conclurons point, à coup sûr, de cet exemple que le Quiché ait perdu l'usage de l'infinitif qui aurait été en vigueur au sein de l'idiome primitif dont il est issu.

D'ailleurs, si l'emploi de l'infinitif apparaît rarement en Quiché, il s'en faut néanmoins qu'il soit sans exemple. Nous le rencontrons notamment dans les phrases suivantes, extraites du *Livre sacré* par l'abbé Brasseur.

Qu'e rah akanic chu-vi ha « Ils voulaient monter sur les maisons; » *Qu'e rah akan chu-vi che* « Ils voulaient monter sur les arbres; » *Qu'e rah oc patul* « Ils voulaient entrer dans les cavernes, » etc.

Il est vrai que tous ces exemples tirés exclusivement de la conjugaison transitive ne prouveraient point, d'une façon absolument péremptoire, l'existence de ce mode à l'intransitif. Aussi, le savant abbé nous cite-t-il une autre forme d'infinitif, essentiellement intransitive, mais qui ne ressemble pas mal a un gérondif. On l'obtient en fesant préceder la racine verbale, de la particule génitive ou dative *chi*, laquelle se rapproche un peu, dans le cas présent, du *To* anglais. L'abbé Brasseur cite la forme *chi logonic* qu'il regarde comme parfaitement identique pour le sens à l'anglais *To love*. En outre, il existe, en Quiché, des formes intransitives qualifiées de *Supins*, telles que *Log ulogoxic* « Digne d'être aimé; » *log R'ilic* « Digne d'être vu » et qui mériteraient certainement d'être plutôt considérées comme infinitives. *Log ulogoxic* se pourra traduire litt. par « *Dignum sui videri*, digne de soi être vu » et il convient de la rapprocher quant au procédé de formation de la phrase *Log uau* « Digne du collier,

du pouvoir souverain » dans laquelle *Au* « Collier d'or » (c'était l'insigne royal comme l'*Uraeus* en Egypte, la tiare en Chaldée, le bandeau en Macedoine, la pourpre à Rome, la couronne et le sceptre dans l'Europe moderne) ne joue certainement point le rôle de Supin.

Maintenant, devons-nous nous ranger de tous points à l'opinion de l'abbé Brasseur et reconnaître, pour de vrais infinitifs, les formes par lui données comme telles ? Nous ne pensons pas qu'il convienne de le faire, au moins sans quelques réserves. Sans doute, les formes en question rendent parfois littéralement notre infinitif, mais elles pourraient le plus souvent être considérées comme l'équivalent d'un participe, des modes désignés par les grammairiens latins sous le nom de Gérondif et de Supin. Ne l'oublions point, ce qui caractérise les dialectes agglomérants, tels précisément que ceux du Centre Amérique, c'est la classification incomplète des parties du discours. Elles ne sont jamais ou presque jamais clairement distinguées l'une de l'autre et il ne faut point demander, à leur système grammatical, cette méthode rigoureuse qui fait la supériorité de celui des idiomes à flexion.

Quant au *ic* enclitique final, nous en avons assez parlé plus haut pour n'avoir point à y revenir ici.

Les particules servant à marquer les temps de l'infinitif sont, en général, identiques à celles que l'on emploie dans la conjugaison verbale. Peut-être y aurait-il exception pour une forme de passé dont il sera question à propos de la conjugaison transitive.

Lorsque le verbe substantif n'est exprimé qu'implicitement, c'est l'adjectif muni des particules conjugatives qui marque l'infinitif. Ex. : *Ca v'ah in utz* « Quiero ser bueno, » litt. « Je désire moi bon. » Il peut même prendre la particule *Ta* du subjonctif: ex. : *Ca v'ah Tiox oh-ta gemal* « Dieu veut que nous soyons humbles. » — *Ca v'ah at-ta utz* « Je veux que tu sois bon, » litt. « Je veux que toi bon, » — *C'ahauax chyvech yx-ta nimanel upixab Tiox* « Conviene que vosotros seais obedientes al precepto de Dios. »

On remarquera que le soi-disant infinitif du Quiché ne s'emploie guère que régi par des verbes impliquant volonté, désir, tels que *ah*, ou nécessité, tels que *Ahauax* « Oportet,

es menester, » Mais *Ahauax* a pour caractère distinctif d'exiger l'emploi de la particule dative *chi* ou *chy* qui se place avant le pronom régi ou la racine verbale. C'est ce dont on peut juger par le dernier exemple que nous venons de citer. Les autres verbes ne comportent pas l'emploi de ce *chi*, du moins avec le verbe être sous entendu.

MAM. Le Mam nous offre les racines verbales en *em* et en *im* que nous avons déjà signalées dans *xtalem* et *xtalim*. Le radical en *em* s'emploie au présent, à l'imparfait et au futur de l'indicatif, ainsi qu'au présent et à l'imparfait du subjonctif. Celui en *im* est usité au parfait et au plus-que-parfait de l'indicatif. D'un autre côté, Reynoso nous donne la forme *xtalem* comme équivalent de l'infinitif espagnol « amar » c'est-à-dire d'un infinitif présent. Par contre, *xtalim* que l'on ne nous montre point isolé répondrait à un passé du même mode. Ces deux formes n'auraient-elles point également la valeur de deux participes l'un du présent, l'autre du passé ? La chose est fort possible, assez probable même, mais le défaut de renseigments suffisants ne nous permet pas de trancher la question. Nous verrons plus loin la conjugaison transitive se distinguer de l'intransitive, spécialement par la chute de ce *m* final, dont l'origine semble, nous le reconnaissons, assez obscure.

QUÉLÈNE, MAYA et HUASTÈQUE. La forme primitive de ce mode, du moins pour le présent, dans tous les dialectes du groupe septentrional ou Mam-Huastèque, semble avoir consisté dans la racine suivie de la finale *el;* et cela pour la voix transitive, aussi bien que pour la voix intransitive ; ex. : en Quélène *Pazel* « Facere, facere hoc. » Le Huastèque donne parfois à l'infinitif présent, pour les deux voix, la finale *al;* p. ex. *Tahchial* « Faire, le faire. » Cela n'a rien de surprenant dans un idiome où la conjugaison est presque toujours la même, et pour le transitif et pour l'intransitif. En Maya, au contraire, l'emploi de la finale liquide paraît, nous l'allons voir tout à l'heure, soumis à des lois beaucoup plus compliquées. Du reste, dans cette langue, l'infinitif intransitif présente des formes variables suivant les règles propres à chaque conjugaison ou sous-conjugaison, dont nous avons parlé plus haut. Ainsi du radical *Cicil*, on formera *Cicilancal* « trembler » et non point *Cicilal* ou *Cicilil*, avec observation des lois de l'écho vocalique,

Quoiqu'il en soit, la voyelle précédant le *l* final est soumise dans certains cas aux règles de ce dit écho. Dans certains autres, elle paraît régie par une loi de dissemblance dont nous allons parler tout à l'heure, Parfois, enfin, lorsque cette voyelle est un *i*, elle reste invariable.

Il y a lieu à application de l'écho vocalique, lorsque le *l* final précédé de sa voyelle indique un substantif abstrait ; ex. : *Nohol* « Grandeur, » du radic. *Noh* « Grand ; » *Lobol* « méchanceté, » du radic, *Lob* « malus. » Précédé du *u* possessif, ce substantif abstrait s'emploie comme superlatif absolu ; ex. ; *Unohol* « Le plus grand, » litt. « Sa grandeur ; » *Utibilil* « Le meilleur, » litt. « Sa bonté. » Non pourvu de cet *u* préfixe, ledit substantif abstrait constitue l'infinitif de l'intransitif, car celui du transitif se trouve formé, on le verra tout à l'heure, d'une façon notablement différente. Citons, p. ex. : *Nacal* « monter ; » *Cimil* « mourir ; » *Emel* « descendre. » Cette confusion entre les formes substantives et verbales n'est pas rare au sein des dialectes agglomérants et le Basque nous en offre un exemple bien frappant.

Dans ce dernier idiome, la finale *Te* ou *Tze* sert à composer des infinitifs aussi bien que des noms ; Ex. : *Sagartze* « Pommier » de *Sagarra* « La pomme » et *Laguntzea* « Accompagner, » de *Lagun* « Compagnon. »

Au contraire, il y a dissemblance vocalique, lorsque la désinence à *l* final sert à former des noms d'agents ; dans ce cas, l'on fait précéder la liquide en question d'un *u*, si la voyelle radicale du mot ou plutôt du participe présent est *a*,*e* ou *i* ; ex. : *Ahɔa*, « donnant » et *Ahɔaul* « donateur ; » *Ahlzen* « nourissant » et *Ahtzenul* « nourricier. » Par contre, ladite lettre sera *i*, lorsque la voyelle fondamentale se trouve un *o* ou un *u*, ex. : *Ahpulil* « Porteur, » de *Ahpul* « Emportant ; » *Ahlohil* « rédempteur » de *Ahloh* « rachetant, » etc.

Enfin, si la désinence en *l* sert à marquer le nom défini ou collectif, le moyen employé pour faire quelque chose, l'endroit où gît un objet, la voyelle précédente sera invariablement *i* ; ex. : *Yanil* « La place où il y a » de *Yan* « Avoir, il y a ; » *Uchucil* « Ce avec quoi l'on peut. » du radic. *Uchuc* « Pouvoir, » comme dans la phrase suivante »

Uchucil abotic appax tin yum « Ce avec quoi tu peux payer mon père. » De même, dans les phrases suivantes *Uohel Batabil Pedro* « Je sais que le capitaine, c'est Pierre, » de *Batab* « Capitaine ; » *Uohel huntulil Dios* « Je sais que Dieu est l'être unique, » de *Huntul* « Unique ; » *Uinicil* « Humanité, » de *Uinic* « Homme. » Ne disons-nous pas par une métaphore analogue en français « L'homme est mortel » pour « Tous les hommes sont mortels ? » Cf. le Mam *Kimil* « Le mort, » du radic. *Kim* « mori. »

Quoiqu'il en soit, l'on voit que les dialectes du groupe septentrional ou Mam-Huastèque qui font un usage régulier de l'infinitif se montrent par là même très supérieurs à ceux du groupe méridional ou Pokome-Guatémalien, lesquels ne se trouvent pas dans le même cas. Entre tous les dialectes septentrionaux, le Maya nous apparaît comme le plus parfait, sur ce point, puisque seul, il distingue nettement l'infinitif du transitif de celui de l'intransitif.

Dans cette désinence en *l*, comme dans celle en *c* où la lettre précédente varie suivant les exigences de l'écho vocalique, la voyelle joue évidemment le rôle d'une ligature euphonique. Il n'y a que la liquide qui soit une lettre radicale. Nous y verrions volontiers une simple abréviation du monosyllabe Maya *La* « Lieu, place, ici, celui-ci, ceci » d'où les formes composées ou dérivées *Laé* « C'est bien lui ; » *Laiil* « substance ; » *Laili* « même, de même nature ; » *Lailo* ou *Lélo* « Il, lui, le, » etc., etc.

L'infinitif intransitif du Maya forme son passé en ajoutant la finale *il* au passé défini de la 3ᵉ pers. sing. qui est en *i* ; ex. : *Naci* « Il monta » et *Naciil* « Etre monté. » La lettre précédant le *l* final doit toujours être un *i*, conformément aux règles de l'écho vocalique, puisque c'est cette même voyelle qui, forcément, termine le radical verbal.

Quant à l'infinitif futur du même idiome, on l'obtient en ajoutant la même finale *it* au *Bin* employé comme auxiliaire devant la racine verbale en *ac* ; ex. : *Bin nacac* « Il montera » et *Binil nacac* « Devoir monter. »

Disons un mot maintenant du prétendu infinitif futur du Tzendale, *Xpazonto*, litt. « pour faire moi, » indiqué par l'abbé Brasseur. Cette forme composée de la finale future *to*, de la préfixe temporelle *x* et du thême *Pazon* « Je fais »

ne serait, en tout cas, qu'une forme infinitive tout spéciale, dans le genre des formes portugaises *Estarmosnos* « Nos esse; » *Estardesvos* « Vos esse. » Mais nous devons faire observer que ledit abbé nous avait déjà donné précédemment *Xpazonto*, comme la 1re pers. sing. du futur de l'indicatif, et par le fait, elle n'est point autre chose.

GÉRONDIFS ET SUPIN.

Certaines des formes de l'infinitif Quiché données par l'abbé Brasseur qui les rapproche de l'infinitif anglais précédé de la préposition *to* mériteraient, sans doute, d'être rapprochées aussi des gérondifs latins.

Ce que Beltran, de son côté, qualifie de gérondifs et supins en Maya, n'est autre chose que l'infinitif précédé au génitif du *U* préfixe possessive et, pour les autres cas, de la particule *Ti* déjà vue; ex. : *U nacal* « De monter; » *Ti nacal* « A, pour monter; » *Naczabal* « Etre monté » et *Ti naczabal* « A, pour être monté. »

PARTICIPES.

L'étude des formes participielles au sein des dialectes dont nous nous occupons trouvera mieux sa place dans un mémoire sur la formation des mots, l'emploi des préfixes et suffixes, que dans le présent travail. D'ailleurs, comme nous venons de le dire, la distinction entre l'infinitif et le participe ne semble pas toujours très aisée à faire. Nous nous bornerons, en tout cas, pour aujourd'hui, à l'analyse de quelques formes indiquées, mais à tort par Beltran, comme constituant en Maya, de véritables participes. Ce sont, en réalité, plutôt des noms ou adjectifs verbaux que toute autre chose. Citons, p. ex., le prétendu participe présent et futur à la fois, *Ahnacal*. Comme s'il avait tenu précisément à faire sentir ce que son mode de classification offre de peu satisfaisant, notre auteur le traduit par « El que sube, el que subia, » *Ah*, en effet, est une préfixe marquant possession; citons, p. ex. : *Ahbab* « rameur, » litt. « Qui domine sur l'écume » de *bab* « Spuma. »

Est-ce que nous dirons en français que notre mot *ascen-*

l'indicatif futur. Au contraire, elle est pour les temps correspondants *on* avec le verbe pris intransitivement; ex. : *Ca*

ENT.

GROUPE NORD ORIENTAL

QUÉLÈNE			MAYA					HUASTÈ…
Dial. Zotzil		Dial. Tzendale	Forme vocalique		Forme consonnante ou normale		Forme verbisée	
…nsonnante Forme	Forme vocalique		1° pure	2° mixte	A radic. non terminé en *n*	A radic. terminé en *n*		
Ghpaz « Je le …ais. »	*Gheal*, « Je le dis. »	*Qpaz*, « Je le fais. »	*Uohel* « Je le sais. »	*Ualic*, *Ten ualic*, *ten alic*, *tenciin ualic*, *ten c'ualic*. « Je le dis. »	*Ten cambezic* ou *Ten cambzic* « Je l'enseigne, je l'instruis. »	*Ten mentic*. « Je le fais. »	*Ten bataben*. « Je suis un chef. »	*Na… utahc… na… intah…* « Je le f…
X'apaz	*X'avval*, *x'aval*.	*X'apaz*.	*Auohel*.	*Aualic*, *Tech aualic*, *tech alic*, *techciin avalic* ou *alic*, *tech c'in aualic* ou *alic*, *Tech ca'ualic* ou *c'alic*.	*Tech cambezic* ou *cambzic*.	*Tech mentic*.	*Tech batabech*.	*Tat… atach…* ou *ittahch…*
Zpaz	*X'al*.	*Zpaz*	*Yohel*.	*Yalic*, *lay yalic* ou *alic*, *lay ci, in ualic*, etc.	*Lay cambezic*, *lay cambzic*.	*Lay mentic*	*Lay batablo*	*Yay… intahc…*
…hpaztic	*Ghealtic*.	*Qpaztic*	*Caohel*, *cohel*.	*Calic*, *Toon calic*, *Toon c'alic*, etc.	*Toon cambezic*, *toon cambzic*.	*Toon mentic*.	*Toon batabon*.	*Huah… yatahc…*
…apaztic	*X'avvaltic* *x'avaltic*.	*x'qpazic*	*Auohelex*	*Aualex*, *Teex alic* ou *aualic*, *teex c'inaualex* ou *alic*, etc.	*Teex cambezic* ou *cambzic*.	*Teex mentic*.	*Teex batabex*.	*Xa… yatahc…*
…paztic.	*X'altic*.	*Zpaz*, *Yac zpaz*.	*Yohelob*.	*Yalob*, *loob yalic*, *loob cin yalic*, etc.	*Loob cambezic* ou *cambzic*.	*Loob mentic*.	*Loob batabob*.	*Bab… tach…*

chons, p. ex. : *[illegible]* « rameur, » litt. « qui [illegible]
l'écume » de *bab* « Spuma. »

Est-ce que nous dirons en français que notre mot *ascen-*

seur constitue un participe? Les formes passées du passif telles que *Nacan* « Ce qui est monté, » *Tzolan* « Comput, ce qui est compté » auraient plus l'apparence des participes. Ce sont des termes rentrant à peu près dans la même catégorie que nos expressions françaises « Un *prêté*, un *reçu*, un *récépissé*, un *manger*, etc., etc. » Quant à cette désinence *an*, elle nous fait tout l'effet de n'être autre chose que le radical du verbe Maya *Anal* « Stare, adesse, » dont il a déjà été question.

CHAPITRE II.

CONJUGAISON TRANSITIVE.

Nous avons déjà parlé des différences essentielles qui séparent cette conjugaison de la précédente, et n'y reviendrons point, du moins pour le moment. Certaines particularités de détail seront étudiées dans le cours du présent travail. Rappelons toutefois une observation déjà faite plus haut, c'est que la présence du pronom régime de la 3e pers. sing. qui caractérise le transitif n'existe point accusée d'une façon directe, au moyen d'un élément formel, mais seulement indiquée par l'ensemble du traitement verbal. Cette particularité peut déjà être considérée comme la preuve d'un certain degré de développement linguistique atteint, par les idiomes en question.

(Voyez le tableau ci-contre).

INDICATIF.

PRÉSENT.

GUATÉMALIEN. Diffère du même temps de l'intransitif par la substitution de la forme oblique ou possessive du pronom à la forme directe; Ex. : *Qu'ilogon* « J'aime, » litt. « Nunc ego amans » et *Ca nulogoh* « Je l'aime; » litt. « Nunc meum amans *ou* amare. » De plus, la finale de la racine verbale est toujours *h* précédé d'une voyelle, du moins pour le présent et l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif, ainsi que pour l'indicatif futur. Au contraire, elle est pour les temps correspondants *on* avec le verbe pris intransitivement; ex. : *Ca*

logon « il aime, » *ox* pour le verbe passif; ex, : *C'ulogox* « Il est aimé » et enfin, elle disparaît d'ordinaire, si le verbe est neutre ; ex. : *Qu'inul* « J'arrive. » Nous n'avons point à rechercher ici l'origine de ces désinences. Il en sera question à propos de la formation et de la composition des mots.

Ajoutons que les consonnes finales des pronoms s'enlèvent bien plus volontiers au transitif qu'à l'intransitif. Ainsi, l'on a *C'alogoh* « Tu l'aimes ; » *Qu'ylogoh* « Vous l'aimez, » par opposit. à *C'atlogon* « Tu aimes ; » *Qu'yxlogon* « Vous aimez. » Enfin, à la 3ᵉ pers. sing., le transitif emploie toujours le pronom, ce qui n'a pas lieu pour l'intransitif ; ex. : *C'ulogoh* « Il l'aime ; » litt. « Nunc suum amare » et *Ca logon* « Il aime ; » litt. « Nunc amare *ou* amans. » La 3ᵉ pers. plur. *Ca quelogoh* « Ils aiment » mérite certainement d'attirer notre attention. Ce *que*, différent par son origine du *e*, signe de la 3ᵉ pers. plur. intransitive, paraît, et cela, pour des raisons qui seront exposées plus loin, un emprunt fait à la langue mexicaine. Il convient, sans doute, de le rapprocher du *ke* de la conjugaison Mame, du *ki* ou *ki-tak* du Pokome dont nous avons déjà parlé, et dont il sera d'ailleurs encore question plus loin.

Une particularité d'importance capitale à signaler, c'est la distinction très tranchée pour la voix transitive entre les formes consonnante et vocalique du pronom. Elle existe, on le sait également, pour le pronom possessif accolé au verbe, et cela se conçoit, du reste, facilement, ledit possessif étant plus souvent terminé par une voyelle que le pronom personnel, et par suite plus sujet à subir l'élision ou même à devenir entièrement méconnaissable. Voici en quoi consistent ces modifications.

Le pronom *nu* « moi, mien » devient *v* devant le verbe à voyelle initiale ; ex. : *Ca nulogoh* « Je l'aime » *Ca voyobeh* « Je l'attends. » Dans les mêmes circonstances *a* « Toi, tien » devient *av* et *u* « lui, sien » se change en *r*. *Ka* « nous, notre » et *que* « eux, leurs » perdent leur voyelle finale et subissent parfois un léger changement, purement orthographique d'ailleurs et qui ne modifie en rien la prononciation.

Enfin, le *y* « vous, votre » dont la forme primordiale et plus complète, telle qu'on la rencontre à l'intransitif est *yx*,

devient *yv*. Pour se bien rendre compte de toutes ces mutations, il suffira de jeter un coup d'œil sur le tableau ci-joint.

Nous avions d'abord voulu voir dans *nu*, une abréviation pour *in-u*, litt. « moi, le sien ; mei illud. » La comparaison avec les formes pronominales nous a prouvé le peu de justesse de cette hypothèse. La semi-voyelle *v* en Quiché, et sans doute aussi dans plusieurs dialectes congénères, se trouve volontiers prise comme simple lettre euphonique, et parfois même tient la place d'une ancienne consonne qui a disparu au transitif. Citons, par exemple, les formes *C'avoyobeh* « Tu l'attends » (pour *C'atoyobeh*) — *Qu'yvoyobeh* « Vous l'attendez » (pour *Qu'yxoyobeh*). Nous devons donc admettre par voie d'analogie que le *v* de *C'avoyobeh* est, lui aussi, purement euphonique. Quant au radical *in*, il a complètement disparu On le retrouve en partie, il est vrai, dans la forme *nuv* « moi, mien, » mais qui paraît fort peu usitée. Cette élimination de radicaux au commencement d'un composé dont on citerait peu d'exemples à coup sûr dans les langues de l'ancien monde, se rencontre parfois assez fréquemment dans celles de l'Amérique. Ajoutons que ce *v* signe ou plutôt substitut du pronom de la 1[re] personne se retrouve en Maya, sous la forme *u*, par exemple dans *Uokol* « mon pleur, mes larmes. » Il ne faut pas le confondre avec le *u* signe de la 3[e] personne en Maya, en Quiché, et parfois aussi en Mam, mais dont l'origine, nous l'allons voir à l'instant, semble toute différente.

La 3[e] personne est *u* devant une consonne, *R* devant une voyelle ; exemple : *C'ulogoh* « Il l'aime » ; *Ca royobeh* « Il l'attend ». La forme primitive et intégrale était évidemment *Ru* que conserve encore le Pokome. Dans les dialectes du groupe oriental, le *r* se transforme régulièrement, on le sait, en *y* ou *i* semi-consonne à moins qu'il ne tombe complètement. Aussi, ce *ru* primordial apparaît-il en Mam sous les formes *u* et *hu* (avec *h* euphonique préfixe). Il devient, suivant l'occurence, *y* ou bien *u* en Maya, exemple : *Yohel* « Il sait ; » *Uba* « Lui-même ».

Les autres formes ont déjà été étudiées plus haut et nous n'aurons pas à nous y arrêter ici.

Le Cakchiquel et le Zutuhil remplacent les particules *Ca*, *C'* du Quiché par la préposition *Ti*, identique sans doute

pour le sens et l'origine au *Ti* « à, vers, pour » du Mam, du Cakgi, du Maya, et que ces deux derniers idiomes emploient aussi, nous l'allons voir tout à l'heure, à certains modes de la conjugaison et spécialement de la conjugaison transitive. Ce *ti* d'ailleurs souffre l'élision de la voyelle dans les mêmes circonstances que le *ca* du Quiché ; exemple : en Quiché, *C'aganeh* « Tu l'affectionnes » ; en Cakchiquel et en Zutuhil *T'a ganeh*. Il faut remarquer qu'à la premiere personne du singulier de la forme consonnante, les deux derniers dialectes emploient la forme *in* au lieu du *Nu* possessif, lequel semble leur faire défaut ; ils disent par exemple *T'inganeh* « Je l'affectionne » au lieu de *Ca nuganeh* qui serait la forme quichée.

Enfin, le Cakchiquel et le Zutuhil font volontiers précéder les diverses personnes de l'indicatif présent d'une préposition qui ajoute peu de chose au sens, mais est censée donner plus d'élégance au langage. Elle diffère d'un de ces dialectes à l'autre, puisqu'elle est *Tan* en Cackchiquel et *Can* en Zutuhil. Exemple : *Tan t'inlogoh* ; *Can t'inlogoh* « Je l'aime ». Il a, du reste, été tout au long question de cette particularité à propos de la coujugaison intransitive.

Cakgi. La première personne du singulier *T'in*, par exemple dans *T'intzibac* « Je l'écris », doit être rapprochée des formes Cakchiquèle et Zutuhile correspondantes. La seconde personne *Atzibac* ou *Tatzibac* « Tu l'écris » semble, comme à l'intransitif, nous offrir parfois uue sorte de redoublement du pronom (*Ta* pour *at-a* ou *at-at*) ; litt. « Toi, tu l'écris ». Pour la troisième, qui est *C'utzibac* « Il l'écrit », elle paraît d'une explication plus difficile. *C'* est, sans doute, ici pour *Ca*. L'on devrait donc admettre en Cakgi, l'emploi simultané des deux préfixes de présent *Ca* et *ti* du Quiché et du Cakchiquel.

Puisque *Catzibac* ou *gatzibac* représente une première personne du pluriel, l'analogie avec les autres idiomes congénères, nous autorise à voir dans le *ca* ou *ga* de *gatzibac*, le représentant du Quiché *ka* « nous ».

Etzibac « vous écrivez » non plus qu'*Itzibaceb* « Ils écrivent » ne donnera lieu à aucune observation. Rappelons, à ce propos, ce qui a déjà été dit au sujet de la conjugaison intransitive.

Pokome. Offre de nombreuses affinités avec le Guatémalien; seulement ses formes semblent un peu plus archaïques, et le signe du présent est *in* souvent abrégé en *n*; exemple : *N'alocoh* « tu l'aimes »; *In rivireh* « Il l'entend. » La voyelle du pronom s'élide comme en Quiché et l'emploi de la semi-voyelle *v* est fréquent dans les deux langues; exemple : le Pokome *N'avivireh* « Tu l'entends » et le Quiché *C'avoyobeh* « Tu l'attends ». L'origine de ce *n* ou *in* comme signe du passé est fort obscure. Nous la rapprocherions volontiers du *n* qui marque l'imparfait en Zotzil, et dont nous avons déjà parlé plus haut, si ces deux idiomes n'appartenaient pas chacun à un groupe différent de la même famille. La forme *N'ulocoh* « Je l'aime » peut donner lieu à quelques difficultés. Au premier abord, il semblera difficile d'y reconnaître d'autres éléments que dans le Quiché *Ca nulogoh* qui possède juste le même sens. Toutefois, nous ne saurions nous ranger à cette manière de voir. Dans le Quiché *Ca nulogoh*, l'on doit évidemment considérer *nu* comme indiquant le pronom de la première personne du singulier. Il en est tout autrement de la même syllabe en Pokome. Nous y découvrons deux éléments fesant partie chacun d'un mot différent, d'abord le *n*, signe de temps correspondant au *Ca* du Quiché, *Ti* du Cakchiquel et du Zutuhil, *T'* du Cakgi et, en second lieu le *u* équivalent du *v* Quiché, dans *Ca voyobeh* « Je l'attends » et qui, seul, marque la première personne. L'existence d'un thême possessif *nu* qui a dû exister jadis au sein de la langue Maya-Quiché primitive semble ne s'être plus conservé qu'en Quiché. On ne le rencontre même plus dans les dialectes Guatémaliens les plus voisins du Pokome, mais, en admettant même qu'il ait existé autrefois dans ce dernier idiome, on conçoit que le voisinage de la nasale temporelle ait fait promptement tomber celle qui marquait le pronom de la première personne. Nous avons assez parlé précédemment des autres pronoms verbaux pour ne point y revenir ici.

Mam. Nous avons déjà signalé en parlant du pronom *Ti* « Toi » du Pokome; du *que* ou *qui* « Eux, ils » du Quiché et du Pokome, le peu de ressemblance qu'offrent ces formes pronominales avec celles des dialectes congénères et, au contraire, leur extrême affinité avec les formes mexicaines

était, à notre avis, une preuve de ces emprunts étranges faits par certains idiomes à d'autres langues de famille toute différente et dont nos dialectes européens ne nous offriraient guère d'exemple. Le même phénomène va se retrouver en Mam, mais sur une échelle bien plus vaste encore. Reynoso ne nous donne pas le paradigme complet de la conjugaison de l'indicatif présent transitif en langue mame, ainsi qu'il le fait pour la conjugaison intransitive, mais il nous indique d'une façon assez vague, d'ailleurs, de quelle manière il se forme. C'est d'abord, nous explique-t-il, en préposant la particule *Tzum* déjà étudiée plus haut, puis en lui ajoutant le possessif que l'on fait suivre de la racine verbale indicative.

Le vieux missionnaire nous semble tomber une fois encore ici dans un défaut qui lui est assez habituel. En effet, il existe d'assez nombreuses formes de pronom possessif en langue mame. Rien que pour la première personne, nous avons les expressions *vu*, *vua*, *vue*, *vui* et *na*, *ne*, *ni*, *no* « mon, mien », variables suivant les cas, et spécialement suivant les exigences de l'écho vocalique, et ainsi pour les autres. Laquelle de ces formes, par exemple, emploierons-nous après *Tzum*, car il semble fort peu probable *à priori*, que l'on puisse faire usage indifféremment de l'une ou de l'autre d'entre elles? Heureusement, la comparaison avec les autres modes et temps nous permet de corriger ce qu'offrent de peu précis les renseignements fournis par l'auteur et de juger par ce qu'il dit de ce qu'il aurait dû dire. Précisément le parfait et le futur de l'indicatif, le parfait du subjonctif à la voix transitive ont tous recours aux mêmes affixes possessives. Ce sont *Ni* pour la première personne du singulier; *Ti* pour la deuxième et la troisième; enfin *Ki* pour les trois personnes du pluriel. Mais ces formes pronominales diffèrent essentiellement de celles qui sont en usage dans les autres dialectes de la famille Maya-Quiché, et au contraire elles se rapprochent singulièrement de celles que nous trouvons en vigueur dans la conjugaison mexicaine. C'est un point sur lequel nous aurons à revenir en traitant du parfait.

QUÉLÈNE. Dans le dialecte Zotzil, l'analyse du verbe transitif est parfois rendue difficile par l'existence de cer-

taines lois phonétiques, fort peu étudiées, on peut bien le penser, jusqu'à ce jour. Ainsi que nous l'avons vu, en parlant de la conjugaison intransitive, c'est le *x* préfixe qui marque le présent. Nous n'hésitons pas, on l'a déjà vu, à le rapprocher du *Ca* quiché, avec adoucissement de la gutturale en chuintante. Au transitif, il s'élide le plus souvent par euphonie et à cause de la présence de la gutturale ou sifflante qui suit. A la première personne du singulier, *ghpaz* « Je le fais » ayant, pour le motif qui vient d'être indiqué, rejeté le *x* préfixe, il ne reste plus que *gh*, signe de la première personne, et le radical verbal *paz* « faire ».

Nous ne retrouvons point d'analogue au *gh* Quélène, comme signe de la première personne du singulier, dans aucun des dialectes congénères, mais, en revanche, il nous rappelle beaucoup le *Ka* du Quiché, *Ca* du Maya, employé comme répondant à notre pronom « nous, » spécialement pour la conjugaison transitive. Le Zotzil n'aura donc fait que donner un sens singulier à la forme personnelle qui d'abord exprimait la pluralité. Ceci n'offre rien d'ailleurs de trop surprenant. Est-ce que le Français n'a pas son « vous » singulier? L'Allemand ne nous offre-t-il point son *Sie*, litt. « Eux » pris comme équivalent de notre « vous » respectueux? Enfin, l'Esthonien dira d'ordinaire *Meie* « nous » pour *Minnae* « Je, moi ». Ajoutons que cet emploi de la gutturale, comme marque de première personne du singulier se retrouve encore en Zotzil dans les formes telles que *Ghtuc* « moi seul »; *Cuum* « mon ». En revanche, l'ancien pronom à nasale finale reparaît à l'état isolé, par exemple dans *Hon* « Je, moi » à rapprocher du *In* Maya et Quiché. Nous verrons tout à l'heure comment l'on s'y prend pour marquer la première personne du pluriel.

Dans *X'apaz* « Tu fais, » l'on voit reparaître le *x* signe du temps, parce que le *a* indice du pronom de la 2[e] pers. sing. n'exige point sa suppression.

C'est *z* (avec disparut. du dit *x*) qui marque la 3[e] pers., ex. : *Zpaz* « Il fait. » On le trouve employé même avec le nom, ex. : *Znaà* « Sa chair » de *naà* « chair. » Nous ignorons d'où il provient et ne lui connaissons point d'analogue dans les dialectes congénères.

Les trois personnes du pluriel ne diffèrent de celles du

singulier que par l'adjonction de la finale *tic*, ex. : *Zpaztic* « Ils le font; » *X'altic* « Ils le disent, » (euphoniq. pour *Xzaltic*). Il y a tout lieu de penser que ce *tic* est pour une forme primitive *chic*, déjà expliquée plus haut. C'est la présence du *l* ou du *z* comme finale de la racine verbale qui aura amenée la mutation du *ch* en *t*.

Nous avons déjà fait observer que cette finale *tic* ou *chic* appartient en propre, plutôt au pronom qu'au verbe, et qu'à la rigueur, on devrait écrire *Gh-paz-tic* « Ils le font. » C'est un exemple d'encapsulation analogue à celui que présente le Pokome *Ki-tziquin-tac* « Leur oiseau, » pour *Kitac Tziquin*, et le Maya *A-mehen-ob-ex* « Tes enfants » pour *Aex mehenob*.

Quant au Tzendale, il s'écarte fort peu dans le traitement de l'indicatif présent du transitif, comme dans celui des autres temps et modes appartenant à cette conjugaison, du Zotzil. Les deux personnes *X'apaz* « Tu le fais ; » *Zpaz* « Il le fait ; » sont absolument identiques. La différence est encore bien légère pour la 1re pers, sing. Le *gh* Zotzil se trouve simplement remplacé par un *q*, lequel lui est peut-être même identique pour le son ; En Tzendale *Qpaz* « Je le fais, » pour *Ghpaz*; *Qpaztic* « Nous le fesons » pour *Ghpaztic*. Nous n'aurions donc affaire ici qu'à une simple variante orthographique. A la 2e pers. plur. le Tzendale conserve le *x*, signe du temps, que laisse parfois tomber le Zotzil, et dit *Xqpazic* « Vous le faites, » au lieu de *X'apaztic*. Il peut, du reste, employer même à la 1re personne, la particule *Yac*, inconnue du Zotzil, du moins dans ce cas, et dire *Yac qpaztic*.

La 2e pers. laisse tomber le *t* de la finale *tic* et se présente sous la forme *X'apazic* « Vous le faites. » Du reste, ce même phénomène se produit parfois pour la 2e pers. plur. du Zotzil ; ex. : *Laghavvalic* ou *Laghavalic* « Vous l'aurez dit, » pour *Laghavaltic*, *Lagharvaltic*.

Enfin, la 3e pers. pluriel du Tzendale est soit *Zpaz*, comme au singulier Zotzil, soit *Yac Zpaz* « Ils le font, » avec la particule déjà mentionnée. Du reste, on retrouve certainement en Quélène des indices de la distinction établie entre le traitement vocalique et le traitement consonnant de la conjugaison. Moins marquée peut-être qu'en Quiché, elle

l'est cependant un peu de la même façon, Le *a*, pronom de la 2e pers. p. ex. dev. une voyelle, prend un *v* ou un double *v* euphonique, comme lettre de liaison; citons p. ex. le Zotzil *X'avval* ou *X'aval* « Tu le dis; » *X'avalic* ou *X'avvaltic* « Vous le dites » par oppos. à *X'apaz*, *X'apaztic* « Tu le fais, vous le faites. »

MAYA. Nous rencontrons, dans cet idiome, plusieurs paradigmes bien tranchés, même pour le présent de l'indicatif. Ils se divisent en deux principaux, celui des verbes à conjugaison vocalique et celui des verbes appartenant à la conjugaison consonnante, ou pour parler plus exactement, normale.

On les devra répartir eux-mêmes en plusieurs sous-groupes: le paradigme à conjugaison vocalique, exclusivement formé d'une partie des verbes transitifs à voyelle initiale, est soit vocalique pur, soit mixte. Nous qualifierons de verbes à conjugaison vocalique pure, ceux qui forment leur indicatif présent, au moyen du pronom, appelé par Beltran, *Quarto mixto*, qui est préfixe pour les personnes du singulier et la 1re du pluriel, incorporé pour les deux suivantes; ex. : *Uohel* « Je le sais; » *Auohel* « Tu le sais; » *Yohel* « hoc scit; » *Caohel* ou *Cohel* « hoc scimus; » *Auohelex* ou *Au-ohel-ex* « hoc scitis » et *Yohelob* ou *Y-ohel-ob* « hoc sciunt. »

Dans le paradigme à conjugaison mixte, nous rangeons certains verbes à voyelle initiale qui peuvent indifféremment suivre le traitement vocalique ou le traitemeut normal. D'ordinaire, même conjugés à la façon vocalique, ils prennent, au moins à la 1re pers. du sing., la finale *ic*, signe habituel du traitement normal. Nous pouvons citer comme exemple le verbe *Al* « dire, » lequel donne *Ualic*, *Ten alic*, ou même avec redoublement du pronom *Ten ualic* « Je le dis; » *Loob alic* ou bien, avec encapsulation, *Yalob* « Ils le disent. »

Souvent, avec ces verbes appartenant au double paradigme vocalique, on redouble ou même l'on triple le pronom, et l'on fait usage de la particule *ci*, laquelle n'a d'autre objet, dans ce cas, que de donner plus de force au discours, et dont la voyelle s'enlève d'ailleurs, toutes les fois que l'euphonie l'exige. Pour rendre l'espagnol « Yo lo digo, » il sera donc permis d'employer l'une ou l'autre des formes suivantes *Ten alic*, *Ualic*, *Ten ci in ualic*, *Ten cin ualic* ou même *Ten c'ualic*.

Si nous comparons le Maya au Quiché, sous le rapport de la distinction établie entre le traitement vocalique et le traitement consonnant du verbe, nous observerons qu'elle existe dans le dernier de ces idiomes d'une façon beaucoup plus générale que dans le précédent. En Quiché, elle n'admet pour ainsi dire point d'exception et la variation de la forme pronominale se trouve strictement commandée par la lettre initiale du radical verbal. En Maya, au contraire, elle ne se maintient plus qu'à titre d'exception. La plupart des verbes mêmes débutant par une voyelle suivant le traitement consonnant qui par là même devient le traitement régulier et normal.

Ainsi, le Maya dira aussi bien *Ten ahzic* « Je l'éveille » que *Ten Tzolic* « Je le mets en ordre. » D'un autre côté, les quelques verbes qui continuent à faire partie de la conjugaison vocalique sont soumis en Maya à un traitement bien plus différent de celui des verbes à conjugaison consonnante qu'en Quiché. C'est ce dont le tableau ci-joint permettra de juger aisément. Cela prouve simplement que la distinction entre ces deux paradigmes qui n'a guères laissé de traces, nous le verrons tout à l'heure, en Huastèque, est en train de disparaître du Maya. Lorsqu'un procédé grammatical se trouve, pour ainsi dire, sur le point d'être éliminé d'un idiome, il tend souvent, si nous osons nous exprimer de la sorte, à gagner en intensité, ce qu'il perd en étendue. Ainsi, dans la déclinaison romane qui ne renferme plus que deux cas, la différence du cas direct au cas oblique est marquée non plus simplement par un changement de désinence comme en latin, mais bien par une modification interne du mot. Il est clair que *Seigneur*, cas oblique en vieux français du nominatif *Sire*, s'éloigne beaucoup plus de ce dernier que *Dominus* de *Domini* ou *Dominum*; *Senioris* de *Senior* ou *Seniorem*.

Passons maintenant à l'étude de la conjugaison ou plutôt du traitement consonnant ou normal. Il renferme plusieurs paradigmes dont nous allons parler tout à l'heure, mais tous également caractérisés par l'emploi du pronom qualifié par Beltran, de *Primero demonstrativo*. Mais ce *Primero demonstrativo* n'est, en définitif, autre chose que le *Segundo demonstrativo* du même auteur, précédé de la préposition *Ti*

« à, vers, pour » dont la voyelle s'élide, si elle est suivie d'une autre voyelle ; ex : *Ten Cambezic* « Je l'enseigne » pour *Ti en Cambezic*. Nous écrivons ce *T* uni au reste du mot, par la raison qu'au moins à la 1re et à la 2me pers. du plur. il amène une modification interne dans le pronom lui-même. On dit par ex : *Toòn Cambezic* « nous enseignons », pour *Ti on Cambezic* ou mieux *T'on Cambezic*: *Teéx Cambezic* « Vous l'enseignez », pour *T'ex Cambezic*. De plus, le pronom *Laylo* « Il, lui », lorsqu'il est joint à un verbe transitif, doit perdre sa désinence *Lo* et se réduire à sa forme radicale. L'on aura p. ex : *Lay Cambezic* « Il l'enseigne ». Enfin, le pluriel de cette même personne est *Loob* et non pas *ob*, comme lorsqu'il est uni à un nom. L'on dira donc *Loob Cambezic* « Ils l'enseignent ».

Du reste, ce paradigme normal se divise lui-même en deux groupes principaux. Le premier comprend celui des verbes proprement dits et est caractérisé par la finale *ic*, qui semble n'être autre chose que la préposition *ic* du Maya, prise ici comme suffixe et qui sert à former des substantifs analogues à nos substantifs en *eur;* p. ex. dans *docteur*, *recteur*. Ex. : *Ten Buhic* « Je le fends », du radic. *Buh*; *Ten maxtuntic* « Je le broie » litt. : « à présent, moi broyeur » du rad. *maxtun*. Ajoutons que le *i* de cette finale reste invariable et ne se modifie point suivant les règles de l'écho vocalique.

Maintenant, nous partagerons ce petit paradigme en deux sous-groupes, comprenant, le 1er, les verbes dont le radic. se termine par un *n* et qui doivent intercaler un *t* euphonique entre cet *n* et la finale *ic* ; ex : *Ten mentic* « Je le fais », du radic. *men*; *Ten Canantic* « Je le garde, je le conserve », du radic. *Canan*. Dans le 2me sous-groupe, nous placerons les verbes dont le radic. se termine par une autre lettre que *n* et qui ne prennent point le *t* euphonique ; ex : *Ten Cambezic*, « Je l'enseigne », du radic. *Cam*, « porter » et *ez* ou *ex* « sorcellerie, art magique », avec intercalation d'un *b* de liaison euphonique entre les deux éléments qui composent le verbe ; du reste, la voyelle tombe fréquemment et l'on dira aussi bien *Ten Cambzic*. Ajoutons, par parenthèse, que l'élision ne pourrait avoir lieu avec la forme radicale *Cambez*, puisque *z* ici ne se trouve point suivi d'une voyelle. *Cambz* isolé constituerait un véritable barbarisme.

Il nous reste à étudier le second paradigme de la conjugaison transitive normale. C'est celui qui contient les adjectifs ou noms conjugués à la façon verbale. Ils subissent exactement le même traitement que les verbes dont nous venons de parler, à cette différence près qu'ils ne prennent point le *ic* final et que le nom ou adjectif conjugué doit être suivi du *pronombre segundo demonstrativo* de Beltran : ex. : *Ten Bataben* ou *Ten batab-en* « Je suis un chef, » de *Batab* « Chef; » *Tech batabech*, « Tu es un chef; » *Loob Batabob*, « ce sont des chefs » etc., etc.

Huastèque. Nous avons déjà vu que dans cette idiome le principal caractère de la conjugaison transitive est d'accoler au verbe, comme préfixe, un pronom parfois identique, quant à son origine, au pronom possessif du Maya, tandis que devant ce pronom préfixe est placé un autre pronom isolé et redoublé et qui correspond au personnel ou cas pronominal direct de la langue Maya. Citons, par ex. : *Nana intahchial* ou *Nana utahchial* « Je le fais, » litt. « Ego ego meum agens. » Ces formes seront plus volontiers employées que les formes simples *Nana tahchial* ou *Intahchial.* La première même pourrait passer pour un véritable solécisme. Le traitement du transitif Huastèque paraît donc se rattacher assez étroitement à celui que nous trouvons appliqué en Maya à un nombre restreint de verbes, munis d'une voyelle initiale. *Nana utahchial* offre assez d'analogie avec le Maya *Ten ualic* « Je le dis, » quant à son procédé de formation, pour que nous n'ayons pas à insister plus longuement sur ce point. C'est que c'est, en définitive, toujours à la langue du Yucatan qu'il en faut revenir, pour trouver l'explication des particularités de la grammaire huastèque, de même qu'il faut chercher dans le Roman, celle de nos formes françaises contemporaines.

L'on a expliqué plus haut et en détail, de quelle façon ce pronom redoublé du Huastèque a été obtenu du pronom Maya. Inutile, par conséquent, d'y revenir ici. Les pronoms accolés comme préfixes verbales diffèrent à peine de ceux de la langue Maya. Ce sont, nous l'avons déjà dit, *in* et *u* pour la 1ere pers. sing; *a*, pour la 2e, ex. : *Tata atahchial*, *Tata ittahchial* » Tu le fais. » Une assez grande obscurité plane sur l'origine du *in*, signe de la 3e pers. par

ex. dans *Yaya intahchial* « Hoc agit. » Il en a, du reste, été question plus haut. Les personnes du pluriel sont *Huahua huatahchial* ou *Huahua Yatahchial*, « Hoc agimus ; » *Xaxa Yatahchial* « Hoc agitis » Ce *Ya* nous fait tout l'effet de n'être autre chose que le pronom de la 3ᵉ pers. mais non redoublé. Le Huastèque dirait donc litt. « Nos ille agere hoc » pour « Agimus, » à peu près comme l'Algonkin dit *Ni Sakidjike* « Ego ille amare. » Du reste, cet emploi du démonstratif uni à une des deux 1ᵉˢ pers. ne se retrouve-t-il même pas en Latin ? Que l'on se rappelle le début de l'Enéide.

Ille ego qui quondàm gracili modulatus avenâ.

Un dernier mot nous reste à dire de la forme préfixe *it* dans *Tata ittahchial* « Tu le fais. » Elle est évidemment ici pour *at* avec atténuation du *a* en *i*, phénomène qui, du reste se produit souvent en Huastèque ; p. ex. *Tanintahchial* « Je suis fait » pour *Tanana Tahchial*. La 3ᵉ pers. du pluriel a pour caractère spécial de ne point prendre de préfixe personnelle ; elle s'en tient au pronom redoublé et préposé, p. ex. : *Baba Tahchial* « Ils le font. »

IMPARFAIT.

QUICHÉ. S'obtient par l'emploi des mêmes préfixes que l'imparfait de l'intransitif. Les pronoms préfixes sont en général semblables à ceux du présent transitif. Il y a, toutefois, à noter les différences suivantes, spéciales au verbe à consonne initiale.

On peut dire aussi bien *X'in* ou *X'inulogoh* que *X'nu logoh* « J'aimais, je l'aimai. » Il a été déjà question plus haut de l'origine de cette syllabe *nu*. Enfin, le 3ᵉ pers. plur. est *qui* au lieu de *que*. On dira p. ex. *Ca quelogoh* « Ils aiment » et *X'quilogoh* « ils aimaient, ils l'aimèrent. » Cette mutation de l'*e* en *i*, ou plutôt de l'*i* en *e* n'est, sans doute, nous l'avons déjà dit, qu'une simple affaire d'orthographe.

CAKGI. Suivant toutes les apparences, ce temps se forme au moyen des mêmes préfixes et signes pronominaux que l'imparfait de l'intransitif. On sait que la distinction entre les deux voix s'est presqu'effacée dans la langue Cakgi, telle qu'elle se parle aujourd'hui.

Pokome. Se borne à remplacer par *ix* ou *x*, la préfixe *n* ou *in* du présent; ex. : *Nalocoh* « Tu l'aimes; » *In rulocoh* « Il l'aime. » *Xalocoh* « tu l'aimais ; » *ix rulocoh* « Il l'aimait. » Remarquons seulement que le *u* signe de la p^ere^ pers. semble sujet à tomber à l'imparfait; ex. : *N'ulocoh* « Je l'aime » et *ix locoh* « je l'aimais, je l'aimaî. » Mais peut-être bien, Cette suppression du *u* n'est-elle due qu'à une faute d'impression ou à une erreur de copiste.

Mam. Nous n'avons pas rencoutré d'exemple de ce temps en langue Mame. Probablement, il s'obtient du présent transitif en substituant à la particule *Tzum*, la particule *tok* déjà étudiée.

Quélène. On nous donne pour le Zotzil une forme d'imparfait qui serait absolument spéciale dans ce dialecte au verbe transitif, mais que le Tzendale paraît avoir conservé même pour l'intransitif, ainsi qu'on l'a déjà vu plus haut. Elle consiste à ajouter au présent de l'indicatif la finale *ey* : ex. : en Zotzil, *Ghpaz* « Je le fais » et *Ghpazey* « Je le fesais; » *Ghpazticey* « Nous le faisions; » en Tzendale, *X'apaz* « Tu le fais, » *X'apazic* « Vous le faites » et *X'apazey* « Tu le fesais; » *X'apazicey* « Vous le fesiez. »

Il faut, toutefois, observer que le Tzendale maintient à toutes les personnes de l'imparfait, sauf les 3es, le *X*, préfixe de temps, qui souvent tombe au présent; ainsi il nous présente à côté de *Qpaz* « Je le fais, » *Yac qpaztic* « Nous le fesons » des formes telles que *X'qpazey* « Je le fesais; » *X'qpazticey* ou même, avec *i* sans doute euphonique, *X'quipazticey*. Par ex. pour la 3e pers. des deux nombres, nous trouvons *Zpazey* « Il le fesait, ils le fesaient » sur le modèle exact de *Zpaz* « Il le fait, ils le font. »

C'est, évidemment, par suite d'une erreur de transcription que l'abbé Brasseur donne le *cy* pour finale de l'imparfait transitif, tandis que nous trouvons *ey*, comme désinence de ce même temps à l'intransitif. Il a, du reste, été question plus haut, de l'origine à assigner à cette désinence *ey*.

Maya. Se borne à ajouter l'auxiliaire *cuchi* au présent. Nous en avons déjà parlé à propos de la conjugaison intransitive.

Huastèque. Forme ce temps par l'adjonction ou présent des mêmes finales qu'à la voix intransitive. Tapia nous

donne pour le pronom préfixe de la 3e pers. comme pour celui de la seconde *it* ; p. ex. *yaya ittahchialitz* « Il le fesait. » N'y aurait-il pas là une faute de typographie ? Ne faudrait-il pas *in*, comme à la 3e pers. du présent ? *It* est incontestablement une forme de 2e pers. pour *At* ou *Ata* « Toi. » A la 1re pers. plur. apparait le préfixe *hua* que nous n'avons pas rencontré au présent et qui constitue la contraction normale de *Huahua* « Nous. » *Itz*, préfixe de la 2e pers. plur. répondrait avec une légère atténuation de l'*e* initial au *ex* « Vous » du Maya (*yx* en Quiché).

On trouve aussi la forme en *a*, ex. : *Xaxa atahchialitz* « Vous le fesiez, » qui correspond à « Tu, toi, » et les termes Huastèques se pourraient rendre assez littéralement par « Vos tu fecisse. » Ici encore éclate une certaine ressemblance avec le Maya dont la forme intercalative *a-ex* « Votre » signifie à proprement parler « Tu vos. » La préfixe de la 3e pers. plur. *Ut*, p. ex. dans *Baba uttahchialitz* nous semble assez difficile à expliquer. Nous ne connaissons point de pronom simple ou composé auquel la rattacher. Peut-être devrait-on la rapprocher de la locution *utan* du Maya qui exprime, dans cette langue, l'actualité et donne au verbe, la valeur d'une sorte d'ablatif absolu. On pourrait la rendre par nos formules « Etant donné, supposé que, présentement. » Elle est évidemment formée de *U* possessif « Son, sien » et de *Tan* ou *Taan* « Nunc. »

PARFAIT.

Quiché. Forme ce temps du participe passé en *m*, auquel on ajoute les mêmes préfixes pronominales qu'au présent, mais en supprimant les préfixes temporelles, ex. : *Ca nulogoh* « Je l'aime » et *Nu logom* « Je l'ai aimé. » La 3e pers. est *qui* comme à l'imparfait, et non pas *que*, ainsi qu'au présent. En parlant du participe passé, nous examinerons de quelle façon, ce *m* final se trouve joint au radical verbal.

Cakgi et Pokome. Nous ignorons comment le parfait se forme dans ces deux idiomes.

Peut-être y est-il remplacé purement et simplement par l'imparfait.

Mam. S'obtient d'abord en supprimant le *m* final de la racine verbale du présent, puis en remplaçant la particule temporelle *Tzum* par *U*; ex. : *Tzum ni xtalem* « Je l'aime » et *Uni xtale* « Je l'ai aimé. » Dans aucun autre dialecte congénère sauf le Tzendale, nous ne rencontrons rien qui rappelle cet *u* préfixe du passé. Il faut très probablement voir là encore un emprunt fait au Mexicain.

Dans ce dernier idiome, c'est *o* préposé qui indique le parfait. Il dira p. ex. *Ni chiva* « Je fais; » *Ti chiva* « Tu fais » et *Oni chiuh* « J'ai fait; » *Oti chiuh* « Tu as fait. » On sait que le *O* du Nahuatle se transforme volontiers en *u* dans les dialectes du groupe Maya-Quiché. Citons, p. ex. : le Quiché *Xuch* « fleur » et *Xpuch*, nom de femme, tirés tous deux du Nahuatle *Xochitl* « Fleur » et *Ixpochtli* « Jeune fille, »

Avant de quitter l'étude de cet idiome, nous croyons utile de donner ici un tableau aussi complet que possible des emprunts faits par les dialectes de souche Maya-Quiché, et spéc. par le Mam, à un idiome d'origine toute différente, à savoir le Mexicain. Il ne s'agit point, bien entendu, ici, de ces emprunts lexicographiques, de ces échanges de mots que les relations de voisinage, la supériorité de civilisation d'un peuple sur l'autre, expliquent sans peine, mais bien de la transplantation de formes grammaticales et de pronoms, ce qui constitue un phénomène linguistique d'une toute autre importance. Il n'y a qu'à mettre en regard les paradigmes de la conjugaison du Mam et du Mexicain, pour reconnaître l'étroite affinité qu'ils présentent sur bien des points, pour constater que les procédés de formation du verbe transitif Mam, si différents de ceux des autres dialectes de la même famille, sont, en grande partie du moins, pris à la langue de l'Anahuac. Nous avons soin de marquer les formes similaires en les écrivant en Italique. Nous laissons les autres en caractères ordinaires.

	Mam	Mexicain

INDICATIF PRÉSENT.

	Mam	Mexicain
Sing. 1re pers.	Tzum-*ni*-xtalem « Je l'aime »	*Ni*-chiva, *ni*-chihua « Je fais »
2e pers.	Tzum-*ti*-xtalema-a	*Ti*-chiva, *ti*-chihua
3e pers.	Tzum-*ti*-xtalem-hu	Chiva, chihua

Plur. 1re pers. Tzum-*ki*-xtalem-o	*Ti*-chivâ, *ti*-chihuâ
2e pers. Tzum-*ki*-xtalem-e	An-chivâ, an-chihuâ
3e pers. Tzum-*ki*-xtalem-hu	Chivâ, chihuâ.

L'identité est absolue pour les deux premières personnes du singulier. L'emploi du *Ni*, comme correspondant de notre pronom « je » ne se retrouve dans aucun autre dialecte de la famille Maya-Quiché que le Mam.

Partout ailleurs, il apparaît remplacé par *In*, *v*, *nu*, *i*, etc. et autres formes similaires précédemment étudiées et qui ne présentent avec lui aucune espèce d'analogies. Au contraire, l'existence de formes voisines du *Ni* Mexicain (*Néhuatl* à l'état isolé) doivent être signalées dans tous les dialectes de la grande famille Mexico-Californienne. Comme équivalent de notre pronom de la 1re pers. nous avons p. ex. *Né*, *nur*, *nev* en Comanche; *neh* en Cahuillo; *Né*, *no*, *néchi* en Tarahumar; *Né* et *no* en Hévé et en Opata; *Nî*, *ani* en Pima; *Netzi* en Cahita et enfin *Ne, neâ* en Cora. L'origine Mexicaine du *Ni* transitif de la langue Mame semble donc d'autant plus évidente qu'il n'apparaît jamais isolé et qu'uni au verbe intransitif, aussi bien qu'au nom, le pronom de la 1re pers. est marqué par une forme tout différente.

Le *Ti* Mexicain, comme pronom de la 2e pers., serait peut-être moins isolé au sein de la famille Maya-Quiché. On le retrouve en Pokome, usité à la seule conjugaison intransitive, p. ex. : dans *Tiloconhi* « Tu es aimé. » Le pronom pluriel de la 2e pers. y est encore marqué par ce même radical auquel on ajoute, par voie d'encapsulation, la finale *ta*, euphonique pour *tac* et dont l'origine indigène a déjà été démontrée ; ex. : *Tiloconhita* « Vous êtes aimés. » Le Mam, nous venons de le dire, ne fait, lui, usage de ce *Ti* qu'au transitif. Dans tous les autres cas, les dialectes Maya-Quichés font usage pour marquer le pronom de la 2e pers. des formes indigènes *a*, *av*, *au*; ex. : en Pokome, *Auacun* « Ton fils, » de *Acun* « filius » et *N'alocoh* « Tu aimes; » en Zotzil, *Avoixlel;* (avec *o* euphoniq.), « Ta sœur cadette, » du thème *Ixlel*; *anaa* « Ta chair » du thème *naa*; en Maya *Auohel* « Tu sais, » du thème *ohel*. *Aholom* « Ta tête, » du radic. *hol*, *holom* « Caput. » Ce n'est point d'ailleurs le thème *ti*, pronom de la 2e pers. que l'on retrouve dans la forme

Tea « tien » du Mam, mais bien la préposition *te* ou *ti* « à, vers, » comme dans *Tehu* « Sien, de lui. » Ce qui rend ici nos pronoms « Toi, lui, » ce sont simplement les finales *a* et *hu*. L'origine étrangère de ce *Ti* pour rendre le pronom de la 2e pers. ne saurait donc, ce nous semble, être contestée.

Maintenant, si ce *Ti* du Mam n'est que le pronom Mexicain correspondant à nos expressions « Toi, vous, » comment se fait-il que nous le voyons figurer à la 3e pers. *Tzum-ti-xtalem-hu ?* Nous chercherions volontiers l'explication de la bizarrerie en question dans ce fait que les peuples du Soconusco adoptaient les formes du langage Mexicain, sans se trop rendre compte de leur valeur précise et que, par suite, ils ont pu se laisser aller à des interversions de sens des plus étranges, et, en apparence, au moins, des plus inexplicables.

C'est en traitant du parfait que nous rechercherons l'origine du *ki* employé par le Mam aux trois personnes du pluriel de l'indicatif présent, et qu'on retrouve point au même temps du Mexicain.

PARFAIT.

	Mam	Mexicain
Sing. 1re pers.	*Uni*-xtale « J'ai aimé »	*Oni*-chiuh « J'ai fait »
2e pers.	*Uti*-xtali-a	*Oti*-chiuh
3e pers.	*Uti*-xtali-hu	*O*-chiuh
Plur. 1re pers.	*Uki*-xtali-o	O*ti*-chiuh-*kê*
2e pers.	*Uki*-xtal-e	*Oan*-chiuh-*kê*
3e pers.	*Uki*-xtali-hu	*O*-chiuh-*kê*.

En laissant de côté les deux pronoms *ni* et *ti*, nous reconnaissons encore ici, comme il a été dit, dans le *U* préfixe,le *O* signe du parfait en Mexicain. » Ce *u* est passé du Mam en Tzendale. Comme on le verra tout à l'heure, ce dernier idiome l'emploie pour marquer le temps, et cela tant au transitif qu'à l'intransitif; ex. : *Upazon* « J'ai fait » et *Uqpaz* « Je l'ai fait, » par opposit. à *Pazon* « Je fais » et *Qpaz* « Je le fais. » Il est bien remarquable que l'emploi de cette marque de parfait ne se retrouve pas dans l'autre dialecte de la langue Quélène, en Zotzil.

Quant au *ki* du Mam, employé exclusivement aux per-

sonnes du pluriel, nous voyons clairement que ce n'est autre chose que le *ke*, marque de pluralité au parfait Mexicain. Seulement, les Mams l'ont transposé et employé comme infixe, tandis que dans la langue de l'Auahuac, il apparaît comme désinence.

A ce *ki* du Mam, nous rattachons, sans hésiter, le *que* Guatémalien, pronom pluriel spécial au transitif, p. ex. dans *Ca quelogoh* « ils l'aiment, » mais qui devient *qui* à l'imparfait et au parfait ; p. ex. dans *X'quilogoh* « Ils l'aimaient ; » *Quilogom* « Ils l'ont aimé. » En Pokome, l'usage de ce pronom s'est généralisé. Il s'emploie au pluriel du nom aussi bien que du verbe, au présent tout comme au passé, au transitif ainsi qu'à l'intransitif. Il reçoit même la marque indigène de pluralité *tac* et voit sa voyelle finale s'élider par euphonie, devant une autre voyelle ; ex. : *Kitziquintac* « Leur oiseau, » de *Tziquín* « Oiseau ; » *Kacuntac* « Leur fils » de *Acun* « Filius, » pour *Ki-acun-tac* ; *Kiloconhitac*, « Ils sont aimés ; » *Ix kiloconhitac* « Ils étaient aimés, » etc., etc.

De tous les mexicanismes, si l'on nous pardonne ce néologisme, qui viennent d'être cités, il n'en est pas un qui ne se retrouve en langue Mame et cet idiome en possède qui lui sont spéciaux ; d'où cette conclusion que la langue du Soconusco a servi, pour ainsi dire, de véhicule aux formes mexicaines dans les autres dialectes du groupe Maya-Quiché. Mais, il y a plus, nous pouvons, je crois, arriver à déterminer avec quelque précision, l'époque à laquelle ces éléments mexicains sont entrés dans les idiomes méridionaux. De ce fait, que des deux dialectes de la langue Quélène, il n'y a qu'un, à savoir, le Tzendale qui les possède, nous tirerons la conclusion suivante. Le langage de l'Anahuac n'a commencé à faire sentir son influence sur les idiomes Maya-Quichés que postérieurement à la division du Quélène en deux dialectes et par suite, plusieurs siècles après la séparation des dialectes du groupe sud-ouest (Quiché, Cakgi, Pokome) d'avec ceux du groupe nord-est (Maya, Quélène, Huastèque, Mam). En outre, les Pokomes n'ont pu se trouver en relation intime avec les peuples du Soconusco qu'alors qu'ils habitaient encore le nord du Guatémala, et avant leur établissement dans la Véra-Paz. Or, nous savons qu'ils expulsèrent les *Tucures* ou *Tucurubs*; litt. « Hiboux » peuple probablement de race Maya, des régions du sud vers le VIe siè-

cle de notre ère. Par conséquent, nous pouvons affirmer que, avant ce temps là, non-seulement la langue mexicaine était déjà en usage dans la nouvelle Espagne, mais encore que les peuples qui la parlaient avaient pu exercer une influence prépondérante sur les autres races des mêmes contrées. Ce ne sont donc point les Toltèques, lesquels apparaissent dans l'Anahuac, en l'an 648 de J. C. qui y ont introduit l'usage de la langue mexicaine; elle dut être apportée au plus tard, par les Mixcohuas qui occupèrent la vallée de Mexico, dès les débuts de notre ère et probablement refoulèrent les anciens aborigènes de ce pays, dont plusieurs étaient sans doute apparentés aux Mayas et aux Quichés ainsi qu'aux Totonaques, du moins, sour le rapport philologique (1).

D'un autre côté, c'est un fait assez bizarre que plusieurs de ces formes mexicaines que nous retrouvons en Mam et dans les dialectes congénères semblent étrangères aux autres langues de la Famille Mexico-Californienne. Est-ce que les conquérants de l'Anahuac, eux-mêmes, les auraient prises à d'autres populations, fixées avant eux sur le sol de la nouvelle Espagne? On ne pourrait bien entendu pas l'admettre pour le pronom *ni* dont les formes similiaires se rencontrent, nous venons de la voir en Comanche, en Pima, en Tarahumar, etc. non plus que pour la finale plurielle *ké* ou *ki* laquelle existe aussi bien dans le Pima *Sissiki* « fratres, » de *Sissi* « frater » que dans le Mexicain *Topileke* « *Alguazils*, » plur. de *Topile* « Alguazil » En revanche, d'où le Mexicain a-t-il pris cette préfixe du parfait en *o*, par lui transmise au Mam et au Tzendale? Les autres dialectes de la famille mexicaine ne la connaissent point. Et que dire de ce pronom de la 2e pers. *Ti* qui est *Téhuatl*, *Tévatl* sous sa forme isolée? Il ne nous apparaît guères moins isolé en Mexicain qu'en Mam ou en

(1) Nous croyons pouvoir distinguer, dans les langues du sud du Mexique et du nord du Guaténala, trois couches ou formations bien distinctes. A la première et la plus ancienne en date, se rapporteraient certains dialectes, isolés tels que le Mixtèque et le Zapotèque. Nous rangeons dans le 2e groupe, les dialectes de la famille Maya-Quiché, frères plus ou moins éloignés de l'Othomi, du Pirinda et du Totonaque. Enfin une dernière migration, de date plus récente, aura amené la langue Culhua ou Mexicaine. Bien qu'apparenté au Maya, l'Othomi ne serait peut-être venu qu'à la fin de la période Toltèque. Quane au Chiapanèque, il semble avoir pris naissance dans des régions plus méridionales et diffère grandement des autres dialectes mexicains.

Pokome. Dans le 1er de ces idiomes, il ne se montre jamais qu'isolé ou uni au verbe. Le pronom possessif de la 2e pers. uni au nom se rattache à une racine toute différente et c'est cette racine *em* ou *ep* que connaissent seuls les autres dialectes Nahoas. On en pourra juger par le tableau suivant.

GROUPE ORÉGO-CALIFORNIEN.

		SING.		PLUR.
Shoshone		*emoë* « Tu, toi. »		
Wihinasht		*ı*		*ichù?* « vous ».
Kéchi		*om*		
Chémehuevi		*haïcò*		
Cahuillo		*eh*		*Ehmim*
Nétéla		*om*		
Kij		*oma*		
Comanche . .	Sujet.	*En*	Sujet.	*Moem, muem*
	Régime.	*Ema, em.*	Régime.	*En?*

GROUPE CHIHUAHUAIS.

Tubar		*Imit*		
Tarahumar .	Sujet.	*Mujé.*	Sujet.	*Eméjé, Eme*
	Régime.	*Mu, me, mi.*	Régime.	*Emi*
Opata . . .	Sujet.	*Ma*	Sujet.	*Emido*
	Régime.	*Amo, eme*	Régime.	*Emo, Emé*
Hévé . . .	Sujet.	*Nap*	Sujet.	*Émet, Emidé*
	Régime.	*Amo, eme*	Régime.	*Emo, Emé*

GROUPE CINALOAIS.

Pima . . .	Sujet.	*Api*	Sujet.	*apimu*
	Régime.	*Mu, mumu*	Régime.	*amu, amumu*
Tépéhuan . .	Sujet.	*Api*	Sujet.	*apum*
	Régime.	*u*	Régime.	?
Cahita . . .	Sujet.	*Empo, eheri*	Sujet.	*Empom, Emu*
	Régime,	*Em, emtsi*	Rég.	*Empum,emtzi,em.*

GROUPE AZTÈQUE.

Cora . . .	Isolé.	*Pe, Pa*	Isolé.	*Ze*
	Sujet.	*Apue*	Sujet.	*ammo, an*
	Régime.	*A, eiia, ap.*	Regime.	*amoa*
Mexicain . .	Isolé.	*Tévatl, téhuatl*	Isolé.	*Tevantın, Tevan*
	Sujet.	*Ti*	Sujet.	*ti*
	Régime.	*Mo.*	Régime.	*amo.*

Mais où trouver des analogues au *Ti* du Mexicain, au *Ze* du Cora ? Ce ne sera que dans certains dialectes de la Nouvelle Espagne en vigueur chez les populations primitives de ces régions et qui certainement n'appartiennent nullement à la souche Nahuatle. Fesons observer p. ex. que le Mixtèque dit *doho* ou *nda* à la fois pour « toi » et pour « vous; » *diya* ou *nda* « toi » dans le langage familier et *disi* « Toi » dans le langage de cérémonie; (radic. *di*).

On a, de même en Tarasque *Thu* « toi, » *Thucha* « vous, » (comme forme isolée) et *Tsi* (comme forme verbale).

Tout ce que nous venons de voir est en opposition absolue avec le principe posé par certains linguistes modernes, à savoir que les idiomes peuvent s'emprunter les uns aux autres, des mots, des tournures de phrase, mais jamais ces formes grammaticales qui constituent la charpente propre de la langue. Cela nous prouve à quel point il se faut garder des idées préconçues. De ce qu'un fait philologique n'a point été constaté chez les populations de l'ancien monde, on ne saurait conclure qu'il ne s'est pas produit davantage au sein des races Américaines. Ces dernières semblent douées d'une sorte de malléabilité sous le rapport du langage, d'une aptitude à s'approprier les formes étrangères qui tient soit à leurs dispositions congéniales, soit à leur genre de vie, et à leur état de civilisation. Nulle part dans notre continent, nous ne rencontrons, au sein d'un même peuple, un système grammatical propre au langage des hommes, un autre spécial à celui des femmes. C'est cependant le spectacle que nous offrent les Chiquitos et les Galibis de la Guyane. Chez ce dernier peuple même, le phénomène de la diversité des langues suivant les sexes, s'explique par une raison historique. Les Galibis qui sont de race Caraïbe, expulsèrent les Arrawaques, anciens habitants du pays, et leur ravirent leurs compagnes.

Ces dernières continuèrent à enseigner à leurs filles l'antique parler national, tandis qne les hommes, par un motif d'orgueil, sans doute, et pour mieux attester la supériorité de leur sexe, ne firent jamais usage entre eux que de leur ancien langage Caraïbe, bien moins développé cependant que l'Arrawaque, sous le rapport grammatical.

D'ailleurs, est-il bien certain que, même dans l'ancien

monde, même au sein de la famille Indo-Européenne, l'emprunt de certaines formes grammaticales constitue un fait sans exemples ?

Au dire des Romanistes les plus compétents, les désinences en *ain* de nos vieux mots français *Nonnain*, *putain*, etc., ne sont que des accusatifs germaniques traités suivant les exigences de la déclinaison néo-latine.

Enfin, ajoutons que certains philologues croient reconnaître dans les dialectes Indo-Européens, le résultat d'une sorte de croisement entre les langues Ougro-Finnoises et les langues Sémitiques. Nous n'examinerons point ici cette thèse dont l'étude nous ferait par trop sortir de notre sujet. Mais, enfin, nous n'aurions aucune répugnance à admettre des mélanges linguistiques, analogues à ceux dont l'Amérique nous offre aujourd'hui l'exemple, même au sein des dialectes de notre continent, du moins à ces époques reculées où nos ancêtres n'étaient pas beaucoup plus avancés en fait de civilisation que les Peaux-Rouges.

Quoiqu'il en soit, cette longue digression ne nous aura pas semblé superflue, si elle a pour effet de bien prouver au lecteur à quel point il faut, en fait de science, se défier des préjugés et des idées préconçues.

Quant aux pronoms suffixes et désinences pronominales de la conjugaison transitive, ils ne diffèrent guères de ceux de l'intransitif et nous en avons parlé assez longuement plus haut pour n'avoir pas à y revenir ici. Le tableau ci-joint les fera suffisamment connaître.

Quélène. Dans le dialecte Tzendale, on préfixe au présent du transitif, tout comme à celui de l'intransitif, le signe du passé *u*, identique au signe du passé en Mam, et comme lui d'origine Mexicaine; ex. : *Qpaz* « Je le fais » et *Uqpaz* « Je l'ai fait. » La 2e pers. tant du sing. que du pluriel rejette ce signe de temps et on ne les distingue de celles du présent que par l'absence du *x*; Ex. *Apaz* « Tu l'as fait » et *X'apaz* « Tu le fais. »

En revanche, le procédé national, primitif s'est conservé en Zotzil. Il consiste à préfixer au présent la particule *ila* quelquefois abrégée en *La* ou même en *i*; ex. : *Ghpaz* « Je fais » et *Ilaghpaz* ou *Ighpaz* « Je l'ai fait; » *Ilaghcal* « Je le dis » et *Ilaghcaltic* « Nous l'avons dit. » Certaines des

formes données par la grammaire Zotzile sans nom d'auteur, que nous avons consultée sembleraient bien le résultat d'erreurs ou de fautes d'impression. Ainsi *laghpaz* que l'on nous donne à la fois comme une 2e et une 3e pers. du singulier ne peut être qu'une 1re, avec abrév. de *Ila* en *La*. *Apaz* « Tu l'as fait » est, sans doute, incorrect pour *Ilapaz* ou peut-être *Ilaghapaz*, *Laghapaz* (avec *gh* euphonique ?!). *Ighpazic*, *Ilaghpazic* « Nous l'avons fait » devraient régulièrement être *Ighpaztic*, *ilaghpaztic*, mais il serait possible qu'ici une loi phonétique à nous encore peu connue ait amené la chute du *t* euphonique, lequel reparaît parfois dans la conjugaison à voyelle initiale *Ilaghaltic* « Nous l'avons dit. » Pour de plus amples renseignements, nous renverrons le lecteur au tableau ci-joint. Nous avons déjà parlé plus haut, d'ailleurs, de l'origine de cette préfixe *Ila*.

Maya. Sous le rapport de la formation de leur parfait, les verbes de cet idiome peuvent se répartir en deux grandes classes. La première, formée de ceux appartenant à la conjugaison vocalique pure, et qui se bornent à ajouter *ma* à l'indicatif présent ; ex. : *Uohel* « Je le sais » et *Uohelma* « Je l'ai su. » Ce *ma* préposé en Maya à un nom ou un adjectif ou même au verbe implique, à la fois, l'dée de désir et celle de négation, ex. : *Ma-ualahi* « Je ne l'ai pas dit : » *Ma uilan innaa* « Je n'ai pas vu ma mère (mais puissé-je la voir.) » Comme conjonction, *ma* signifie « Avant que. » En Quiché, *ma* préfixe joue le rôle d'une particule tantôt interrogative, tantôt négative et tantôt privative. Tout à l'heure, nous l'allons voir employée en *Mam*, comme signe de Plus que Parfait. Les verbes de la classe vocalique mixte peuvent rendre le parfait de deux façons différentes, 1° en préfixant au participe passé, le dit *pronombre cuarto mixto* de Beltram ; ex. : *Ilàn* « Vu, chose vue » et *Uilàn* « J'ai vu ; » 2° en suivant le procédé de la conjugaison consonnante ou normale et l'on dira « *In ilah* « Je l'ai vu » tout comme *In Cambzah* « Je l'ai ensigné. »

Les verbes de la conjugaison consonnante ou normale prennent pour pronom préfixe, le *Tercero mixto* de Beltran; ex. : *In Tzicah* « Je lui ai obéi; » *Ucanahob* « Ils l'ont vendu. » Ils doivent du reste, eux-mêmes être partagés en deux groupes principaux.

Au premier, appartiennent les verbes dont le thème se termine par une consonne autre que *n*, *l*, ou une gutturale. Ils remplacent simplement la finale *ic* du Présent par *ah;* ex. : *Ten Chicbezic* « Je le signale » et *In Chicbezah* « Je l'ai signalé. » L'origine de cette désinence *ah* semble malaisée à déterminer. Conviendrait-il de la rapprocher du *Ah* préfixe qui indique la possession, l'extraction et sert à former des adjectifs ou des noms de profession; p. ex. : dans *Ahcay* « pêcheur, » litt. « Maître du poisson. » de *Cay* « Piscis; » *Ahmotul* « habitant de la ville de Motul; » *Ahnacal* « Montant, qui monte, » de *Nacal* « Ascendere? » Toutefois, quelques verbes à thème en *c* font le parfait de la façon susindiquée; p. ex. : *Ten pucic* « Je le délaie » donnera *In Pucah*, « Je l'ai délayé. » Nous rangeons dans le 2ᵉ groupe les verbes à thème terminé par *n*, *l*, *k* ou *c* (sauf les quelques exceptions dont nous venons de parler).

Il existe, même entre eux, certaines différences nécessaires à indiquer ici.

Ceux dont le thème est en *n*, intercalent un *t* euphonique entre cette nasale et la désinence; ex. : *Ten canantic* « Je le garde » et *In Canantah* « Je l'ai gardé. »

Si le thème est en *l*, on pourra à volonté, faire usage du *t* euphonique ou le supprimer; ex. : *Ten bibilic* « Je le roule; » *In Bibilah* ou *Bibiltah* « Je l'ai roulé. »

Lorsque le thème se termine par un *c*, on peut également faire ou non usage de la consonne euphonique, mais elle sera dans ce cas un *m*, au lieu d'un *t*; ex. : *Ten Tzicic* « Je lui obéis » et *In tzicah* ou *in tzicmah* « Je lui ai obéi. »

Enfin, après un thème en *k*, il sera loisible de faire usage ou non des lettres euphoniques *y* et *m*; ex. : *Ten Tzakic* « Je le hache » et *In tzakah*, *in tzakyah* ou *in tzakmah* « Je l'ai haché. »

Huastèque. Ce temps s'y forme au transitif, par le moyen des mêmes particules finales qu'à l'intransitif.

PLUS QUE PARFAIT.

Quiché, ajoute simplement *chic* au parfait, comme pour la conjugaison intransitive.

Mam fait précéder le *u*, préfixe du Parfait, par la parti-

cule *ma* dont nous avons déjà parlé. Quelquefois le *u* tombe après ce *ma*; ex. : *Uni xtale* « Je l'ai aimé » et *ma uni xtale* ou *ma ni xtale* « Je l'avais aimé.

Quélène. Le dialecte *Tzendale* ajoute *ixay* au prétérit; ex. : *Upazon* « Je l'ai fait » et *Upazon ixay* « Je l'avais fait. » Le *ix* semble évidemment identique au *ix* ou *x*, signe d'imparfait en Quiché, et dont il a déjà été question. Nous ignorons la provenance de la finale *ay*. Elle pourrait bien n'être qu'une variante orthographique du *ey*, désinence de l'imparfait.

Pour former le même temps, le dialecte *Zotzil* se borne à ajouter *ox* au parfait; ex. : *Ilaghpazic* « Nous l'avons fait » et *Ilaghpazicox* « Nous l'avions fait. Ce *ox* n'est évidemment pas autre chose que le *ix* du dialecte précédent. On sait que le Zotzil affectionne les voyelles pleines et spéc. le *o*. Ainsi, il transforme en *hoòt* le *haat* « Tu, toi » du Tzendale.

Maya. Ajoute les auxiliaires *ili cuchi* déjà étudiés au Parfait intransitif; ex. : *Intzicah* « Je lui ai obéi » et *In tzicah ili cuchi* « Je lui avais obéi. »

Huastèque. Les désinences sont les mêmes qu'à l'intransitif. Du reste, c'est surtout, comme on l'a dit plus haut, la présence ou l'absence du pronom préfixe redoublé qui distingue les deux voix.

FUTUR.

Quiché. Prend les mêmes préfixes *x* et *chi* qu'à l'intransitif. Parfois, la préfixe *x* est omise, la racine verbale restant d'ailleurs identique à celle de l'Indicatif. Ex. : *Chin*, *x'chin*, *chinu* ou *X'chi nu logoh* « Je l'aimerai. » Mêmes observations d'ailleurs que pour la voix intransitive.

Cakgi. Marque ce temps par la même particule *chi*, ex. : *Ch' intzibac* « J'écrirai ; » *Ch' itzibac-eb* ou *Chi itzibac-eb* « Ils écriront. » Le forme *Ga chi itzibac* nous semble quelque peu douteuse. Pourquoi la préfixe placée après le signe pronominal? Ne faudrait-il pas plutôt *Chi ga itzibac?* Toutefois, nous rencontrons *Ca Chi Cam* « Nous porterons » au lieu de *Chi Ca Cam*; *Ex Chi Cam* « Vous porterez » pour *Chi ex Cam*. Peut-être est-ce l'usage en Cakgi de déplacer la préfixe temporelle au pluriel du passé et du futur, car nous ren-

controns encore *Ca ix Cam* « Nous l'avons porté » pour *Ix Ca Cam.*

Pokome. Se sert souvent du présent pour désigner également le futur, ex. : *Titanulcoh* « Je vous aime, je vous aimerai. » On peut toutefois le marquer comme dans les dialectes précédents au moyen de la préfixe *Chi* ou *Ch* ; ex. : *Chi nulocoh* « Je l'aimerai. »

Mam. Reynoso nous indique l'existence de deux futurs dans cet idiome pour la voix transitive, l'un répondant à notre futur, l'autre impliquant l'idée de *devoir*, *d'obligation.* On pourrait comparer ce dernier au futur anglais construit avec *Shall*; comme dans *I Shall do* « Je dois faire, il faut que je fasse. »

Le futur simple a pour caractère distinctif la transformation de la finale *em* du présent et du futur intransitif en *ibetz* ; ex. : *Xtalem*, *xtalibetz.* La 1ere pers. du sing. a la même préfixe *uni* que le parfait transitif. Ex. : *Uni xtale* « Je l'ai aimé » et *Uni xtalibetz* « Je l'aimerai. » Nous avons déjà fait remarquer que cette préfixe *Uni* est,elle-même,composée du signe du passé *U* d'origine mexicaine et du *ni*, pronom de la 1ere pers. sing. également pris au mexicain. L'adoption d'une préfixe de parfait pour indiquer le futur prouve à quel point la langue Mame se rendait peu compte de la valeur des formes qu'elle empruntait à un idiome étranger. Quant aux autres personnes, elles sont marquées de la même finale pronominale que celles du présent intransitif et du parfait transitif ou intransitif ; ex. : *Tzum-Xtalem-a* « Tu aimes ; » *Ui-Xtalim-a* « Tu as aimé; » *Uti-Xtali-a* « Tu l'as aimé » et *Ti-Xtalibetz-a* Tu aimeras. » Les préfixes pronominales sont, on le voit, les mêmes qu'au parfait défini. Seulement, on ne les fait plus précéder de la voyelle temporelle *u.*

Le *i* qui termine le thème du futur est-il ici une simple voyelle de liaison, fait-il partie de la désinence elle-même, ou bien constituerait-elle un vestige d'une désinence infinitive ou participielle en *im ?* C'est une question que nous n'entreprendrons pas de résoudre. En tout cas, le *b* signe de futur reparaît dans certains futurs Mayas, mais précédé d'une voyelle variable, suivant les lois de l'écho vocalique ; Ex. : *Ten tzakic* « Je le hache menu ; » fut. *Bin in tzakab* — *Ten tzicic* « Je lui obéis, » fut. *Bin in tzicib.*

D'où provient ce *b*? Serait-ce, par hasard, une abréviation des formes Mayas *Bin* « Aller » ou plutôt *Be* « Vivre, aller, cheminer, marcher? » Ces futurs en *b* offriraient, de la sorte, sous le double rapport de la phonétique et de l'idée quelqu'analogie avec ceux du latin en *bo*. Quant à la finale *tz* de *Xtalibetz*, nous ne savons trop, je l'avoue, comment l'expliquer. Serait-ce encore un emprunt fait au Mexicain? On sait que ce dernier idiome distingue précisément le présent du futur par l'adjonction à ce dernier temps d'une sifflante à la racine du verbe. Ex. : *Ni chiva* « Je fais; » *Ti chivâ* « Nous faisons » et *Ni chivaz* « Je ferai; » *Ti chivazké* « Nous ferons. »

Quant au futur impliquant obligation ou devoir. il s'obtient simplement en remplaçant le *U* du parfait transitif par *tok*, particule déjà examinée plus haut. Ex. : *Uni xtale* « Je l'ai aimé » et *Tok ni xtale* « J'ai à l'aimer, je dois l'aimer. »

QUÉLÈNE. Ce temps ajoute simplement *to* au présent. Ainsi, l'on a en Zotzil *Ghpaz* « Je fais » et *Ghpazto* « Je ferai; » en Tzendale, *X'apaz* « Tu le fais » et *X'apazto* « Tu le feras, » etc.

Cette désinence future ne nous paraît point être autre chose que l'adverbe Maya *to* « A l'instant, tôt, aussitôt, » qui se prend comme préposition dans le sens de « Encore, davantage. »

MAYA. Le caractéristique propre de ce temps est l'auxiliaire *Bin* que l'on préfixe au verbe et dont nous avons déjà parlé.

Avec les verbes de la conjugaison vocalique pure, on fait emploi du *Pronombre Cuarto mixto*. Le verbe lui-même ne paraît point prendre de désinence spéciale; ex. : *Auohelex* « Vous le savez » et *Bin auohelex* « Vous le saurez. » Les verbes de la conjugaison vocalique mixte prennent le même pronom préfixe que les précédents.

La désinence de leur futur est *é* ou *ab*; ex. : *Ten ilic* « Je le vois » et *Bin uile* ou *Bin uilab* « Je le verrai. »

Les verbes de la conjugaison consonnante font suivre l'auxiliaire *Bin*, du même pronom que le parfait; ex. : *In cambezah* « Je l'ai enseigné, » *Bin in Cambez* « Je l'enseignerai, » Par exemple, ils ne font pas tous usage de la même désinence. Si le verbe se termine par une sifflante, il

ne prendra point de finale spéciale pour le futur et celui-ci se présentera sous sa forme radicale, ex. : *Ten Cimezic* ou « *Cimzic* Je le tue » et *Bin in cimez* « Je le tuerai. »

Un second groupe de verbes à thème en *k* ou *c* font leur futur en *e*; ex : *Ten Pukic* « Je le fonds » et *Bin in Puké* « Je le fondrai. » — *Ten Pucic* « Je le renverse » et *Bin in Pucé* « Je le renverserai. »

Si le verbe se termine en *n*, il faudra intercaler un *t* euphonique entre cette nasale et le *e* final; ex. : *Ten Canantic* « Je le garde » et *Bin in Cananté* « Je le garderai. »

Quant au quatrième groupe, il se compose d'un certain nombre de verbes à *c* ou *k* final. Ils peuvent indifféremment marquer le temps en question par un *e* ou un *b* final, précédé d'une voyelle de liaison. Cette voyelle variera, du reste, suivant les lois de l'écho vocalique, ex. : *Ten tzicic* « Je lui obéis » et *Bin in tzice* ou *tzicib* « Je lui obéirai. » — *Ten tzacic* « Je conjure l'orage » et *Bin in tzace* ou *Tzacab* « Je le conjurerai. »

Quelques verbes, enfin, terminés par un *k* ont la faculté de faire usage soit de la désinence *b*, soit de la désinence *c*, laquelle peut à volonté, être précédée ou non d'un *y* euphonique; ex. : *Ten Tzakic* « Je le hache menu, » au futur, *Bin in tzakyé* ou *Tzaké* ou *Tzakab*.

Nous verrions volontiers dans le *e* final, une ancienne voyelle de liaison qui, à l'origine, alors que les lois de l'écho vocalique n'étaient point trop régulièrement observées, devait précéder le *b*, signe propre du futur. Ce dernier étant tombé dans un grand nombre de cas, la voyelle aura été, par là même, considérée comme une vraie marque de temps. Quant à ce *b* final, quelle peut bien être sa provenance? N'y devrions-nous pas voir un débris de l'auxiliaire *bin*, primitivement placé à la fois avant et après le verbe?

Huastèque. Même remarque au sujet de ce temps qu'au sujet du parfait.

FUTUR ANTERIEUR.

Quiché. Ce temps y est en tout semblable au plus que parfait, à cette différence près que le verbe de la seconde personne se met au futur au lieu de se mettre au parfait.

Ajoutons que ce futur est parfois tout semblable au présent ; ex. *X'nu banom-oc v'ochoch, ta c'at ulic* ou *x'cat ulic* « J'aurai bâti ma maison, lorsque tu arriveras », litt. « J'avais bâti ma maison, lorsque tu arrivas » —*Iloninak-chic retal, ta ch'ul ahau* « On aura déjà vu son signal, lorsque le roi arrivera ».

QUÉLÈNE. Le dialecte Zotzil forme ce temps en ajoutant *to* au parfait ; ex. *Ilazpazic* « Ils ont fait » et *Ilazpazicto* « Ils auront fait ». Suivant toutes les apparences, le Tzendale a recours au même procédé. L'on aura, par suite, à côté de *Uqpaz* « Je fis », la forme *Uqpaztó* « J'aurai fait ».

MAYA. Le futur antérieur n'y est autre chose que le parfait suivi des auxiliaires *ili cochom*, tout comme à l'intransitif ; ex. *Ca Cambezah* « Nous l'avons enseigné » et *Ca Cambezah ili cochom* « Nous l'aurons enseigné ».

IMPERATIF.

QUICHÉ. Ce mode y est, en tout, semblable au futur, seulement il ne prend point de 1re personne. Ex. *Ch'a metzah ṇu Varabal* « Balaie *ou* tu balayeras ma chambre à coucher » ; *Ch'yvoyobeh* « Attendez, vous attendrez ». On sait que l'hébreu rendait également l'impératif par le futur, disant. « Tu feras » au lieu de « fais ». Il en est de même en pokome, où *Ch'alocoh* signifie aussi bien « Aime le » que « Tu l'aimeras » ; *Chi rulocoh* « qu'il l'aime » que « Il l'aimera ».

MAM. Nous n'avons point d'exemple d'impératif du transitif dans cet idiome. Peut-être est-ce également le futur qui en tient lieu.

QUÉLÈNE. Ce mode se forme d'une façon assez irrégulière dans chacun des deux dialectes. Le Zotzil ajoute *ò* au radical verbal pour la 2e pers. sing. ; ex. *Pazò* « fais », du radic. *Paz*. Cet *o* ne serait-il pas identique à celui du maya que l'on emploie comme suffixe, pour donner simplement plus de force à la période? Une particule emphatique semble, on ne peut plus, propre à rendre l'idée de l'impératif. Ajoutons que dans cet idiome, la suffixe en question possède encore le sens de « Là, cela ». Nous avons déjà cité l'exemple *Lé uinic-o* « cet homme là ». La 3e pers. sing. se forme tout comme à

l'intransitif, en ajoutant *uc* au radical verbal; ex. *Pazuc* « qu'il le fasse ». Cf. *Muyuc* « qu'il se lève ». Le *uc* final est employé en Zotzil, comme signe de comparatif; ex. *utz* « bon » et *Utzuc* « meilleur ». On le donne également comme suffixe aux adjectifs et adverbes, mais non aux verbes, afin de marquer la 3ᵉ pers., même lorsqu'il n'y a pas d'idée comparative exprimée; ex. *Mo utzuc* « Pas bon, il n'est pas bon ». Avec le verbe, sauf à l'impératif, la finale *uc* ne se trouve pas employée ; ex. *mo high Paz* « Il ne fit pas telle chose » Cf. la préposition maya *uc* et *ic* « avec. » *Pazuc* signifierait donc litt. « avec faire, » *cum actu faciendi*. Pour distinguer la 3ᵉ pers. du sing. de la 1ʳᵉ du pluriel, on aura employé avec l'une, la préposition sous la forme *uc* et avec l'autre, sous la forme *ic*. Dans *Pazic* « faites », se retrouve la même désinence *ic* que dans l'intransitif *Muyanic* « Levez-vous ». Il en a déjà été question plus haut.

La 3ᵉ pers. *Pazuc-oxuc* « qu'ils le fassent » est exactement formée de la même façon que l'intransitif *muyuc-oxuc* « qu'ils se lèvent ».

L'impératif du Tzendale offre ceci de particulier qu'il a une 1ʳᵉ pers. pour les deux nombres et équivaut de la sorte à un véritable subjonctif. Il présente également beaucoup d'irrégularités dans son mode de conjugaison. La 1ʳᵉ pers. du sing. est identique à celle de l'indic. prés. mais avec un *ta* préposé, que nous identifierions volontiers au *ta* ou *tah*, finale subjonctive du Quiché ; ex. *Qpaz* « Je fais » et *Ta qpaz* « Que je fasse ». La 1ʳᵉ pers. du pluriel est formée d'une façon tout à fait analogue, mais en supprimant la préfixe temporelle du présent ; ex. *X'qpaztic* ou *Yac qpaztic* « nous ferons » et *Ta qpaztic* « fesons ».

Pour la 2ᵉ pers. du sing. on ajoute au radical verbal le pronom final *a* « Tu, toi » ex. *Paza* « fais » et on le pluralise en fesant suivre cet *a* de la finale plurielle *ic*; ex. *Pazaic* « faites ».

La 3ᵉ personne pluriel est toute semblable à la pers. corresp. de l'indicatif présent du Zotzil, c'est à dire que l'on se borne à préfixer au radic. verbal, le *z* « son, sien »; ex. *Zpaz* « qu'ils le fassent ». Celle du singulier n'en diffère qu'en ce qu'elle prend la préfixe *aca* ; ex. *Aca zpaz* « Qu'il le fasse ».

MAYA. L'impératif transitif de cet idiome consiste essentiellement dans le thème verbal du futur. Ce thème n'est autre chose, lui-même, on l'a déjà vu, que la racine verbale, soit dépourvue de toute désinence, soit munie d'un *e* ou d'un *b* final, que précède parfois une voyelle variable, un *t* ou un *y* euphoniques. A la 2e pers. sing., le thème du futur apparaît complètement nu ; ex. *Cambez* « Enseigne-le » ; *Cananté* « Garde-le ; » *Tzicé* ou *Tzìcib* « Obéis-lui ».

Pour pluraliser cette même personne, on fait suivre ledit thème du futur du pronom *ex* « Vous » ; ex. *Cambez-ex* « Enseignez-les » La 3e pers. du sing. fait précéder ce thème de *u* « son, sien » ; ex. *U Cambez* « qu'il l'enseigne » et forme son pluriel en accolant au verbe accompagné déjà la préfixe *u*, la finale *ob* ; ex. *U cambez-ob* « qu'ils l'enseignent ».

HUASTÈQUE. Même observation que pour le futur et le parfait.

SUBJONCTIF

QUICHÉ forme tous les temps de ce mode, comme pour l'intransitif, en ajoutant *tah* au présent. Ex. *Ca nulogoh* « Je l'aime » et *Ca nulogohtah*, « que je l'aime, » Répétons qu'au transitif également, le *chic* final du parfait s'abrège en *chi* ; ex. *Nulogomchitah* « Que je l'aie aimé ».

MAM. Le seul exemple de subjonctif de la conjugaison transitive que donne Reynoso est qualifié par cet auteur de *Preterito Plusquamperfecto optativo.* Il est formé exactement comme son *Preterito Plusquamp. opt.* de intransitif, sauf les différences suivantes :

1° La racine verbale est *xtali* au lieu de *xtalem.*

2° A la 1re pers. sing. *ni* remplace *chin.*

3° Aux autres personnes, on intercale entre la particule *vuit* et la racine verbale, les pronoms d'origine Mexicaine propres au transitif.

Ex. : *Ix-vuit-chin-xtalem* « Ojala que yo hubiera *o* hubiese amado ; » *Ix-vuit-xtalem-a* « Ojala que tu hubieras, etc. » et *Ix-vuit-ni-xtali*, *ix-vuit-ti-xtali-a*, etc., etc,

QUÉLÈNE. Le Zotzil ajoute simplement *uc* aux différents temps de l'indicatif, ex. : *Ghpazuc* « Que je fasse ; » *Ghpazucey* « Que je fisse, je ferais. » Quant au Tzendale, il emploie diverses suffixes suivant le temps à exprimer. S'il

s'agit du présent, on joindra à celui de l'indicatif, le dissyllabe *Gheye*; ex. : *X'apaz-gheye* « Que tu fasses. »

L'imparfait exigera la particule *matiey* ajoutée aux diverses personnes de l'impératif; Ex. : *Aca-zpaz matiey* « Il eût fait, qu'il fit. » Le plus-que-parfait ne diffère du parfait que par l'affixe *ix* placée entre la racine verbale et cette finale *matiey*; ex. : *Aca-zpaz ix matiey* « Il aurait eu fait, qu'il eut fait, » etc.

Maya. C'est toujours le thème du futur qui compose la racine subjonctive transitive dans cet idiome. Au présent, il prend les mêmes pronoms qu'à l'indicatif du même temps, mais en les fesant suivre de ceux du parfait; ex. : *Loob Cambezic* « Ils l'enseignent; » *Ucambezob* « Ils l'ont enseigné » et *Loob ucambezob* « Qu'ils l'enseignent. »

L'imparfait ne diffère du temps précédent que parce qu'il remplace la série des pronoms de l'indicatif présent par la préfixe *hiuil*, ex. : *Hihuil in Cambez* « Yo lo ensenara *o* ensenaria. » Ce *hihuil* paraît formé de l'auxiliaire *hi* déjà étudié plus haut auquel s'ajoute la racine *uil* précédée d'un *h* euphonique. *Uil* signifie, nous dit le dict. de l'abbé Brasseur, « nécessité. convenance, volonté incertaine. » Il s'emploie, ajoute le savant auteur, comme particule de futur, mais en indiquant le doute, l'indécision. Ne résulterait-il pas lui-même de l'accollement à la racine *il* « Pouvoir, être, essence, force » du *u* possessif ?

Le parfait ajoute l'auxiliaire *Ꜫuchi* au précédent; ex. . *Hihuil in Cambez cuchi* « Yo lo haya ensenado. » Le plusque-parfait intercale l'auxiliaire *ili* déjà vu entre la racine verbale et la finale *Ꜫuchi*; ex. : *Hihuil in Ꜫambez ili cuchi* « Yo lo hubiera ensenado. » Enfin, le futur remplace *Ꜫuchi* par *Cochom*, Ex : *Hihuil in Ꜫambez cochom* « Yo lo ensenare, hubiere ensenado. »

INFINITIF.

Ce que nous avons déjà dit au sujet de ce mode nous dispense d'entrer ici dans de plus longs développements. Sauf en Maya, les mêmes formes servent à la fois pour le transitif et l'intransitif. D'après les quelques exemples donnés par l'abbé Brasseur, pour ce mode à l'actif, en Quiché ; *Que-*

Rah akanic ou *akan* « Ils voulaient monter ; » *Querah oc* « Ils voulaient entrer, » nous voyons que ledit mode fort peu employé, d'ailleurs, consiste dans le radical verbal, auquel on peut ajouter la finale *ic* déjà étudiée plus haut et qui ne constitue pas une marque distinctive de l'infinitif.

En Maya, l'infinitif transitif du présent n'est autre chose que la 2e pers. sing. de l'impératif.

Ainsi, *Cambez* voudra dire, à la fois « Enseigne-le, l'enseigner ; » *Buhé* ou *Buhib* « Fends-le » ou « Le fendre ; » *Atanté* « Epouse-la, l'épouser. » Le prétérit de ce mode s'obtient en ajoutant *ahil*, précédé d'un *t* euphonique, si la racine du verbe est de plus d'une syllabe et terminée en *n* ; et avec élision du *e* suivant le *t*. Ex. : *Cambezahil* « L'avoir enseigné; » *Atantahil* « L'avoir épousée; » *Canantahil* « L'avoir gardé. » Le futur est identique au présent, à cela près qu'on lui préfixe l'auxiliaire *binil*, dont la racine est le verbe *bin* déjà vu, la finale *il* jouant ici son rôle habituel de déterminative. Ex. : *Binil Cambez* « Devoir l'enseigner; » *Binil Tzice* « Devoir lui obéir; » *Binil alcabté* « Davoir le suivre, le solliciter. »

GÉRONDIF ET SUPIN.

L'abbé Brasseur nous indique des formes Quichées, telles que *Chi qohe*, *Chi qoheic*, *Chi uxic* « A être, pour être » formées de la préposit. *Chi* « à, pour » et du radic. verbal, suivi ou non de la désinence euphonique *ic*,qui peuvent passer pour de véritables gérondifs. Il les rapproche assez heureusement des infinitifs anglais *to be*, *to love*.

Nous en dirons de même de la forme Zotzil *Taz Pazel* « Pour faire, » *Taz* n'étant autre chose que notre particule « Pour. »

Beltran qualifie de Supin, l'infinitif Maya précédé d'une préposition, ex. : *Ti Cambez* « A l'enseigner, pour l'enseigner. » Remarquons, en outre, que cet idiome possède du moins pour la conjugaison transitive, de véritables gérondifs consistant dans le thème de l'indicatif présent en *ic*, non accompagné bien entendu de ses pronoms préfixes ou incorporés ; Ex. : *Cambezic* « De l'enseigner ; » *Ti Cambezic* « A, pour l'enseigner, en l'enseignant. »

Ten Cambezic pourrait donc se rendre litt. par « Nunc-ego docendi-eum, nunc-ego docere-eum. » Nous avons déjà vu, au reste, quelle origine, il convient d'assigner à cette finale *ic*.

PARTICIPE.

Il est clair qu'en Quiché (et cette observation se pourrait étendre à tous les idiomes de la famille Maya-Quiché) les radicaux verbaux au moyen desquels se fait la conjugaison méritent moins d'être considérés comme de véritables participes que comme des noms ou adjectifs à sens plus ou moins verbal.

Seulement, il en est un peu d'eux, comme de ces corps simples que les chimistes devinent, sans parvenir à les isoler. On ne les rencontre guères qu'en composition, et c'est ce qui rend leur analyse difficile, au point de vue de la classification rigoureuse des parties du discours. Cette réflexion s'applique aussi bien à la finale *oh* du présent dans *Ca nulogoh* « Je l'aime » qu'à la désinence en *om* servant à former le parfait, p. ex, dans *Nu Banom* « Je l'ai fait. » On a voulu voir un participe présent dans la forme *logonel* à laquelle répond le Mam *ætalinel.* Ce sont plutôt, répétons le, des noms verbaux, car le sens de ces deux termes est « El amador, el que ama. » Nous aurions peine, également, malgré l'autorité des grammairiens à voir de véritables participes dans les formes suivantes de la langue Maya, *Ahcanan* « Gardien, celui qui garde quelqu'un ou quelque chose ; » *Ahcanantabal* « Ce *ou* celui qui est, qui doit être gardé ; » *Canan*, *Canantan* « Gardé, chose gardée. »

H. de Charencey.

ERRATA.

Page 10, ligne 3, au lieu de : *procède*, lisez : *précède*.
» 15, » 15, » *prononcinal*, lisez : *pronominal*.
» 17, » 20, » *coyzic*, lisez : *ɔoyzic*.
» 21, » 7, » *lnutile*, lisez : *Inutile*.
» 21, » 8, » *lc*, lisez : *le*,
» 31, » 33, » *créer*, lisez : *crier*.
» 33, » 8, » *enseigne*, lisez : *enseigner*.
» 34, » 13, » *Tzemdale*, lisez : *Tzendale*.
» 37, » 4, » *répétées*, lisez : *répétés*.
» 45, » 20, » *Amar*, lisez : *Amare*.
» 56, tableau de l'indicat. présent, dernière col^ne^, au lieu de : *netzt*, lisez : *netzitz*.
» 57, ligne 40, au lieu de : *Tu ne*, lisez : *Tune*.
» 59, » 33, » *Quiché*, lisez : *Quichée*.
» 59, » 37, » *congenèse?* lisez : *congenère?*
» 60, » 33, » *son*, lisez : *sens*.
» 63, » 27, » *ifag*, lisez : *ilag*.
» 64, » 11, » *acretum*, lisez : *accretum*.
» 65, » 7, » *hukuxomal*, lisez : *kukuxomal*.
» 65, » 27, » *Ui, xtalima*, lisez : *Ui xtalima*.
» 67, » 34, » *tiire de « Otro (preserito)*, lisez : *titre de « Otro (preterito)*.
» 68, tableau du Parfait, 5^e^ col , 2^e^ p. sing., au lieu de *tzichnahech*, lisez : *tzicnahech* ; id., 3^e^ p. sing., au lieu de *tzichnahi*, lisez : *tzicnahi ;* id., 3^e^ p plur., au lieu de *tzacnahob*, lisez : *tzicnahob* et dern. col., 1^e^ ligne, au lieu de : *Tanintahchiaitz*, lisez : *Tanintahchiaitz*.
» 69, ligne 27, au lieu de : *despuer*, lisez : *despues*.
» 74, tableau du Futur, 1^e^ col., 2^e^ p. sing., au lieu de : *c'attagon*, lisez : *c'atlogon* ; 4^e^ col., 3^e^ p. plur., au lieu de : *Ahu chextalem*, lisez : *Ahu che xtalem* ; 11^e^ col., 2^e^ p. sing., au lieu de : *Bin culacex*, lisez : *Bin culacech*.
» 77, ligne 1, au lieu de : *Ain lo-ia-u-xtalem*, lisez : *A-lo-ia-u-xtalem ;* ligne 3, au lieu de : *Ain-lo-hu-oxtalem*, lisez : *A-lo-hu-oxtalem ;* ligne 5, au lieu de : *Ain-lo-io-o xtalem*, lisez : *Ao-lo-io-o xtalem ;* ligne 22, au lieu de : a *la racine*, lisez : *à la racine*.
» 89, ligne 38, au lieu de : *videri*, lisez : *amari ;* ligne 39, au lieu de : *vu*, lisez : *aimé*.
» 93, ligne 8, au lieu de : *Le mort*, lisez : *La mort*.
» 123, tableau du Futur, 2e p. plur., 12e col., au lieu de : *bin atziceb*, lisez : *bin atzicex*.